

T. TRILBY

La petite Maréchale



BeQ

T. Trilby

La petite Maréchale

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 430 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

La petite Maréchale

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

À Floréal, une charmante île perdue dans l'océan Pacifique, le palais du gouverneur, un long bâtiment, aux toits immenses, est bâti au bord d'un fleuve qu'une végétation magnifique encadre de fleurs et de verdure.

Dans ce palais, un côté est réservé aux appartements du Maréchal Gouverneur et à sa famille, l'autre aux salons de réception.

À gauche de ce palais, dans le jardin toujours fleuri, car le printemps y est éternel, se trouve un bâtiment plus modeste où sont installés les services administratifs que le Maréchal, excellent administrateur, surveille attentivement.

Ce matin de mars, dans la longue allée qui conduit à ce palais blanc et marron, une auto s'avance, au volant un jeune homme portant un costume de toile blanche et un casque de même couleur. Il arrête sa voiture devant le perron. Immédiatement, dix domestiques chinois, vêtus de robes de différentes couleurs, surgissent et se

tiennent immobiles devant la porte du palais.

Le jeune homme descend de voiture et, avant de monter les marches blanches du perron, ces marches où, dès qu'un visiteur est venu, un domestique chinois efface les traces souvent invisibles de ses pas, il regarde la belle image qui est devant lui. Arrivé de France il y a deux jours, ce jeune attaché au Consulat n'avait encore jamais quitté l'Europe, ce palais blanc et ces Chinois, somptueusement vêtus, lui disent qu'il fera dans le Pacifique de belles découvertes.

Avec toute la souplesse d'un corps habitué aux exercices physiques, il gravit les larges marches blanches, et, à mesure qu'il se rapproche de la porte, les Chinois baissent la tête, puis le buste, et, quand il arrive au haut du perron, il ne voit plus que six dos, extraordinaire salut qui se prolonge. Le jeune attaché se demande quels mots il devrait prononcer pour revoir les faces jaunes aux yeux bridés.

À ce moment, la porte du palais s'ouvre, et un autre Chinois, vêtu d'une magnifique robe noire, couverte de broderies blanches, rouges et vertes,

apparaît ; après s'être respectueusement incliné, il attend que le visiteur l'interroge.

– Monsieur, dit le jeune homme, espérant que le Chinois le comprendra, attaché au Consulat de France, j'ai reçu de M. le Maréchal une invitation à déjeuner pour aujourd'hui, mais, l'heure de ce déjeuner n'étant pas indiquée, je suis venu à midi, craignant de faire attendre M. le Maréchal.

D'une voix aiguë, le Chinois à la belle robe répond :

– Son Excellence M. le Maréchal ne déjeune qu'à une heure, mais, si Votre Grâce veut attendre, je puis la conduire chez M. le Secrétaire général, qui sera très honoré de recevoir la visite de Votre Grâce.

Le jeune attaché n'a aucune envie de retourner à Clitos, ville où est installé le Consulat, il préférerait se promener dans les jardins, au bord du fleuve, une heure de récréation lui plairait, mais le laisserait-on faire ?

Le Chinois, qui doit être l'intendant, attend sa réponse, et les autres, toujours courbés, le

surveillent. Avec un très léger soupir il répond :

– Conduisez-moi chez M. le Secrétaire général.

Immédiatement, les six Chinois se redressent et, deux par deux, se mettent à descendre les marches. L'intendant invite le jeune attaché à les suivre et se met derrière lui.

Quel cérémonial, quelle politesse, le Français n'en revient pas et se sent un peu gêné. Il n'est qu'un débutant dans la diplomatie et il lui semble qu'on lui offre des honneurs réservés aux ambassadeurs.

Le bâtiment des services administratifs est, comme le palais, blanc et marron, on entre directement dans un grand vestibule aux dalles blanches, sur lesquelles sont jetées des nattes de vives couleurs. Devant une porte, les Chinois s'arrêtent, trois d'un côté, trois de l'autre, et l'intendant à la belle robe brodée, après avoir gratté la porte trois fois, l'ouvre en annonçant :

– Sa Grâce M. Arnaud de Sarlat, attaché au Consulat de France.

Le jeune homme entre dans une grande pièce lumineuse, des stores de toile bleue tamisent le soleil et donnent une lumière douce très agréable. Les murs nus sont de couleur rose et dans de grandes bibliothèques de bois marron sont rangés des dossiers et des livres.

Un homme, vêtu de blanc, d'une quarantaine d'années, est assis devant son bureau et dicte son courrier à une secrétaire chinoise. Il se lève et s'avance vers le jeune Français en tendant la main.

– Enchanté de vous recevoir, monsieur l'Attaché. M. le Maréchal m'avait annoncé que nous aurions le plaisir de faire votre connaissance aujourd'hui à déjeuner, je n'espérais pas que vous me feriez l'honneur et le plaisir de venir me voir.

– Involontairement, monsieur le Secrétaire général, ne connaissant pas l'heure à laquelle M. le Maréchal déjeunait, je suis arrivé à midi, ne voulant pas être en retard, et c'est du palais qu'on m'a dirigé ici.

– Parfait, nous ferons donc connaissance. Et, se tournant vers la jeune Chinoise, sa secrétaire, il

ajoute :

– Laissez-nous, mademoiselle, je terminerai cet après-midi.

Le Secrétaire général offre à son visiteur un fauteuil, une cigarette, et, tout content de cette visite qui le distrait, il demande en souriant :

– Vous arrivez de France !

– Oui, monsieur le Secrétaire général, je débute dans la diplomatie et je suis content d'avoir été envoyé ici, le pays me paraît magnifique. J'ai toujours eu le désir des voyages et de l'aventure, et, en Europe, il n'y a plus guère d'aventures.

– Vous pensez que Floréal vous en offrira ?

– Je l'espère.

En souriant, le Secrétaire général répond :

– Mais, tout est possible, que puis-je faire pour vous ? Quels renseignements avez-vous besoin ? Si je peux vous être utile, je serais très content.

– Oh ! répond le jeune attaché, je voudrais vous demander bien des choses. J'ignore tout de

ce pays et, comme je devrai y vivre probablement plusieurs années, j'ai besoin de conseils. Un attaché ne doit jamais faire de faute et, ici, les habitudes sont très différentes. Voulez-vous me parler du Gouverneur, qui a bien voulu m'inviter ?

– Monsieur le Maréchal, un portrait facile à faire. Un ancien soldat, un gouverneur qui sait gouverner, un administrateur de premier ordre, un grand-père en adoration devant sa petite-fille.

– Celle qu'on appelle la petite Maréchale ?

– Vous la connaissez déjà ?

– Non, je ne la connais pas, mais hier, en me promenant à Clitos, j'ai rencontré un petit éléphant qui avait sur le dos une étrange nacelle faite de panneaux de bois sculpté, de boucliers, et orné aux quatre coins de fanions aux couleurs vives. Un jeune Chinois était assis sur la tête de l'éléphant et le dirigeait. Vous pensez qu'immédiatement j'ai braqué mon appareil photographique et j'ai pris une photographie, puis je me suis renseigné. Je voulais savoir à qui appartenait ce bijou d'éléphant et on m'a

répondu : À la petite Maréchale ! J'ai pensé que ce devait être la fille du Gouverneur.

– Non, sa petite-fille, son fils est mort dans un accident d'avion il y a dix ans. Il a remplacé le père.

– Et la mère ?

– Morte aussi, du moins je le crois, le Maréchal n'en parle jamais.

« La petite-fille doit être orpheline, je sais qu'elle n'a jamais quitté son grand-père.

– Quel âge a-t-elle ?

– Douze ou treize ans.

– Jolie ?

– Non, une grande fille rousse, son père était d'origine écossaise, pas commode tous les jours, mais ici ses caprices sont des ordres, le Maréchal ne lui refuse jamais rien. Vous la verrez tout à l'heure ; malgré son jeune âge, elle assiste à toutes les réceptions de son grand-père et s'y tient correctement.

– Puis-je me permettre de vous dire, monsieur

le Secrétaire général, que vous n'avez pas l'air d'éprouver pour la petite Maréchale beaucoup de sympathie ?

– Je n'en ai aucune, elle est souvent fort désagréable et se permet de vous demander des renseignements sur un ton qui mériterait parfois qu'on lui répondît comme elle vous parle. Mais c'est la petite-fille du Maréchal, on est obligé de donner le renseignement.

– Conclusion : je tâcherai de l'éviter, car je n'aurais aucun plaisir à converser avec une gamine insolente. J'aime les enfants quand ils sont bien élevés.

– Elle est bien élevée quand elle le veut.

– Capricieuse ?

– Oui, fantasque, originale, capable d'un geste de bonté, mais elle a des colères qui épouvantent tout le palais et que seul son grand-père peut calmer. Le Maréchal approuve et dit en riant : « C'est une nature, j'étais comme elle ! » Et la pauvre institutrice qui essaie de l'élever n'est pas heureuse. Elle doit l'instruire, mais ne jamais la

contrarier ; c'est le programme, vous verrez ce que cela donne. Mais écoutez : vous entendez des rires, des cris, mettez-vous à la fenêtre, vous allez voir le retour de promenade de la petite Maréchale.

Avec empressement, Arnaud se lève et se rapproche de la grande baie donnant sur le parc du palais. Dans l'allée où il est passé avec sa petite automobile, une dizaine de jeunes garçons, montés sur de petits chevaux, se dirigent à une allure de charge vers le palais et, avec un bel ensemble, arrêtent toutes les bêtes devant les grandes marches blanches.

Immédiatement, six Chinois apparaissent. Un jeune cavalier saute à terre et se précipite vers un cheval plus grand que les autres, monté par un gamin à perruque rousse, coiffé d'un énorme chapeau de paille. Avec souplesse, ce gamin quitte son cheval et commence à monter les marches où, sur la dernière, les six Chinois ont commencé à se courber. Arrive près d'eux, il se retourne vers ses camarades et agite la cravache qu'il tient à la main en signe d'adieu, puis entre

dans le palais. Les autres cavaliers dirigent leurs chevaux vers l'allée conduisant à la grille. Le jeune garçon, un Chinois, qui tient le cheval du gamin à perruque rousse, l'emmène avec le sien vers les écuries, un petit bâtiment que de grands palmiers cachent.

– Ce garçon à perruque rousse, demande Arnaud de Sarlat, c'est la petite Maréchale ?

– Oui, et le jeune Chinois qui conduit son cheval est son dévoué serviteur, il ne la quitte jamais. Au cours d'une inspection, en traversant une forêt tropicale où il ne faut pas s'éloigner des routes, le Maréchal a trouvé, assis sur un tronc d'arbre, un enfant chinois qui paraissait avoir quatre ou cinq ans. Il était seul, abandonné, et ne parlait aucun dialecte connu. Le laisser dans cette forêt, c'était l'offrir aux bêtes sauvages. Le Maréchal l'a pris dans sa voiture et ramené au palais, ne sachant guère ce qu'il allait en faire. La petite fille a rencontré l'enfant, elle l'a trouvé gentil et l'a voulu comme joujou, son grand-père le lui a donné, et depuis il ne l'a pas quittée. C'est un serviteur qui la sert avec une intelligence

extraordinaire, c'est un compagnon de jeu, c'est un gardien vigilant, car tous les soirs, sur une natte, il couche devant la porte de la chambre de la petite Maréchale, un poignard à la ceinture, et il ne laisserait personne approcher de celle dont il est le serviteur. C'est un étrange enfant, il doit avoir onze ou douze ans, assiste à toutes les leçons de la petite Maréchale et est aussi instruit qu'elle, peut-être plus, car l'institutrice m'a raconté que souvent son élève lui remettait des devoirs qu'elle était incapable de faire seule. L'institutrice suppose que le petit Chinois, qui n'a jamais l'air de savoir quelque chose, a profité de ses leçons mieux que la petite Maréchale.

– Les Chinois sont, paraît-il, des êtres très mystérieux, s'écrie le jeune attaché avec enthousiasme, comme ce doit être amusant de chercher à découvrir ce qu'ils pensent !

Et, flegmatique, le Secrétaire général répond :

– Vous ne le découvrirez jamais.

Un sourire apparaît sur les lèvres d'Arnaud de Sarlat, il a confiance en lui et ne croit pas ce qu'il entend, le Secrétaire général se lève et dit :

– Il va bientôt être l’heure du déjeuner. Avant de nous rendre au palais, je vais vous faire visiter les jardins et vous emmener au bord du fleuve. C’est un joli coin que vous devez connaître et qui vous fera aimer Floréal, cette île où vous allez passer quelques années de votre jeunesse, les plus belles de la vie.

Marchant à côté l’un de l’autre, les deux hommes quittent le pavillon des services administratifs et pénètrent dans les jardins. Palmiers de toutes tailles, buissons de mimosas, de tamaris et de lauriers-roses. Le sol est tapissé de fines graminées, où poussent des pervenches, et, se promenant dans les allées de sable rouge, des lézards bleus, couleur du ciel, c’est un ensemble merveilleux. Le jeune Français admire, sourit à cette nature en fête, et éprouve un grand plaisir à se rappeler qu’il est sans doute à Floréal pour quelques années.

Arrivé au bord du fleuve, le Secrétaire général s’arrête pour permettre à son compagnon d’admirer les forêts accrochées aux montagnes qui sont de l’autre côté du rivage. Au pied de ces

montagnes, une dizaine de pirogues élégantes de forme et de couleurs différentes.

– Les pirogues de la petite Maréchale, dit le Secrétaire général, elle en a une pour chaque jour de la semaine, celle qui est toute dorée ne lui sert que le dimanche. Six Chinois, excellents rameurs, portant de magnifiques robes, la conduisent entendre la messe à une chapelle qui se trouve à Clitos. C'est une jolie photographie à faire.

– En effet, et je vous remercie de me l'indiquer. Je guetterai dimanche prochain, c'est dans deux jours, l'arrivée de la petite Maréchale et j'aurai mon appareil.

Les deux hommes quittent le bord du fleuve et se dirigent vers le palais. Cette fois, le protocole est différent. Sur chaque marche, faisant la haie, un Chinois, habillé d'une robe de couleur vive aux broderies éclatantes ; ces belles statues immobiles se contentent de courber la tête quand les invités du Maréchal passent.

– Quelle magnifique image ! murmure Arnaud, il me semble que je suis redevenu un enfant et que je feuillette un livre illustré.

La porte s'ouvre devant les visiteurs, quatre Chinois s'avancent lentement vers eux pour les débarrasser de leur casque et de leurs gants, puis, précédant les invités, leur font traverser un grand vestibule aux dalles blanches et marron, l'un d'eux ouvre une haute porte en bois sculpté qui donne dans les salons. Et sans qu'Arnaud ait eu à donner son nom il est annoncé.

Le Secrétaire général s'efface et le fait passer devant lui. Un peu intimidé, c'est sa première réception officielle, le jeune attaché traverse un salon rose où il aperçoit dans des vases et des coupes de vives couleurs des lotus épanouis, superbes fleurs.

À l'extrémité du second salon, vert, Arnaud voit un homme de haute taille, en uniforme, qui cause avec deux officiers : le Maréchal, sans nul doute.

Arnaud s'avance et, au moment où il entre dans le salon vert, un Chinois debout, près de l'entrée, annonce de nouveau :

– Sa Grâce Arnaud de Sarlat, attaché au Consulat de France.

Le Maréchal se tourne vers l'arrivant et fait quelques pas au-devant de lui.

– Soyez le bienvenu, monsieur l'Attaché, nous sommes heureux de vous recevoir et serons très content de travailler avec vous. Je vous présente quelques-uns de mes collaborateurs.

Il nomme les officiers qui se trouvent près de lui, puis il appelle : « Liliane ! ».

Venant d'un autre salon, la petite Maréchale répond à cet appel et, avec un changement de ton que l'attaché remarque, le Maréchal ajoute :

– Ma chérie, je te présente le nouvel attaché français : M. Arnaud de Sarlat ; ma petite-fille, Miss Mac-Necker.

Une main longue, brûlée par le soleil, se tend vers Arnaud et, lorsqu'il la prend dans la sienne, il hésite, ne sachant ce qu'il doit faire. Va-t-il y poser ses lèvres ? Protocolairement, cet hommage est réservé aux femmes des ambassadeurs et jamais à des jeunes filles ; va-t-il la serrer en camarade de sport ? Il ne sait à quel mobile il obéit, mais sa tête s'incline vers la main brûlée

par le soleil et ses lèvres l'effleurent.

Brusquement, la jeune Liliane s'écrie :

– Non, je n'aime pas, je vous défends.

Arnaud n'a pas la possibilité de répondre ou de s'excuser, car deux Chinois, les bras croisés sur la poitrine, viennent devant le Maréchal, s'inclinent, et répètent ce même geste devant la petite fille.

– Monsieur de Sarlat, conduisez Miss Mac-Necker à table.

Sans aucun plaisir, le jeune attaché s'approche de la fillette, elle accepte son bras, mais ne daigne pas lui adresser la parole. Il est évident que le jeune attaché lui a déplu, et Arnaud n'éprouve aucune sympathie pour cette grande fille rousse, habillée d'une robe blanche qui ne l'avantage pas.

La salle à manger est une longue pièce éclairée par de larges baies, une table de bois sombre fait ressortir les cristaux, les fleurs, l'argenterie, et, derrière chaque siège, un Chinois attend.

Le jeune attaché est à droite de la petite Maréchale. Cet hommage fait au pays qu'il représente ne lui est pas du tout agréable, il va falloir converser avec sa voisine, que pourra-t-il lui dire ?

Assise en face de son grand-père, la petite Maréchale se tient très correctement et, si elle daigne dire quelques mots à son voisin de gauche, le Secrétaire général, elle ignore Arnaud de Sarlat. Il ne s'en préoccupe pas et fait honneur à l'excellent déjeuner que le Chinois lui apporte dans de ravissants petits plats de porcelaine. Chaque invité est servi par un Chinois et chaque invité a ses plats personnels. Ce service est une originalité qu'Arnaud trouve agréable, quelques-uns des plats lui sont inconnus, mais, ayant appétit et estomac en parfait état, il les goûte avec plaisir et les juge bons.

Le Maréchal dirige la conversation, Liliane écoute et regarde son grand-père avec une admiration qu'elle ne dissimule pas. Son visage ingrat, brûlé par le soleil, couvert de taches de rousseur, est sans aucune beauté, mais ses yeux

sombres sont expressifs et disent parfaitement ce qu'elle ressent.

Le déjeuner terminé, le Maréchal conduit ses convives sur une terrasse qui domine le fleuve et où sont réunis une collection de lotus et d'orchidées de toute beauté. La petite Maréchale offre café, liqueurs et cigarettes aux hôtes de son grand-père. Le hasard, ou la petite Maréchale l'a-t-elle voulu, fait que le jeune attaché français reçoit le dernier sa tasse de café, et c'est avec un visage parfaitement désagréable qu'elle lui demande s'il désire du sucre. Il accepte et, une fois cette corvée faite, s'étonne de voir que la petite fille reste près de lui. Il est obligé de lui parler, sans cela il manquerait à ses devoirs de politesse, et un jeune diplomate sait les respecter. La petite Maréchale, qui a sans doute réfléchi qu'elle avait, elle aussi, des devoirs de maîtresse de maison, engage d'une voix dure, très désagréable à entendre, la conversation :

– Vous arrivez de France, monsieur l'Attaché, m'a dit mon grand-père.

– Oui, mademoiselle.

– On ne dit pas mademoiselle, mais Miss Mac-Necker, je suis Écossaise.

– Je croyais, Miss Mac-Necker, que mademoiselle pouvait s'adresser aux petites filles de tous les pays du monde.

Furieuse, tête dressée, la petite Maréchale reprend :

– Je ne suis pas une petite fille !

– Pardonnez-moi, je le croyais.

– Vous vous trompez, j'ai treize ans depuis huit jours et je veux qu'on s'en souvienne.

– Soyez sans inquiétude, je m'en souviendrai.

Le jeune attaché suppose que la conversation est terminée, car la Petite Maréchale fait quelques pas vers une superbe orchidée, grappe d'un jaune éclatant, qui sort d'un vase vert sombre et se penche vers la terre. Avec douceur et presque tendresse, elle relève la tige flexible et ajuste un petit tuteur de bois qui la soutenait.

– Est-elle jolie, murmure-t-elle, regardez ces pétales, c'est ma préférée, quelle broderie pourrait les égaler ?

Arnaud de Sarlat aime beaucoup les fleurs et partage l'admiration de la petite Maréchale.

– Elle est magnifique, reprend-il, je regrette qu'elle n'ait aucun parfum.

Une critique sur une fleur qu'elle a dit préférer à toutes, cela n'est pas tolérable, les amis de son grand-père ne l'ont pas habituée à pareille incorrection. Contrariée, la petite Maréchale s'écrie :

– Pour les gens qui possèdent un odorat normal, les orchidées ont comme les autres fleurs un parfum, seulement il est plus délicat, plus fin, il faut le chercher et savoir le reconnaître.

– Je m'excuse, Miss Mac-Necker, de ne jamais l'avoir senti.

– Ce n'est pas étonnant, en France, vous n'avez pas de forêt, pas d'orchidées.

– Pardonnez-moi de vous apprendre que nous avons des forêts, mais, vous avez raison, les orchidées n'y poussent pas.

– Naturellement, puisque pendant six mois le soleil ne vous donne aucune lumière. Vous vivez

comme des rats, dans une cave, cela doit être bien agréable !

– Mais oui, Miss Mac-Necker, c'est très agréable, la France est un beau pays que tout le monde aime.

– Moi, je ne l'aime pas.

– Vous le connaissez ?

– Non, et je n'irai jamais. J'adore le soleil, les fleurs, la lumière et la mer ; nous n'avons qu'à descendre ce fleuve pendant deux heures et nous trouvons l'Océan. Vous n'avez pas tout cela en France.

– Excusez-moi, Miss Mac-Necker, mais je vous rappelle que la France est un pays bordé par trois mers et un océan.

– Je sais bien, mais ce n'est pas le même que le nôtre ! En France, il fait froid, il pleut, et il tombe cette ouate blanche que vous appelez la neige pendant six mois. Vous n'avez pas de fleurs et vos femmes sont obligées de porter des peaux de bêtes pour se protéger du froid. Quel charmant pays !

– Vous avez raison, Miss Mac-Necker, c'est un charmant pays.

– Vous n'avez pas compris ce que je voulais dire.

– Si, j'ai compris. Vous vous êtes tout à coup rappelée que j'étais l'hôte de M. le Maréchal, votre grand-père, et vous avez voulu, pour la première fois où j'ai l'honneur d'être reçu au palais du Gouverneur, m'être agréable. Voyez-vous, Miss Mac-Necker, quand on est loin de son pays, on l'aime beaucoup plus que lorsqu'on y habite, et c'est très pénible de l'entendre critiquer. Vous viendrez peut-être un jour en Europe, inévitablement, vous souhaiterez de voir la France, et, comme tous ceux qui y viennent, vous l'admirez. Vous ferez connaissance avec nos palais, nos monuments, nos villes, nos forêts, nos champs, les fleurs y sont plus simples que les vôtres, mais aussi belles, et possèdent toutes un parfum qu'il ne faut pas chercher.

La petite Maréchale est fort étonnée que ce jeune attaché, venant pour la première fois au palais du Gouverneur, ose ainsi discuter avec

elle, lui tenir tête, tout comme s'il était, lui aussi, le fils d'un Gouverneur ! Elle le regarde attentivement et est obligée de s'avouer que ce grand garçon, aux cheveux bruns et aux yeux clairs, a un visage agréable, il le sait sans doute et en profite.

Reprenant cette voix dure avec laquelle elle donne des ordres au personnel chinois, elle s'écrie :

– Je n'ai aucune envie de connaître la France, et j'espère bien ne jamais y aller.

– Et moi, répond en riant Arnaud, j'espère que vous irez et la France fera une conquête de plus.

Cette fois, la petite Maréchale est fâchée ; tapant du pied, elle crie :

– Vous vous amusez à me contrarier, vous le faites exprès, sans doute, vous trouvez cela drôle, mais moi je juge que c'est stupide et je veux que vous cessiez. Allez-vous-en si vous ne savez dire que des choses qui me mettent en colère, mon grand-père n'aime pas que l'on s'amuse à me taquiner. Je déteste la taquinerie et vous ne devez

pas vous permettre de me parler comme vous le faites. Je suis la petite-fille du Maréchal, je vous le rappelle.

Amusé, mais imprudent, le jeune attaché oublie complètement qu'il représente la France et qu'il ne doit créer aucun incident ; il s'écrie :

– Je le sais, Miss Mac-Necker, car, dès mon arrivée à Floréal, en sortant du Consulat, le premier jour, j'ai rencontré un magnifique joujou, un petit éléphant gris, ravissant, et qui portait fièrement une élégante nacelle ornée de quatre fanions. Un jeune garçon, vêtu d'un beau costume, le conduisait. J'ai photographié ce joli animal ainsi paré et j'ai demandé à qui il appartenait, on m'a répondu : « À la petite Maréchale », et j'ai souhaité rencontrer la propriétaire de ce joujou vivant, pour lui dire à quel point je l'avais admiré.

Calmée, Liliane répond :

– Oui, Tomty est un bel animal et il ne grandira pas, c'est un éléphant nain, une espèce très rare, mon grand-père l'a acheté pour moi et l'a payé très cher. Son maître voulait le vendre au

roi d'Hanas et il aurait fait partie du cortège royal, mais j'en avais envie et je l'ai eu.

– Comme vous avez de la chance, Miss Mac-Necker, de pouvoir posséder tout ce que vous désirez ; il y a bien peu de petites filles qui puissent en dire autant.

Cette fois, le visage de la petite Maréchale se couvre d'une rougeur, indice d'un orage proche.

– Encore petite fille, je vous ai déjà dit que je ne permettrais pas qu'on m'appelât ainsi. Il est impossible de causer avec vous. Au revoir.

Et, tournant le dos au jeune attaché, la fillette se dirige vers l'extrémité de la terrasse et prend l'escalier qui la mène au jardin.

Quand elle est disparue dans une allée, Arnaud, qui n'a aucun regret d'avoir contrarié la petite Maréchale, se dirige vers le Gouverneur. Assis dans un large fauteuil d'osier, il cause avec ses convives, aussi bien installés que lui.

– Alors, monsieur l'Attaché, dit le Maréchal, vous vous êtes entendu avec ma petite-fille ? Je me suis aperçu que vous avez bavardé

longuement ensemble.

– Oui et non, monsieur le Maréchal, répond Arnaud, sur un sujet nous n'étions pas du même avis.

– Elle tient à ses idées et sait les défendre, vous avez dû vous en apercevoir.

– En effet, monsieur le Maréchal, Miss Mac-Necker dit bien ce qu'elle pense.

– Peut-on savoir, monsieur l'Attaché, sur quel sujet vous n'étiez pas d'accord ?

– Oui, monsieur le Maréchal, il s'agissait de la France, et Miss Mac-Necker m'a avoué qu'elle ne désirait pas du tout connaître ce pays où, pendant six mois, il n'y avait pas de lumière.

Le Maréchal se met à rire, mais il semble que ce rire est un peu forcé.

– Oui, répond-il, ma petite-fille est une fleur qui ne peut se passer de soleil, elle a toujours vécu dans des pays où il est roi et elle redoute l'ombre, le brouillard, les ciels gris. Je ne pourrai jamais, je crois, lui faire quitter l'Asie, j'y suis heureusement encore pour quelques années, et,

après, nous nous y fixerons définitivement si elle le désire.

La conversation devient générale, il n'est plus question de la petite Maréchale.

De très mauvaise humeur, la petite Maréchale est montée dans son appartement pour faire la sieste, elle dit à Chang-Tsé, ce jeune Chinois qui l'attend dans la salle d'études, qu'elle désire se reposer très longtemps et qu'il doit prévenir Miss May qu'elle ne travaillera pas aujourd'hui avant cinq heures. Elle est fâchée, en veut à tout le monde, mais surtout à ce jeune attaché français qui s'est permis de se moquer d'elle. Elle revoit les prunelles claires, la bouche moqueuse, et elle entend encore ces paroles :

« Vous avez bien de la chance, Miss Mac-Necker, de pouvoir posséder tout ce que vous désirez. »

Et, en se couchant sur le divan, elle manifeste tout haut, avant de s'endormir :

– Je déteste la France et les Français.

Ce dimanche de mai, à six heures, comme la petite Maréchale le lui a commandé, Chang-Tsé, qui revient de ses ablutions matinales dans le fleuve, gratte à la porte de sa jeune maîtresse, trois fois de suite avant qu'elle lui réponde. Mécontente d'elle et des autres, Liliane s'est endormie très tard et n'a aucune envie de se lever. Mais aujourd'hui dimanche, la messe est obligatoire, elle ne veut pas la manquer et désire y être à l'heure.

Tout en grognant, elle se lève, échange son pyjama contre un maillot de bain, s'enveloppe dans un peignoir et quitte sa chambre. Elle prend un long vestibule qui la mène directement à la piscine installée dans un coin du parc entourant le palais, piscine réservée au Gouverneur et à sa petite-fille. Là, rejetant son peignoir, elle pique une tête dans l'eau et, excellente nageuse, fait lentement, avec régularité et méthode, le tour de la piscine. L'eau rafraîchie par la nuit est agréable, et Liliane, bien réveillée par cet

exercice, sent sa mauvaise humeur s'en aller. Elle aime la promenade qu'elle fait tous les dimanches sur le fleuve rose, ce fleuve au bord duquel le palais du Gouverneur a été construit, pour aller à Clitos entendre la messe dans la petite chapelle des Sœurs blanches.

Après dix minutes de cet agréable bain, elle songe à sortir de la piscine ; sur le bord, une Chinoise est arrivée et, assise sur ses talons, tient le peignoir de la petite Maréchale, attendant qu'elle veuille bien sortir de l'eau pour l'en envelopper.

Avec regret, Liliane quitte l'eau fraîche et, acceptant son peignoir, sans même remercier, reprend le vestibule et entre, suivie de la Chinoise, dans le cabinet de toilette contigu à sa chambre. Là elle s'abandonne aux soins de cette femme à son service depuis plusieurs années. La Chinoise la frictionne, la masse, l'habille et la coiffe. Pendant toutes ces opérations successives, Liliane ne s'occupe de rien, elle n'est nullement coquette et la question toilette la laisse indifférente. Elle a des cheveux roux foncé, d'une

jolie teinte, et qui bouclent naturellement. Mais la Chinoise, n'aimant que les cheveux lisses et foncés, les couvre d'une affreuse pommade pour les brunir et les empêcher de friser, puis elle les natte aussi serré que possible et les tient en arrière par un gros nœud de ruban vert. Une robe blanche, magnifiquement brodée par une de ces brodeuses fées que l'Asie possède, un grand chapeau de paille au bord souple complètent la toilette, et des gants de soie verte sont donnés avec le missel à la petite Maréchale.

Prête, sans remercier la Chinoise qui l'a habillée, Liliane croit que tout lui est dû, elle va dans la salle d'études, une grande pièce claire où tout ce qu'elle aime est réuni : piano, jeux, livres, et retrouve Chang-Tsé qui, revêtu d'une somptueuse robe bleu clair, robe des dimanches, vient d'apporter le déjeuner de la petite Maréchale, et c'est un copieux déjeuner. Sur une table de laque rouge, trois gobelets de cristal avec jus de fruits : ananas, grape-fruit, orange, puis un compotier de fruits exotiques, une théière, des toasts, du beurre, du miel et des confitures.

Liliane, qui a un excellent appétit, s'assied avec plaisir devant la table et daigne dire au jeune Chinois :

– Chang-Tsé, il fait un temps magnifique, la promenade sera agréable, il y a eu un orage quelque part.

– Oui, répond Chang-Tsé en s'inclinant, j'ai entendu cette nuit le diable se fâcher.

Haussant les épaules, tout en déjeunant, la petite Maréchale s'écrie :

– Tu es ridicule avec ton diable, nous avons pourtant appris ce qui cause le bruit du tonnerre et tu ne veux pas y croire.

– Il y a beaucoup de choses, mademoiselle la Maréchale, qu'on ne peut croire.

Le jeune Chinois est la seule personne qui appelle la petite-fille du Gouverneur ainsi. Dès qu'il a pu comprendre et parler le français, il lui a donné ce titre, et le Gouverneur, trouvant cela amusant, l'a laissé dire.

– Rappelle-toi que tu es chrétien, Chang-Tsé, tu sais bien qu'il faut croire tout ce qu'on ne

comprend pas.

– Oui, quand c'est le Bon Dieu qui l'a dit, mais quand ce sont les hommes, c'est différent !

– Chang-Tsé, si Miss May t'entendait, elle serait édifiée sur la manière dont tu profites des leçons qu'elle me donne.

Le jeune Chinois s'incline en répondant :

– Je recueille tout ce qu'elle dit et je sais par cœur tout ce qu'elle vous raconte. Voulez-vous, mademoiselle la Maréchale, que je vous répète quelques-unes de ses leçons ?

– Non, merci, s'écrie Liliane en riant, il y en a qui m'ennuient terriblement : le calcul, la littérature, mais j'aime les sciences et la chimie. Aujourd'hui, c'est dimanche, congé toute la journée, ne pensons pas au travail, il est l'heure de nous en aller.

Laissant la table à peu près vide, Liliane se lève, la Chinoise apporte à Chang-Tsé une ombrelle verte et un éventail de même couleur, et la petite Maréchale, suivie du jeune garçon, quitte le palais, traverse le jardin et se dirige vers le

fleuve, où un petit port a été aménagé par le Gouverneur. Une longue pirogue toute dorée attend la petite fille. Six Chinois, vêtus de robes vertes, courbent la tête en la voyant venir, et l'un d'eux se précipite pour jeter sur la planche où va passer Liliane une souple natte.

La petite fille monte sur la pirogue et s'installe sous une tente, faite de somptueuses étoffes de soies multicolores, qui la préservera du soleil déjà brûlant. Elle s'assied sur des coussins de couleur cerise et Chang-Tsé se met derrière elle, l'éventail ouvert, prêt à l'éventer si elle en a le désir.

La pirogue, qui porte le fanion du Maréchal, dirigée par d'habiles rameurs, s'en va doucement sur ce fleuve qu'on appelle rose et qui mérite bien son nom. L'eau coulant sur des pierres de couleur vive a une teinte ravissante, par endroit elle est à peine colorée, puis, tout à coup, se transforme et devient rouge. Les rives ne sont que buissons fleuris et, au-dessus de ces buissons des palmiers, des bananiers, des goyaviers, toute la forêt tropicale. Liliane est venue tout enfant à

Floréal, elle ne se souvient pas avoir jamais habité un autre pays, et, bien qu'elle ait fait de nombreuses fois la descente de ce fleuve, c'est toujours avec le même plaisir qu'elle la recommence.

Pour aller à Clitos par le fleuve, il faut compter une heure. En automobile, Miss May mettra peu de temps, mais Liliane préfère s'en aller en pirogue et regarder le paysage qu'elle connaît et qu'elle aime.

Il fait chaud, les moustiques commencent leur ronde infernale, Chang-Tsé les surveille, afin qu'ils n'approchent pas de la petite Maréchale. Le grand éventail vert sert à les chasser jusqu'à ce que Liliane réclame qu'on l'évente, mais, habituée à la chaleur, elle n'en souffre pas et l'eau donne de la fraîcheur.

En arrivant à Clitos, le fleuve s'élargit, un port bien construit avec digue reçoit les pirogues, nombreuses ce dimanche. Une place est réservée pour la pirogue de la petite Maréchale. Au moment où le bateau aborde, un éléphant nain, portant une nacelle et mené par un vieux Chinois,

vient se ranger près de la digue. C'est Tomty, il va conduire Liliane à la chapelle des Sœurs blanches, chapelle qui se trouve sur la route de la montagne.

Pour les Chinois, tout est prétexte à cérémonie, et ils savent régler leurs gestes et leurs attitudes. Les rameurs se lèvent, quittent la pirogue avant la petite Maréchale, et font la haie sur la digue, se courbant quand la petite fille passe, puis l'éléphant s'avance, un escabeau de bois sculpté fait de trois marches est mis près de lui et la petite Maréchale monte et entre dans la nacelle. Un bond d'une souplesse extraordinaire met Chang-Tsé sur la tête de l'éléphant. C'est lui qui va conduire l'animal avec une douceur et une habileté qui étonnent toujours le vieux cornac gardant et soignant Tomty.

La petite Maréchale traverse sur son éléphant une partie de Clitos, ville pittoresque où de grands toits marron font aux maisons blanches un superbe ornement, elle passe devant le marché, où des Chinoises, portant madras et châle de couleur, sont accroupies sur des nattes et offrent

aux acheteurs légumes et fruits.

Le passage de Tomty et de la petite Maréchale est très remarqué, tous les visages se tournent vers elle, et Liliane, habituée à cette curiosité admirative, ne s'en étonne pas. Elle est la petite-fille du Gouverneur et, très orgueilleuse, croit que tous les hommages lui sont dus. Le marché traversé, Chang-Tsé conduit l'éléphant vers une route qui mène directement à la chapelle des Sœurs blanches.

Bordant de chaque côté cette route, de simples cabanes faites de bois et de nattes servent de maisons à de nombreuses familles. Autour de ces cabanes, des palmiers, des eucalyptus et des buissons de bambous les rendent presque jolies et, là encore, les toits sont énormes, différents de formes. Des enfants chinois accroupis devant leur porte regardent passer Tomty, le petit éléphant qui devait faire partie du cortège royal et que la petite fille blanche a obtenu. C'est pour eux une extraordinaire histoire qu'une petite fille puisse posséder à elle seule un éléphant.

Fière de son importance, dans sa nacelle,

Liliane ne daigne pas abaisser les yeux sur ces enfants qui la regardent avec tant d'admiration et pourtant sans aucune envie. Les blancs sont des êtres à part, vivant selon leur bon plaisir et qui ne sont pas comme eux des enfants du ciel. Liliane ne se doute pas que les petits Chinois, si pauvres soient-ils, se considèrent bien au-dessus d'elle.

Le couvent et la chapelle des Sœurs blanches ont été bâtis au milieu de la montagne, les sœurs y soignent les jeunes mamans et les bébés délicats.

C'est dans cette chapelle que Liliane a fait sa première communion, c'est là aussi que Chang-Tsé a été baptisé sur la demande de la petite Maréchale, qui a voulu être sa marraine.

La chapelle toute blanche, aux toits superposés, est entourée de bananiers, de citronniers et de hauts palmiers. Tomty s'arrête devant la porte. Chang-Tsé saute à terre et déroule une échelle de soie blanche accrochée à la nacelle. Liliane descend devant le perron de la chapelle. Tomty va se ranger près d'un arbre, son cornac l'attend, et la petite Maréchale entre dans

la chapelle, suivie de Chang-Tsé qui porte son missel et l'éventail.

Dans le chœur, tout le premier rang des chaises est réservé au Gouverneur et à sa famille. Miss May est déjà là. Liliane, sans penser à lui dire bonjour, elle ne l'a pas encore vue ce matin, se met près d'elle, et Chang-Tsé, après l'avoir saluée, pose le missel sur le prie-Dieu de la petite Maréchale et s'agenouille derrière elle. Tant que durera l'office, Chang-Tsé, qui a pour nom de baptême Patrick, ne cessera de prier avec une ferveur qui étonne toujours sa marraine. Il n'a jamais compris que, pendant la messe, il pouvait s'asseoir, il reste debout ou agenouillé pendant tout l'office. Liliane lui a pourtant expliqué plusieurs fois qu'il pouvait se servir de la chaise derrière lui, mais il a répondu en montrant l'autel :

– Je ne peux pas m'asseoir quand le Bon Dieu est devant moi.

Miss May affirme que les Chinois ne comprennent pas les choses comme les Européens les comprennent, elle a sans doute

raison.

La petite Maréchale assiste à la messe avec la plus grande correction, elle fait tous les gestes qu'elle doit faire et lit les prières de son livre, mais son cœur est absent et il faut avouer que, pendant le saint sacrifice, elle pense à beaucoup d'autres choses qu'à la cérémonie à laquelle elle assiste. Ainsi le visage moqueur de l'attaché français s'impose à sa pensée, il lui semble qu'il est dans cette chapelle et que de temps en temps il la regarde. Oui, positivement, elle devine qu'on l'observe et cela lui est très désagréable. Elle ne peut se retourner et regarder les fidèles, ce serait une incorrection, et Liliane déteste ce qui est incorrect, mais, quand la messe sera achevée, elle surveillera la sortie des fidèles. S'il est là, lui, l'attaché français, et qu'il se croit autorisé à venir la saluer, elle lui dira quelque chose de bien désagréable, cela lui fera plaisir, elle en éprouve le besoin.

Tristes pensées qui assaillent cette petite fille, elle n'est chrétienne que de nom, car elle n'a aucune des qualités que le Christ a aimées. Trop

gâtée, elle n'a d'affection que pour elle-même et son grand-père qui lui donne toutes les joies qu'il peut donner.

La messe terminée, Liliane, suivie de Chang-Tsé, se dirige vers la sacristie. La Supérieure des Sœurs blanches l'attend, elle a toujours de nombreuses commissions pour le Maréchal, et l'aumônier ayant instruit Chang-Tsé a toujours grand plaisir à le revoir. Les deux enfants restent un long moment dans la sacristie, puis, comme d'autres personnes arrivent, ils s'en vont, repassent dans la chapelle déserte, et la jeune fille retrouve Tomty que le cornac a amené près de la porte. Liliane s'installe de nouveau dans la nacelle, Chang-Tsé sur le cou de l'animal, et l'éléphant emmène, par le même chemin qu'il a suivi pour venir, sa précieuse cargaison.

Arrivé à la digue, les Chinois, qui ont attendu dans la pirogue dorée le retour de la petite Maréchale, sautent sur la digue, étalent une natte, là où Liliane va passer, puis, dans une attitude respectueuse, attendent la petite fille. Avec lenteur, sachant qu'on la regarde, Liliane quitte la

nacelle, prend l'escabeau de bois que deux Chinois maintiennent, marche sur la natte, et, suivie de Chang-Tsé, qui porte ombrelle, missel et éventail, entre dans la pirogue. Avant de s'installer sous la tente, elle se retourne pour lancer à l'éléphant le morceau de sucre qu'il attend, et elle s'aperçoit, que, non loin de la digue, un photographe a installé un appareil et filme toute cette scène.

Elle est fière et mécontente. Elle aurait voulu que ce photographe lui demandât la permission de photographier son éléphant et sa pirogue, cela ne lui déplâit pas de penser que, dans tous les cinémas du monde, les spectateurs verront l'éléphant et la pirogue de Miss Mac-Necker, la petite-fille du Gouverneur de Floréal.

Elle va se diriger vers la tente, quand elle s'aperçoit que le photographe, après avoir plié le pied de son appareil, vient vers la pirogue. Elle est un peu myope et ne reconnaît ce photographe, que lorsqu'il est sur la digue, et voici qu'elle entend la voix railleuse, pas oubliée, lui dire :

– Mes hommages, Miss Mac-Necker, et mes

remerciements. J'ai fait avec votre éléphant et votre pirogue une magnifique bande ; un de ces jours, je vous la montrerai si vous le permettez. Quel beau temps pour la photographie !

La petite Maréchale se rapproche de l'extrémité de la pirogue et, tête dressée, avec toute l'insolence qu'elle est capable d'avoir, elle crie :

– Monsieur l'Attaché, qu'est-ce qui vous a permis de photographier mon éléphant et ma pirogue ?

– Personne, Miss Mac-Necker, mais je pensais, je pense encore, que les bêtes et les choses appartiennent à tout le monde, et, quand elles sont jolies, on a le droit, et même le devoir, de les rendre immortelles. Tomty disparaîtra, votre pirogue aussi, et leurs photographies, déposées dans quelque musée, montrera à nos petits-enfants comment, au XX^e siècle, la petite-fille d'un Gouverneur vivait à Floréal.

Cette explication ne plaît pas à Liliane, qui n'a qu'un désir : dire des choses désagréables à l'attaché français.

– Je me moque de vos musées et de vos enfants, et je vous interdis, vous entendez, de développer ces photographies. Vous allez les jeter immédiatement dans le fleuve, je le veux.

– Et moi, chère Miss Mac-Necker, je ne le veux pas. Je tiens à garder l'image de Tomty, c'est un charmant animal qui se laisse caresser sans vous menacer, c'est agréable.

– Cet éléphant m'appartient, entendez-vous, et je ne vous permets pas de garder sa photographie.

– Je regrette d'être obligé de vous rappeler que seul Tomty pourrait me l'interdire, et, comme il ne sait pas parler, nous ne pouvons envisager cette solution.

Liliane n'accepte pas qu'on discute avec elle et Arnaud de Sarlat, très taquin, trouve amusant de voir la petite fille en colère.

Furieuse, tapant du pied, Liliane s'écrie :

– Chang-Tsé, va prendre l'appareil de ce monsieur et jette-le dans le fleuve.

Le jeune Chinois s'incline devant Liliane, puis il bondit sur la digue, et, saluant Arnaud, il dit en

montrant l'appareil :

– Si Votre Grâce le permet, je vais prendre ceci.

Et rieur, s'éloignant en courant, le jeune attaché répond :

– Ma Grâce ne permet pas.

– Cours, Chang-Tsé, dis-lui des insolences, crache-lui à la figure, arrache son appareil, venge-moi, je le veux.

Le jeune Chinois se tourne vers la petite Maréchale et, comme Arnaud de Sarlat, qui a sauté dans sa petite auto, est déjà loin, il revient vers la pirogue en disant :

– Non, mademoiselle la Maréchale, non, un dimanche, ce n'est pas possible. Nous venons d'entendre la messe, il faut être bon et patient toute la journée, M. l'aumônier nous l'a recommandé. Demain, si je rencontre le Monsieur, je lui demanderai l'appareil et il le donnera sûrement, car il paraît bien gentil.

La réponse de Chang-Tsé a surpris Liliane, le jeune Chinois ne parle habituellement qu'en

petites phrases courtes et ne discute jamais un ordre de M^{lle} la Maréchale. Que s'est-il donc passé ? Il a osé lui rappeler qu'elle sortait de l'église et qu'elle y avait entendu la messe ! Il a ajouté que l'attaché français qu'elle déteste était bien gentil. Chang-Tsé, oui, Chang-Tsé a osé lui dire ces deux choses ! Sa stupéfaction est telle que sa colère devient terrible et la rend capable de faire le mal. Elle oublie l'attaché pour ne penser qu'à l'offense que le jeune Chinois vient de lui infliger. Il n'a pas obéi à un ordre qu'elle a donné, lui qui depuis des années est son serviteur patient et fidèle, et si attentionné qu'elle n'a jamais rien à lui demander.

Au moment où Chang-Tsé va sauter dans la pirogue, folle de rage, elle crie :

– Va-t'en, va où tu voudras, je te renvoie, tu n'es plus mon serviteur.

Et, se tournant vers les Chinois, elle ajoute :

– Qu'attendez-vous pour ramer, allons-nous-en.

Debout, à l'extrémité de la pirogue, elle

regarde Chang-Tsé qui, stupéfait, voit s'en aller la pirogue, emportant M^{lle} la Maréchale, tout ce qu'il aime au monde. Est-ce possible qu'il ait bien entendu ce que la petite fille a crié ?

« Va-t'en où tu voudras, je te renvoie, tu n'es plus mon serviteur. » Elle a pu dire cela et le laisser seul. Que va-t-il devenir, il n'a ni parent, ni ami, ni maison ? Il n'a qu'elle, sa chère petite Maréchale. Elle lui a donné un Père, mais ce Père n'est pas sur la terre et il ne peut bien Lui parler que dans une église. À Clitos, ville surpeuplée, il ne connaît personne, car depuis des années il n'a pas quitté le palais du Gouverneur, les jardins, le service de M^{lle} la Maréchale, serviteur qui n'a jamais réclamé un jour de congé.

La pirogue s'en va, il aperçoit encore M^{lle} la Maréchale, qu'il aime malgré tout ce qu'elle a dit de si méchant. « Je te renvoie, va-t'en, tu n'es plus mon serviteur. » Il n'est plus son serviteur, donc il n'est plus rien, rien, qu'un petit Chinois qui, pour vivre, devra mendier et se coucher dans un coin de porte, près d'une case, supporté par les habitants de cette case. Pourra-t-il vivre loin de la

petite Maréchale, non, cen'est pas possible.

Brisé par la douleur, Chang-Tsé sent ses jambes flageoler, il s'assied sur les talons, regardant toujours cette pirogue qui s'en va, emportant celle qu'il appelle : son bonheur, la lumière de ses yeux, la vie de son cœur, la fleur de ses rêves. Et voici qu'une terrible pensée s'installe dans son cerveau. Quand il ne verra plus la pirogue emmenant la petite Maréchale, il se laissera glisser dans le fleuve et le Père qu'il a au ciel le recueillera. La douleur le rend inconscient, il ne se rappelle pas que Dieu défend qu'on abrège ses jours et qu'on doit les vivre même s'ils sont pénibles. Non, il est seul, tout seul sur la terre, M^{lle} la Maréchale l'a abandonné, il n'a qu'à disparaître, personne au monde ne se soucie de lui.

La pirogue est toujours visible, on dirait que les rameurs rament bien lentement, est-ce qu'ils regrettent d'avoir abandonné Chang-Tsé ? On croirait que la pirogue ne bouge plus et le petit Chinois s'imagine, c'est un rêve, qu'elle a l'air de tourner et de revenir vers Clitos. Il se trompe,

c'est certain, ses yeux qui doivent être pleins de larmes ne voient plus clair. Il faut cesser de regarder la pirogue et s'apprêter à glisser dans le fleuve. Bon nageur, Chang-Tsé ne doit pas nager, mais se laisser emporter par l'eau rose vers la mer, bleue comme le ciel, elle le conduira au Paradis du Bon Dieu, puisqu'il est un chrétien et qu'il a reçu le baptême.

L'eau ne lui fait pas peur. Il a sa belle robe du dimanche, il sera bien vêtu pour arriver au Paradis, et peut-être que du ciel le Bon Dieu lui permettra de revoir M^{lle} la Maréchale restée sur la terre, M^{lle} la Maréchale qu'il a tant aimée, qu'il aime encore, sa marraine.

Ses mains fines et adroites attrapent ses genoux, il baisse la tête et s'avance assis sur les talons, les yeux fermés, vers l'extrémité de la digue, là où l'eau est la plus profonde. Le courant y est fort, des remous et des tourbillons s'y rencontrent, il sera vite emporté.

Un soupir, un gros soupir, quelques larmes roulent de ses yeux fermés, il regrette, lui qui n'a jamais connu ses parents, de quitter M^{lle} la

Maréchale, toute sa famille. Il regrette les leçons de Miss May, ces leçons où on apprenait tant de choses, il regrette les bains du matin dans le fleuve rose, les bouquets qu'il faisait dans la montagne pour M^{lle} la Maréchale qui aime tant les fleurs. Ah ! lui parti, qui s'occupera d'elle, qui couchera à la porte de sa chambre pour écarter les méchants et mettre en fuite les mauvais rêves ? Qui la réveillera, qui lui apportera son déjeuner avec tout ce qui lui plaît, qui conduira Tomty, qui se mettra derrière elle dans la chapelle des Sœurs blanches, dans cette chapelle où le Bon Dieu est toujours là ? Allons, un bond, le dernier, et le petit Chang-Tsé, Patrick pour l'Église, aura quitté la terre, cette terre où il a été abandonné. Aujourd'hui, M. le Gouverneur ne passera pas en auto. Chang-Tsé est seul, loin de tout, les pirogues s'en sont allées et puis personne n'aurait pitié d'un Chinois que la petite-fille du Gouverneur a chassé.

Au moment où il s'apprête à faire le dernier bond, ce bond qu'il ose appeler libérateur parce qu'il croit que le Bon Dieu va le recueillir, une voix angoissée qu'il reconnaît hurle :

– Chang-Tsé, que fais-tu ?

Le petit Chinois reste là où il est, incapable de faire le dernier bond, il relève la tête, ouvre les yeux, et voit de l'autre côté de la digue la pirogue qui vient à toute allure. Sans bouger, restant en boule, il répond :

– Le fleuve rose va m'emmener, mademoiselle la Maréchale, puisque vous ne voulez plus de votre serviteur.

– Chang-Tsé, reprend Liliane, tu n'as pas compris, j'ai voulu te faire peur, te punir, mais te laisser, t'abandonner, jamais, et elle ajoute : Viens vite m'éventer, il fait chaud, les moustiques sont réveillés et je ne sais pas me servir de l'éventail.

Les rameurs ont rapproché la pirogue de la digue. Chang-Tsé se redresse, saute dans la pirogue et tombe à genoux, près de la petite Maréchale. Elle le relève, tremblant encore, et lui dit de s'installer sur un coussin derrière elle. Les rameurs, tournent de nouveau pour remonter le fleuve rose jusqu'au palais du Gouverneur.

Rentré en grâce, Chang-Tsé est heureux, mais Liliane est profondément troublée. Elle a compris que, si elle n'avait pas eu le regret des paroles méchantes criées au jeune Chinois, si elle n'avait pas donné l'ordre aux rameurs de revenir vers Clitos, Chang-Tsé se serait laissé emporter par le fleuve, vers la mer. Là où il allait tomber, il y a des remous, le courant est violent, et avec sa belle robe des dimanches Chang-Tsé n'aurait pu nager. Sa colère pouvait amener une chose affreuse, une catastrophe irréparable ; la mort du petit Chinois. Il s'en serait allé à cause d'elle, parce qu'elle lui avait fait trop de peine, une peine qu'il ne pouvait supporter.

La colère, ce péché dont elle ne s'efforce pas de se corriger, peut donc faire tant de mal, elle ne veut pas le croire, sans cela, à son tour, elle souffrirait trop. Mais sa colère, cette colère qui l'a rendue inconsciente, pareille à un démon, pourquoi est-elle venue, pourquoi ? L'attaché français en est la cause. Ah ! celui-là, quand elle le reverra, elle lui dira ce qu'elle pense et peut-être racontera-t-elle à son grand-père l'incident de ce matin ; mais le racontera-t-elle ? Elle est

franche, il faudrait dire aussi les paroles criées à Chang-Tsé, paroles qui pouvaient amener une catastrophe. Elle sait que son grand-père a de l'affection pour ce jeune Chinois trouvé dans la forêt tropicale et qu'il a sauvé des bêtes féroces, elle sait qu'il apprécie son service, son intelligence, son dévouement, non, elle ne dira rien. Mais, pour que sa conscience soit moins lourde, elle murmure :

– C'est votre faute, monsieur l'Attaché français, je vous déteste.

*

Pendant quinze jours, les fêtes se sont succédé au palais du Gouverneur, et Liliane, bien que cela ne l'amuse pas, a dû y assister. La dernière réception a été pour elle et ses amies ; un grand bal d'enfants costumés a terminé la saison des fêtes et la petite Maréchale a porté un magnifique costume persan que son grand-père lui avait donné pour son anniversaire.

Après ces quinze jours, le palais s'est endormi. Le Gouverneur, absent pour deux semaines, faisait une tournée d'inspection dans l'île. Le grand-père et la petite-fille étaient toujours un peu tristes quand ils se séparaient, aussi, quand l'inspection ne devait pas être longue, parfois le Gouverneur emmenait Liliane et Chang-Tsé, heureux de les avoir près de lui, mais, cette fois, il allait inspecter des villes où la fièvre jaune était signalée et il n'avait pas voulu y emmener sa chère petite-fille.

Pour Liliane, ces quinze jours ont été longs, elle a travaillé plus que de coutume, car Chang-Tsé, qu'elle semble aimer davantage depuis qu'elle s'est rendu compte qu'elle pouvait le perdre, lui a dit :

— Le travail, mademoiselle la Maréchale, emporte le temps, les aiguilles de la pendule tournent sans qu'on s'en aperçoive, et Liliane, écoutant ces sages conseils, a demandé à Miss May, qui en a été bien surprise, de prolonger ses leçons.

Ainsi ces quinze jours ont passé et voici que le

dimanche, fixé par le Gouverneur pour son retour, est venu. Chang-Tsé, le matin, n'a pas besoin de gratter à la porte de M^{lle} la Maréchale. Elle se lève, dans la maison, la première, et, avant son bain dans la piscine, elle va cueillir dans les jardins les fleurs rafraîchies par la nuit et que son grand-père préfère. Elle fait elle-même les bouquets et celui qui orne la table-bureau du Gouverneur est si réussi que Chang-Tsé, qui l'a suivie, ramassant les fleurs qu'elle coupait, s'écrie :

– Bouquet magnifique, si beau que le Bon Dieu devrait l'empêcher de mourir !

Contente de cet hommage, la petite Maréchale répond :

– Quand il sera fané, nous le remplacerons.

– Un autre ne sera jamais aussi beau, dit Chang-Tsé gravement. On ne peut pas faire deux fois une merveille.

Heureuse d'avoir donné au palais un air de fête, la petite Maréchale, s'en va en courant vers la piscine et Chang-Tsé vers le fleuve, ils sont

prêts tous les deux à la même heure et s'en vont, comme de coutume, dans la pirogue dorée à Clitos.

Chaque dimanche, quand Liliane arrive près de la digue, elle ne peut oublier qu'elle y a vu Chang-Tsé prêt à disparaître, et si elle connaît le remords, ce mal si pénible, elle croit toujours que l'attaché français est le responsable de la peine qu'elle a faite au jeune Chinois. Elle n'a pu lui dire, à son grand regret, ce qu'elle pensait de sa conduite, il est venu à quelques réceptions de son grand-père, mais il n'a pas quitté le Consul de France et il y avait tant de monde que Liliane ne pouvait aller lui dire des choses désagréables, cela eût été une incorrection et la petite fille prétendait ne jamais en faire. L'ignorer, ne pas s'apercevoir qu'il était venu, c'était beaucoup mieux, et Liliane avait choisi cette attitude. Elle s'était amusée à passer devant lui et, si le jeune attaché l'avait saluée, elle aurait feint de ne pas le voir. Mais Arnaud de Sarlat s'était arrangé pour ne pas l'apercevoir.

La messe entendue dans la petite chapelle,

Liliane passe très vite à la sacristie et se hâte vers la sortie. Elle désire rentrer le plus tôt possible, son grand-père peut arriver d'une minute à l'autre et elle serait désolée de ne pas être là.

Tomty ne va pas assez vite et dans la pirogue elle s'imagine que les rameurs rament plus lentement que d'habitude. Enfin, elle arrive et dès qu'elle quitte le bateau elle s'aperçoit que le pavillon du Gouverneur ne flotte pas encore au-dessus du palais, son grand-père n'est pas arrivé pendant qu'elle était à Clitos. Maintenant, il ne rentrera plus que le soir, la journée sera longue.

Le déjeuner avec Miss May, dans la grande salle à manger, est triste, elle prolonge sa sieste et ce n'est que vers cinq heures qu'elle se réveille. Elle appelle sa femme de chambre chinoise et lui demande d'apporter une robe que son grand-père aime, elle défait ses nattes, le Gouverneur préfère que les cheveux de sa petite-fille bouclent librement, puis elle va dans la salle d'études rejoindre Miss May qui l'attend pour le thé. Bien entendu, Chang-Tsé est près de la table, c'est toujours lui qui sert le goûter de M^{lle} la Maréchale

et il sait mieux que personne ce qu'elle préfère. Mais, aujourd'hui, Liliane n'a pas plus faim à goûter qu'à déjeuner, elle n'a qu'un désir : le retour de son grand-père et tant qu'il ne sera pas revenu elle s'imagine qu'elle ne pourra manger et que rien ne lui sera agréable. Elle boit parce que Chang-Tsé lui a préparé une tasse de thé au citron et à la cannelle, mais refuse gâteaux et toasts, et, dès que Miss May a fini, elle s'en va sur la terrasse, d'où, on aperçoit la route par laquelle le Maréchal va arriver. Là, elle s'assied à l'extrémité, pose ses bras sur la balustrade de pierre et regarde la grande route blanche qui descend de la montagne. Chang-Tsé s'accroupit sur une natte à ses pieds. Il a apporté avec lui un instrument étrange, sorte de flûte, d'où il tire des sons charmants.

Cette musique berce Liliane et, lorsque le petit Chinois s'arrête, elle lui dit :

– Joue encore, Chang-Tsé, le temps me semble moins long.

À force de regarder la route, les yeux de Liliane ne distinguent plus très bien ce qu'elle

voit, mais elle croit apercevoir deux motocyclistes, policiers qui accompagnent souvent son grand-père. Ils passent dans un nuage de poussière et doivent sans doute précéder l'auto du Gouverneur.

La poussière disparue, les policiers ne sont plus visibles. Où donc ont-ils été, certainement ils ne se sont pas arrêtés au palais, elle aurait été immédiatement prévenue.

Le soir vient. Chang-Tsé ne fait plus entendre la douce musique, les oiseaux s'endorment dans les arbres du jardin et commencent leur chanson, et le petit Chinois, qui n'a pour maîtres de musique que ces jolis chanteurs, les écoute avec le respect que tout élève doit avoir pour ses professeurs.

Miss May vient près de Liliane lui rappeler que l'heure du dîner a sonné. La fillette refuse de prendre ce repas sans son grand-père, il va rentrer, elle l'attendra, mais, comme depuis deux heures elle attend, furieuse d'être dérangée, elle s'écrie :

– Je vais, dans le bureau de mon grand-père,

téléphoner au Secrétaire général, il doit savoir à quelle heure le Gouverneur va arriver.

Suivie de Chang-Tsé, elle entre dans le palais et se dirige vers le bureau du Maréchal. Au moment où elle entre, l'appel du téléphone se fait entendre. Elle saisit le récepteur et reconnaît la voix du Secrétaire général. Il demande s'il peut venir voir Miss Mac-Necker. Liliane répond qu'elle l'attend et qu'elle allait justement lui téléphoner, inquiète du retard du Maréchal.

Le Secrétaire général ne répond pas à ces paroles et annonce qu'il vient tout de suite. Il va sans doute apprendre à Liliane quelque chose de désagréable. Le voyage se prolonge, le Maréchal doit être retenu dans une ville. Encore des jours sans son grand-père, comme ils seront longs à vivre !

Le Maréchal est la seule personne que Liliane aime vraiment, elle n'a jamais connu ses parents, et son cœur d'enfant n'a, comme souvenir, que la tendresse de son grand-père, ses soins attentifs, son affection, ses gâteries. Douée d'une santé magnifique, elle n'a eu que de petites maladies

réservées aux jeunes, et pendant ces petites maladies son grand-père venait vérifier les soins et lui donnait les médicaments prescrits. Le Maréchal a été le papa et la maman de Liliane et, près de lui, elle ne s'est jamais sentie orpheline.

Liliane s'assied dans un fauteuil, près du bouquet merveilleux, aussi frais que ce matin. Chang-Tsé s'accroupit par terre, près du fauteuil. Il ne sait pourquoi, mais son jeune corps tremble, il lui semble que le malheur va entrer dans le palais. Ridicule pressentiment, il n'arrive que ce que Dieu veut et sa volonté doit être acceptée et bénie.

Le Secrétaire général est annoncé par un Chinois et il entre dans le bureau du Maréchal. Chang-Tsé se lève, le salue trois fois, puis lui avance un siège en face de celui de Liliane, et va reprendre sa place à côté du fauteuil de la petite Maréchale.

Tout de suite, Liliane l'interroge :

– Monsieur le Secrétaire général, j'allais vous téléphoner. Mon grand-père, vous le savez, devait rentrer aujourd'hui, il est déjà neuf heures, et

aucun message ne m'a prévenue qu'il serait en retard ; habituellement, il me fait toujours prévenir. Avez-vous eu des nouvelles ? Une communication téléphonique, ou avez-vous reçu un câble ? Je suis inquiète.

– Miss Mac-Necker, reprend le Secrétaire général avec une certaine hésitation, j'ai eu cet après-midi, plusieurs fois, des nouvelles de M. le Maréchal, et... et...

Le Secrétaire général s'arrête, on dirait qu'il hésite, qu'il ne sait comment dire ce qu'il est venu dire.

– Et vous venez seulement ce soir me communiquer ces nouvelles, s'écrie Liliane avec colère.

– Oui, Miss Mac-Necker, je viens seulement ce soir. J'espérais que, ce soir, les nouvelles seraient meilleures et, malheureusement, je me suis trompé. M. le Maréchal a eu, au cours de son voyage, une forte crise de paludisme qui l'a obligé à s'arrêter dans un abri, en pleine brousse. Là, les soins n'ont pas été faciles à donner ; il n'y avait que la petite pharmacie d'urgence. Un

médecin, appelé en toute hâte, a fait transporter le malade à l'hôpital le plus proche et, ce matin, la crise est devenue si forte que, que... le cœur de M. le Maréchal, ce cœur fatigué par un long service aux Colonies, ce cœur, Miss Mac-Necker, ce cœur s'est arrêté de battre.

Liliane s'est dressée sur son fauteuil. Son visage, malgré les taches de rousseur, est devenu si blanc, que Chang-Tsé se rapproche d'elle, ayant peur que la petite-fille s'évanouisse. Liliane répète, ne pouvant comprendre :

– Le cœur s'est arrêté de battre !

– Oui, Miss Mac-Necker, répond tristement le Secrétaire général, oui, le cœur de M. le Maréchal ne bat plus.

– Alors, reprend Liliane en tendant ses mains vers celui qui parle ainsi, cela veut dire que mon grand-père est mort.

– Hélas ! Miss Mac-Necker, vous avez prononcé le mot que je n'osais prononcer.

Liliane s'est affaissée dans le fauteuil, les mains croisées. Les yeux pleins d'effroi et de

douleur, elle répète :

– Mort... mort à l'hôpital, mon grand-père, Dady, ce n'est pas vrai, non, ce n'est pas vrai !

En se levant, avec incohérence elle ajoute :

– Je veux le voir, je lui parlerai, il me répondra... Il n'est pas parti comme cela, sans me dire adieu, à moi, sa petite-fille, à moi qu'il aimait plus que tout au monde, il me l'a toujours dit. Monsieur le Secrétaire général, conduisez-moi près de mon grand-père.

Pendant cette pénible scène, Chang-Tsé est resté à genoux et, la tête inclinée sur ses mains croisées, il prie pour Liliane, sa marraine, qui fait connaissance aujourd'hui avec la douleur.

En se levant, le Secrétaire général reprend avec beaucoup de pitié :

– Miss Mac-Necker, les officiers d'ordonnance qui accompagnaient M. le Maréchal attendent devant le palais, le triste cortège va arriver d'un instant à l'autre, la dernière estafette le précédait de quelques minutes, maintenant il ne peut tarder.

Liliane se lève, et d'une voix rauque, mais calme, reprend :

– Je comprends, mon grand-père revient au palais pour la dernière cérémonie, et moi, n'est-ce pas, je dois le recevoir.

– Miss Mac-Necker, si vous ne vous sentez pas assez forte, je puis, si vous le voulez, vous remplacer ?

– Non, mon grand père aimait que je sois forte, je le serai. Et puis je suis sa petite-fille, il n'a que moi pour rester avec lui, il n'a que moi... alors... tant qu'il sera là, je ne l'abandonnerai pas. Viens, Chang-Tsé.

Quittant le bureau du Maréchal, marchant comme un automate, Liliane traverse le vestibule, la grande antichambre et avance sur le perron où les Chinois, tenant des torches, attendent sur les marches de l'escalier le retour du Maréchal.

Une ambulance, suivie de deux voitures automobiles, avance lentement dans la grande allée, et Liliane comprend que cette ambulance ramène le corps de son grand-père. Elle s'arrête

au haut des marches et ordonne à Chang-Tsé, qui voulait se retirer, de rester près d'elle, et, là, elle attend.

Les cérémonies qui suivent n'ont pour elle aucune importance. Les Chinois saluent, se courbent jusqu'à terre, puis se réunissent pour précéder le brancard sur lequel le corps du Maréchal, revêtu de son uniforme, est étendu. Toutes les salutations terminées, Liliane suit ce brancard qui va directement dans la chambre du Maréchal, où un lit de parade est préparé. Et quand son grand-père est installé sur ce lit, Liliane, toujours aussi raide, dominant sa douleur, soutenue par sa volonté, s'avance, et, voyant le visage si paisible du Maréchal, ne peut croire à sa mort. Elle s'approche près de son grand-père et tout bas lui dit :

– Dad, Dady, est-ce vrai que vous avez quitté Floréal et abandonné votre petite-fille ? Si vous ne répondez pas, je croirai que c'est vrai.

Chang-Tsé a suivi Liliane et voici qu'il murmure pour elle, rien que pour elle :

– Son Excellence est parti au Paradis,

regardez, mademoiselle la Maréchale, son visage, il est heureux. Ne le troublez pas, mais prions pour que M. le Maréchal continue à vous protéger, à vous aimer, à vous consoler. Il est près du Bon Dieu, il vous voit, mais le Bon Dieu ne permet pas qu'il vous parle, et toujours, si le Bon Dieu le veut, Son Excellence vous verra.

Liliane a-t-elle compris ce que Chang-Tsé vient de lui dire, elle ne sait, mais une force plus puissante que la sienne l'oblige à se mettre à genoux, près du lit, où repose si paisible son grand-père. Chang-Tsé a raison, rien ne doit le troubler, il est au Paradis, ce Paradis où elle le retrouvera, un jour, si le Bon Dieu la juge assez bonne pour y entrer. Près de son grand-père, Liliane se demande, ce soir, pour la première fois, si elle est bonne ? Elle croit qu'elle ne l'est pas. Pendant sa retraite de première communion, elle a bien essayé de faire quelque effort, mais aujourd'hui sa conscience lui dit, d'une façon très précise, qu'elle est rarement bonne. Chang-Tsé, agenouillé près d'elle, pourrait le lui dire, ne l'a-t-elle pas chassé lui, si fidèle ? Alors, alors... la mort de son grand-père serait donc une punition

que le Bon Dieu lui envoie, une punition, elle qui ne se rappelle pas avoir été punie.

Tout son orgueil se révolte, elle n'accepte pas, non, elle n'accepte pas qu'on lui enlève son grand-père, son Dad. Et voici que sa conscience lui dit encore que trop heureuse, trop gâtée, elle a oublié qu'il y avait sur la terre des gens ignorant le bonheur, vivant misérablement dans de tristes maisons, faites de nattes, avec des enfants qui n'avaient pas tous les jours de quoi manger. Chaque dimanche, la Supérieure des Sœurs blanches lui parlait de la détresse et de la misère de certaines familles chinoises qu'elle connaissait, et Liliane répondait invariablement :

– Je transmettrai à M. le Maréchal, le Secrétaire général s'en occupera, et elle ne s'était jamais souciée de savoir si le Secrétaire général s'en occupait.

Pourquoi donc, près de celui qui l'a tant aimée, pourquoi donc se souvient-elle de tout ce qu'elle n'a pas fait à Floréal, alors qu'elle était la petite-fille du Gouverneur, et qu'elle aurait pu faire. Qui donc l'oblige à cet examen de

conscience rendant sa douleur plus difficile à supporter ? Si elle avait été bonne, charitable, comme la Supérieure des Sœurs blanches le souhaitait, elle aurait peut-être encore son grand-père. Il serait là, près d'elle, dans le palais blanc, donnant des ordres de cette voix claire qu'elle aimait entendre et qui résonnait dans tout le palais. Sa peine est immense, affreuse, les officiers d'ordonnance peuvent amener des visiteurs, des Chinois, en beaux costumes, sont venus pour veiller M. le Maréchal, elle ne voit rien, elle n'entend rien. Chang-Tsé la fait relever, il approche d'elle un siège, elle est assise maintenant et, les mains croisées, regarde son grand-père. Miss May vient près d'elle et lui dit qu'il faudrait se retirer, aller se reposer, demain, d'autres épreuves l'attendent. Elle répond doucement, d'un ton que Miss May ne lui connaît pas :

– Je me reposerai demain, je reste ce soir près de lui. Quand j'ai eu la rougeole, mon grand-père a passé trois nuits près de moi, tant il craignait les complications, et le jour, sans se reposer, il gouvernait. Je resterai là jusqu'au matin, et

Chang-Tsé ne me quittera pas.

Le jeune Chinois dit son chapelet aux pieds de la petite Maréchale, consentant, il s'incline jusqu'à terre. Là quitter, elle qui n'a plus personne dans le palais qu'une institutrice et un serviteur, c'est un crime d'avoir cette idée. La petite Maréchale est malheureuse, très malheureuse, il l'aime plus qu'hier et chaque jour, maintenant, il devine que son affection grandira. Il lui appartient comme il ne lui a jamais encore appartenu, à son dévouement elle peut tout demander, il lui donnerait sa vie si le Bon Dieu le permettait.

*

Les tristes cérémonies sont terminées, la petite Maréchale a eu jusqu'à la fin la force d'y assister. Elle n'a guère quitté son grand-père tant qu'il a été au Palais et, lorsqu'elle l'a laissé dans le petit cimetière chrétien de Clitos, elle a été surprise de penser que Chang-Tsé avait raison de dire :

« Quand on demande à Dieu la force nécessaire pour faire son devoir, Dieu ne vous la refuse jamais. » Malgré son chagrin, elle a été vaillante, et nul ne peut dire avoir vu pleurer Miss Mac-Necker.

Dans le grand salon, habillée de blanc, avec ceinture, chapeau et gants noirs, elle a reçu les condoléances des Européens et des grands dignitaires chinois ; à l'église, elle était le seul membre de la famille du Gouverneur et, pour ne pas souffrir de cette solitude, elle s'est encore rappelé ce que Chang-Tsé lui avait murmuré : « Un chrétien n'est jamais seul, puisqu'il a au Ciel un Père et que la Vierge est la maman de tous les enfants. »

Dans l'église, elle a prié et ne s'est pas sentie seule.

Maintenant que tout est terminé et que la voiture du Gouverneur l'a ramenée au palais, elle éprouve une lassitude étrange, il lui semble que ses nerfs, surmenés depuis quelques jours, sont tout à coup brisés. Elle n'a plus d'énergie, de courage, tout est fini, elle peut s'abandonner et

n'être plus qu'une petite fille malheureuse. Miss May est près d'elle, Chang-Tsé à côté du chauffeur regarde de temps en temps le visage de M^{lle} la Maréchale, et il s'aperçoit bien du trouble qui est en elle.

Devant le grand escalier du palais, la voiture s'arrête, les Chinois sur les marches se courbent comme d'habitude, mais Chang-Tsé, qui connaît toutes les habitudes, remarque que les dos sont moins inclinés et que les têtes essaient de se redresser.

Liliane ne voit rien, elle monte avec rapidité les marches blanches, traverse l'antichambre, prend le large vestibule qui conduit au bureau du Gouverneur, elle en ouvre la porte, et se laisse tomber sur le fauteuil qui est devant la table de travail du Maréchal, ce fauteuil où elle l'a vu si souvent.

Elle arrache son chapeau, ses gants, met ses bras sur la table, et sa tête vient se cacher dans ses mains. Maintenant elle pleure. Toutes les larmes qu'elle n'a pas versées, depuis qu'elle a appris le malheur qui la frappait, sont enfermées

dans son cœur et le rend lourd, si lourd, qu'il allait éclater. Être seule, ne plus se sentir observée par une foule de gens, compatissants peut-être, mais qui ne pouvaient partager son chagrin, quel soulagement ! Elle pleure, et croit que jamais ses larmes ne s'arrêteront, il lui semble que rien au monde ne pourra la consoler.

Un moment elle relève la tête et aperçoit le bouquet merveilleux qu'elle avait fait ce dimanche matin où elle attendait le retour de son grand-père. Les fleurs sont encore aussi belles, c'est vrai, il n'y a que trois jours qu'elle les a cueillies. Trois jours seulement. Il y a trois jours, elle était heureuse, si heureuse ! La descente du fleuve dans la pirogue dorée, la messe en la chapelle des Sœurs blanches, la promenade avec Tomty, que de joies, et il lui semble tout à coup qu'elle ne les connaîtra plus jamais.

On gratte à la porte du bureau, trois fois de suite, Liliane sait que Chang-Tsé attend qu'elle lui permette de la rejoindre. Il peut venir, il a été près d'elle, pendant ces trois jours, le plus fidèle des serviteurs, le meilleur ami. Elle n'a eu que

lui, Miss May a bien fait tout ce qu'elle a pu, mais elle n'a pour son élève aucune affection et Liliane n'éprouve, vis-à-vis d'elle, qu'indifférence, le grand malheur ne les a pas réunies.

– Entre, Chang-Tsé, s'écrie la petite fille, tu peux rester avec moi.

Doucement, le jeune Chinois pénètre dans le bureau et la petite Maréchale ne lui cache pas son visage, il peut donc voir les larmes.

– Mademoiselle la Maréchale, dit-il en se rapprochant, il fallait pleurer, cela vous soulage, maintenant vous allez baigner vos yeux, arranger vos cheveux, il vous faut recevoir M. le Secrétaire général. Il a, a-t-il dit à Miss May, bien des choses à vous demander, et seule, paraît-il, vous pouvez le renseigner. J'ai écouté les paroles de M. le Secrétaire général, non par curiosité, mais parce que je voulais vous renseigner. Il attend, il faut le recevoir, mademoiselle la Maréchale, mieux vaut terminer tout de suite ce qui vous ennuie.

En parlant ainsi, le jeune Chinois a enlevé le

chapeau et les gants de Liliane, jetés sur la table, puis il a ouvert une porte de bois sculptée derrière laquelle il y a un lavabo. Il prend de l'eau, une serviette, et apporte le tout à Liliane. Elle obéit, se baigne les yeux, arrange ses cheveux, puis, se redressant, de nouveau courageuse, dit à Chang-Tsé :

– Va chercher M. le Secrétaire général.

Quelques minutes après, le Secrétaire général entre dans le bureau du Gouverneur. Malgré l'eau fraîche, les yeux de Liliane et son visage gonflé indiquent qu'elle vient de pleurer, mais l'attitude de la fillette fait comprendre que tout le monde doit l'ignorer.

S'asseyant dans le fauteuil destiné aux visiteurs du Maréchal, le Secrétaire général dit :

– Miss Mac-Necker, je m'excuse de vous déranger aujourd'hui où vous devez être si fatiguée.

Et brusquement, de sa voix autoritaire, Liliane répond :

– Je ne suis pas fatiguée, je ne suis jamais

fatiguée.

Le Secrétaire général, qui n'a aucune sympathie pour la petite fille, pense que son grand deuil ne l'a pas rendue plus aimable, et, sans se soucier de cette réponse, il continue :

– Mais, reprend-il, j'ai des renseignements à vous demander, que seule vous pouvez me donner.

En entendant ces paroles, Chang-Tsé juge que sa présence n'est pas désirable et, marchant comme il sait marcher – une souris ferait plus de bruit – glisse vers la porte. Liliane s'en aperçoit et l'arrête.

– Reste, Chang-Tsé, je peux avoir besoin de toi.

Aussi doucement qu'il s'en était allé, le jeune Chinois revient et s'accroupit aux pieds de la fillette.

Le Secrétaire général ne s'occupe pas de la présence du petit Chinois, il continue :

– Je dois vous demander, Miss Mac-Necker, si vous pouvez me donner quelques renseignements

sur la famille de M. le Maréchal, la vôtre. Ces renseignements me sont absolument nécessaires.

Liliane se demande pourquoi ces renseignements sont nécessaires, mais, bien qu'elle n'en comprenne pas la nécessité, elle répondra :

– Mon père est mort alors que j'étais enfant, dans un accident d'avion, et il n'avait ni frère, ni sœur.

– M. le Maréchal a perdu votre grand-mère il y a fort longtemps, je crois ?

– Je ne l'ai jamais connue.

– Et M^{me} votre mère ?

– Je ne l'ai jamais connue.

– Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur la famille de M^{me} votre mère ?

– Non, mon grand-père ne m'en a jamais parlé.

– Vous êtes née à Alger, Miss Mac-Necker.

– Oui, mon passeport l'indique.

– Avez-vous longtemps vécu en Algérie ?

– Je ne crois pas, il y a dix ans que mon grand-père était Gouverneur de Floréal, j'avais donc trois ans quand je suis arrivée ici ; depuis, je n'ai jamais quitté l'île.

– M. le Maréchal avait-il des frères, des sœurs ?

– Non, il a perdu très jeune ses parents, il a des cousins éloignés en Écosse et en France, mais je ne sais pas au juste leurs noms. Ils échangeaient à Noël des souhaits et mon grand-père me montrait leurs cartes, c'est tout ce que je peux vous dire.

– Ce n'est pas grand-chose, et pourtant, Miss Mac-Necker, il faut à tout prix que nous ayons des renseignements sur la famille de M. le Maréchal, qui est la vôtre.

– Pourquoi ? demande Liliane, qui ne comprend pas la nécessité de cette curiosité.

– Mais, Miss Mac-Necker, reprend le Secrétaire général qui s'impatiente, vous avez treize ans, vous êtes encore une petite fille qu'il faut confier à quelqu'un. À qui pouvons-nous

vous remettre, si vous ne connaissez pas votre famille ?

– Me confier, me remettre... mais je ne comprends pas.

– Miss Mac-Necker, que voulez-vous faire ?

– Ce que je veux faire, s'écria Liliane, surprise par cette question, mais... mais, ce que je fais d'habitude : travailler, me promener... enfin... enfin, je ne sais pas.

– C'est, c'est, dit le Secrétaire général avec embarras, c'est que le nouveau Gouverneur va être nommé d'ici quelques jours, il l'est peut-être déjà et, naturellement, c'est inévitable, il voudra habiter le palais avec sa famille, alors... il vous serait difficile, pénible, de prolonger votre séjour.

– Prolonger mon séjour ?

Deux fois de suite Liliane répète cette phrase qu'elle semble ne pas comprendre, puis, tout à coup, elle réalise ce que cette phrase veut dire. Le palais blanc, ce beau palais, qu'elle aime tant, n'appartient pas à son grand-père, il est le palais des Gouverneurs de Floréal. Avant que le

Maréchal l'habite, son prédécesseur y était installé et maintenant son successeur va arriver. Pour Liliane, il n'y aura plus de place dans ce palais habité par le Gouverneur et sa famille. Mais, alors, que va-t-elle devenir, où peut-elle aller ? Elle, la petite Maréchale, n'est plus qu'une petite fille abandonnée seule au monde.

Malgré toute son énergie, Liliane a un moment de faiblesse, elle tend les mains vers le Secrétaire général et, d'une voix pleine d'angoisse, dit :

– Je ne sais plus, je ne me souviens pas, est-ce possible que je reste seule, toute seule, abandonnée ? Non, mon grand-père ne l'a pas voulu. Il a peut-être écrit quelque chose, ou prévenu Miss May, sûrement il s'est occupé de moi, de sa petite-fille, il m'aimait tant !

– Avant de vous voir, Miss Mac-Necker, j'ai interrogé Miss May. Elle ne sait rien, il n'y a qu'une année qu'elle est avec vous et voyait très rarement M. le Maréchal.

– Oui, mon grand-père préférerait que je sois seule avec lui et il causait peu avec Miss May.

– C'est regrettable.

Il semble à Liliane que le Secrétaire général se permet de blâmer son grand-père. Elle se redresse et dit avec insolence :

– M. le Maréchal faisait ce qu'il voulait, je ne permettrai à personne de le critiquer.

Encore une fois, le Secrétaire général pense que cette petite fille est insupportable, mais il la trouve si malheureuse qu'il ne se fâchera pas.

– Vous avez mal interprété mes paroles, Miss Mac-Necker, je garde de M. le Maréchal, votre grand-père, le meilleur des souvenirs. Il a été mon chef pendant cinq années et c'était un grand chef. Sa mort me cause beaucoup de peine et je vous demande de croire que bien longtemps je le regretterai.

Les yeux de Liliane s'emplissent de larmes, mais elle veut cacher son émotion et, inclinant la tête, murmure :

– Merci.

Un court silence, le Secrétaire et la petite fille sont prêts à se comprendre, et Chang-Tsé, qui

trouvait la conversation si pénible, pousse un soupir de soulagement. Maintenant, il est certain que M^{lle} la Maréchale ne se mettra pas en colère et qu'elle ne criera pas à ce Monsieur, très important, de s'en aller. Si Chang-Tsé a bien compris ce que le Secrétaire général a dit : M^{lle} la Maréchale, dans le palais blanc, n'est plus la souveraine devant laquelle les Chinois s'inclinaient aussi bas que pour Son Excellence le Gouverneur.

– Miss Mac-Necker, reprend le Secrétaire général, je suis désolé d'être obligé d'insister auprès de vous, croyez que cela m'est très pénible de vous tourmenter aujourd'hui. Mais Floréal est une île éloignée de tout centre, les communications avec les pays européens sont parfois assez longues, et je voudrais tant que vous ayez près de vous un membre de votre famille ou un ami de M. le Maréchal, l'un ou l'autre pourrait vous conseiller. Moi, je ne sais que faire, et quand le nouveau Gouverneur sera annoncé rien ne pourra retarder son arrivée. Aucun nom ne se présente à votre esprit, vous ne vous souvenez pas d'avoir entendu M. le Maréchal parler d'un

parent ou d'un ami que nous pourrions appeler ?

Liliane réfléchit, les sourcils froncés, elle essaie de se rappeler, mais tous les gens auxquels elle pense vivent à Floréal, et le Secrétaire général les a probablement consultés avant de venir la trouver. Elle dit pourtant :

– Nous avons des amis à Clitos et dans les concessions qui entourent le palais.

Mais le Secrétaire général confirme ce qu'elle craignait d'entendre.

– Je les ai vus depuis trois jours et, comme vous, ils ne savent rien. Si j'avais pu, Miss Mac-Necker, vous éviter cette conversation pénible, soyez certain que je l'aurais fait.

Et pour la seconde fois Liliane murmure :

– Merci.

Le Secrétaire général entend ce petit mot et pense que la fillette n'est pas aussi désagréable qu'il le croit, elle peut avoir quelques bons sentiments, seulement, elle les cache avec soin.

Encore un silence, et ces silences sont bien pénibles.

Embarrassé, le Secrétaire général se demande comment il va sortir de cette situation. La petite Maréchale ne sera-t-elle réclamée par personne ? Va-t-il falloir l'envoyer dans le pensionnat des Sœurs blanches, où on recueille les petites filles qui n'ont plus de parents ? Presque reine il y a quelques jours, et aujourd'hui plus malheureuse que les pauvres petits Chinois entassés dans leurs cabanes avec leurs parents.

Tout à coup, Liliane, qui avait abaissé les paupières pour mieux réfléchir, les relève et s'écrie :

– Un nom s'impose à ma pensée, celui du notaire de mon grand-père, je l'ai toujours retenu, quand j'étais petite, il m'amusait tant.

– Un notaire, répète le Secrétaire général, presque heureux, un notaire, son nom ?

– Maître Petitgosse.

– Savez-vous où il habite ?

– Mais... à Saïgon, je crois, oui, c'est à Saïgon.

– Parfait, je vais demander la communication et dans deux heures nous serons fixés. Je suis

content, Miss Mac-Necker, que vous ayez conservé ce souvenir. C'est pour moi un grand soulagement d'espérer que quelqu'un va pouvoir nous donner des renseignements et peut-être venir près de vous. M. le Maréchal était encore si jeune et si bien portant qu'aucun de nous ne pensions qu'il pouvait disparaître, mais lui l'avait probablement prévu, il vous aimait trop pour ne pas avoir songé à votre avenir. Miss Mac-Necker, je reviendrai dès que j'aurai pu communiquer avec M^c Petitgosse.

Le Secrétaire général se lève, Liliane l'imité et lui tend la main en lui disant :

– À tout à l'heure.

Quand la porte est fermée, la petite Maréchale se tourne vers Chang-Tsé qui se tient près de la table.

– Tu vois, dit-elle, ce bureau, le bureau de mon grand-père, où il a tant travaillé, va appartenir à un autre. Un nouveau Gouverneur sera là, donnera des ordres, et une autre petite fille, sa fille probablement, fera pour lui aussi de beaux bouquets... Chang-Tsé, il va falloir que

nous nous en allions, tu comprends ? Ce palais, qui était ma maison, du moins je le croyais, n'est pas à nous, nous sommes des invités qu'on renvoie dès que le Gouverneur n'est plus là. Et ma chambre, ma salle d'études, est-ce qu'il va tout prendre, le nouveau Gouverneur et sa famille ? Il y a des choses qui m'appartiennent, Chang-Tsé, des cadeaux que mon grand-père m'a faits. Je ne veux pas leur laisser, c'est à moi, rien qu'à moi, et mon grand-père serait triste si je les abandonnais. Viens, nous allons préparer mes bagages et si le... nouveau Gouverneur arrive avec sa famille, nous nous en irons tous les deux, mais où irons-nous ?

Et Chang-Tsé répond de sa voix douce :

– Chez M^{mes} les Sœurs blanches, elles aiment mademoiselle la Maréchale et la recevront avec plaisir et, pour moi, il y aura au couvent une petite place.

– Chez les Sœurs blanches, répète Liliane, mais les Sœurs blanches reçoivent des malades et des pauvres, suis-je donc devenue, moi aussi, une... une pauvre ?

– Je ne sais pas, dit Chang-Tsé, qui ne connaît guère la valeur de l'argent, mais, chez les Sœurs blanches, mademoiselle la Maréchale sera toujours mademoiselle la Maréchale. Nous pouvons y aller sans crainte, personne n'y oubliera Son Excellence le Gouverneur, et M^{me} la Supérieure mettra mademoiselle la Maréchale dans une belle chambre.

Liliane regarde tout autour d'elle et, avec un grand soupir plein de découragement, elle dit :

– Peut-être, oui, peut-être, c'est là qu'il faudra aller... Mais le notaire va venir, il doit savoir ce que pour moi mon grand-père désirait, je suis sûre que Dady n'a pas voulu que je reste seule, toute seule, s'il s'en allait avant moi. Ah ! Chang-Tsé, pourquoi mon grand-père ne m'a-t-il pas emmenée avec lui, on nous aurait enterrés tous les deux ensemble et pour moi ce serait fini ? C'est dommage !

– Le Bon Dieu ne l'a pas voulu, répond Chang-Tsé avec douceur. Il a dû penser que vous n'aviez pas fini votre voyage.

– Quel voyage ?

– Celui que nous faisons tous sur la terre, M. l'aumônier me l'a bien expliqué. On voyage pendant plus ou moins d'années, et puis nous retournons vers le Bon Dieu qui nous accepte ou ne nous accepte pas dans son Paradis.

– Chang-Tsé, crois-tu que mon grand-père ait été accepté ?

– Certainement, Son Excellence était un grand Gouverneur, M. le Secrétaire général l'a dit tout à l'heure, et moi je sais qu'il était bon. Sans M. le Maréchal j'aurais été mangé par les bêtes féroces et aujourd'hui je ne serais pas ici. Il m'a sauvé et m'a permis d'être votre serviteur. Les bonnes actions, dit M. l'aumônier, sont les clés qui ouvrent les portes du Paradis.

Lentement, Liliane répète :

– Les bonnes actions sont les clés qui ouvrent les portes du Paradis.

Aujourd'hui, elle se rend compte que les siennes n'ont pas été nombreuses, et si le Bon Dieu l'avait emmenée avec son grand-père, n'ayant guère de clés à présenter, elle aurait pu

rester à la porte du Paradis. Alors... alors, si elle veut retrouver son grand-père, il va donc falloir se préoccuper de faire les bonnes actions dont la Supérieure lui parlait souvent, mais qu'elle ne trouvait guère intéressantes. Contre ces précisions que sa conscience lui impose, elle se révolte et, de sa voix dure, s'écrie :

– Chang-Tsé, nous avons beaucoup de choses à faire, viens avec moi dans la chambre, nous allons emballer nos affaires, préparer le départ, puisqu'il faut partir.

Le petit Chinois s'incline et suit la fillette. Elle entre dans la salle d'études, Miss May s'y trouve, et Liliane s'écrie :

– Miss May, il faut préparer vos bagages et les miens, le nouveau Gouverneur va arriver, il doit trouver la maison vide, c'est obligatoire, nous ne sommes plus rien ici, rien. Appelez les femmes de chambre, on emballe tout, tout, je ne veux rien leur laisser, vous comprenez, rien. Les meubles de ma chambre sont à moi, mon grand-père les a lui-même dessinés, mon piano, mes livres, j'emporterai tout, tout.

L'institutrice se rend compte que la petite fille souffre, elle en a pitié et lui répond :

– Croyez-vous qu'aujourd'hui, où vous êtes si fatiguée il soit nécessaire de préparer ce déménagement dont vous ne saurez que faire.

La petite Maréchale n'aime pas qu'on lui résiste, et en attendant le retour du Secrétaire général elle veut s'occuper afin de ne pas penser.

– Oui, s'écrie-t-elle en tapant du pied, oui, c'est nécessaire. Vous ne savez donc pas que le nouveau Gouverneur va venir s'installer avec sa famille, dans ce palais. Est-ce que vous croyez que je veux voir cet homme qui prend la place de mon grand-père ? Il va aller dans sa chambre, dans son bureau, s'asseoir là où il s'asseyait, commander les domestiques et offrir à ses enfants ma chambre, la salle d'études, tout, tout... Mais, j'y pense, Tomty est à moi, rien qu'à moi, je ne veux pas leur laisser, nous l'emmènerons, Chang-Tsé.

– Où ? demande Miss May avec calme, où comptez-vous donc aller ? Vous n'avez pas répondu à ma question et M. le Secrétaire général

ne m'a donné aucune explication.

– Naturellement, reprend Liliane exaspérée par le flegme de Miss May, il ne peut rien vous dire, puisque nous attendons le notaire de grand-père.

– Ah ! s'écrie l'institutrice avec un plaisir évident, on a donc trouvé le notaire de M. le Maréchal ?

– Oui, on l'a trouvé, je le connaissais, on n'avait qu'à me le demander plus tôt et je l'aurais dit.

– Oui, c'est regrettable, si M. le Maréchal a des parents, vous n'eussiez pas été seule aujourd'hui.

– Des parents ! Est-ce que vous croyez que je ne les connaîtrais pas ? Mon grand-père n'avait que des cousins très éloignés, avec lesquels il correspondait une fois par an. Ils habitent en Écosse et en France, je ne sais pas où, mais croyez-vous qu'ils seraient venus à Clitos ? Non, mon grand-père et moi nous n'étions que tous les deux, rien que tous les deux, et cela nous

suffisait. Nous n'avions jamais besoin de personne et nous étions heureux ensemble, oui, très heureux.

En disant ce dernier mot, Liliane a un court sanglot. Chang-Tsé vient près d'elle et lui demande :

– Mademoiselle la Maréchale, si vous commencez par la bibliothèque, vous pourriez mettre de côté les livres que vous voulez emporter.

– Je veux tout emporter, ne rien laisser à celle qui prendra ici ma place.

– Vous pourriez prendre les beaux livres, reprend Chang-Tsé toujours aussi calme, mais ceux qui sont un peu abîmés vous pourriez les donner aux écoliers des Sœurs blanches.

– Tu as raison, Chang-Tsé, tout ce que je n'emporterai pas sera pour les Sœurs blanches.

Liliane et le petit Chinois se mettent à sortir les livres de la bibliothèque. Chang-Tsé veut que M^{lle} la Maréchale s'occupe, afin qu'elle attende avec patience le retour du Secrétaire général, et

Liliane, qui aime l'activité, commence ce déménagement, pour elle, si douloureux.

À une heure, Chang-Tsé va à l'office chercher le plateau du déjeuner de M^{lle} la Maréchale, il s'est permis de lui conseiller de prendre ses repas dans la salle d'études. Il ne faut pas retourner dans la grande salle à manger et s'asseoir à la table où jamais M. le Maréchal ne s'assiera plus. Il ne faut pas voir sa place vide.

Ce n'est que le soir, à six heures, que l'intendant chinois vient prévenir Miss Mac-Necker que M. le Secrétaire général est dans le bureau de Son Excellence et qu'il demande s'il peut être reçu.

Liliane quitte immédiatement son appartement, exige que Chang-Tsé l'accompagne, et entre dans le bureau avec l'espoir qu'elle va connaître son avenir.

Le Secrétaire général a le visage moins soucieux que ce matin et, tout de suite, il annonce :

– J'ai pu enfin communiquer avec M^e

Petitgosse, il ignorait le deuil qui vous frappe. M. le Maréchal lui avait confié son testament, c'est-à-dire ses dernières volontés. M^e Petitgosse viendra vous voir demain, son avion personnel l'amènera vers dix heures. Il vous demandera, Miss Mac-Necker, de le recevoir tout de suite, car il devra repartir une heure après, il a demain, à Saïgon, une cérémonie à laquelle il est obligé d'assister.

– Vous a-t-il dit autre chose ? demande Liliane un peu déçue, elle croyait que le Secrétaire général lui apportait des précisions.

– Rien d'intéressant, la communication était mauvaise, il vous donnera demain des explications. Je crois que M. le Maréchal avait tout prévu pour vous, Miss Mac-Necker, s'il venait à disparaître. Je suis certain que, si nous avions ouvert son bureau, nous aurions trouvé le nom et l'adresse du notaire.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas ouvert ?

– Parce que nous n'avons pas les clés et que nous ne désirions pas faire forcer les serrures, cela regarde le notaire.

– Mon grand-père mettait la clé dans un portefeuille qu’il portait toujours sur lui. Où est ce portefeuille !

– Nous ne l’avons pas retrouvé, Miss Mac-Necker, nous supposons que, pendant le voyage ou le transport du malade, il a dû être égaré.

Et, désagréable comme elle sait l’être quand quelque chose la contrarie, Liliane s’écrie :

– On aurait pu faire attention, il y avait des choses dans ce portefeuille auxquelles mon grand-père tenait beaucoup ; la dernière photographie de mon père dans son avion, les lettres que je lui avais écrites quand il s’absentait, des souvenirs ! Faites rechercher ce portefeuille, monsieur le Secrétaire général.

– Miss Mac-Necker, croyez que, si j’avais une précision quelconque, je ferais faire une recherche, mais les deux officiers d’ordonnance sont formels, ils ne l’ont pas vu.

Et mécontente, grossièrement, Liliane murmure :

– Deux imbéciles !

Le Secrétaire général se lève, il éprouve de la pitié pour cette petite fille, mais il lui est impossible de discuter avec elle sans qu'elle devienne désagréable ; il souhaite beaucoup d'agrément au notaire qui va lui transmettre les volontés de son grand-père.

– Vous viendrez avec M^e Petitgosse ? demande Liliane.

– Si vous le désirez, Miss Mac-Necker.

– Oui, je le désire, et elle ajoute d'une voix sourde qui dit mieux que des paroles, sa douleur : Mon grand-père vous aimait et avait toute confiance en vous, alors... je suis comme lui.

– Merci, Miss Mac-Necker, dit le Secrétaire général en s'inclinant et, prenant la main que la petite Maréchale lui tend, il y pose un baiser respectueux et tendre, un baiser de papa qui a deux petites filles en pension en Europe, car elles n'ont pu supporter le chaud climat de l'Asie.

Dès que le Secrétaire général s'en est allé, Chang-Tsé, qui était resté accroupi près du bureau du Maréchal, se lève et dit :

– Si mademoiselle la Maréchale voulait, on irait un peu se promener au bord du fleuve rose. Le soir, l'eau qui passe, les fleurs qui s'endorment, les oiseaux qui font leur prière vous disent des choses qu'on comprend et qui sont douces à entendre. Venez, mademoiselle la Maréchale, allons près du fleuve rose.

Ce soir, Liliane est véritablement brisée, elle s'abandonne, elle n'est plus qu'une petite fille de treize ans qui est toute seule pour supporter un grand chagrin. Chang-Tsé veut l'emmener, elle le suivra, elle irait n'importe où, écouterait n'importe qui, pour ne pas penser que demain elle va voir le notaire qui lui transmettra les dernières volontés de son grand-père.

Quelles seront-elles, pourquoi en a-t-elle si peur ? Le Maréchal l'aimait tant qu'il a dû prévoir pour elle ce qui était le mieux. Oui, mais le mieux ce sera toujours le départ du palais blanc, et peut-être l'internat dans quelque pension où elle devra finir son éducation. Après, après, que fera-t-elle ? Elle n'a pas de parents et les amis de Floréal ne doivent avoir aucune envie de

se charger d'une petite fille, peu aimable, et qui rappelait souvent qu'on devait accepter ses caprices parce qu'elle était la petite-fille du Gouverneur.

Près du fleuve rose qui porte ce soir magnifiquement son nom, Liliane s'arrête et s'assied sur un banc entouré de pervenches. Tout ce que Chang-Tsé lui a dit est exact ; l'eau qui passe fait entendre un doux murmure, les fleurs se ferment lentement, prêtes à s'endormir, et les oiseaux font leur prière.

Prier, demander la force dont elle a besoin pour supporter son chagrin, ce sont les choses dont Chang-Tsé lui a parlé. Debout, près d'elle, le petit Chinois croise les mains, ses yeux regardent le ciel aussi rose que le fleuve, et Liliane, qui l'observe, se rend compte que ses lèvres remuent et qu'il doit prier. Chang-Tsé est bon, patient, dévoué. Tant de qualités, disait le Maréchal, dans un si petit bonhomme, est-ce la prière qui les lui donne toutes ?

Près du fleuve rose, Liliane va essayer de prier. Ce matin, à l'église, elle a lu dans son

missel les phrases obligatoires mais son cœur révolté n'a pas compris que la volonté de Dieu doit toujours être acceptée.

Ce soir, va-t-elle se résigner et demander secours, va-t-elle se plaindre de son abandon et crier sa grande peine ? Elle hésite, ne sait que faire, mais tout comme Chang-Tsé elle croise les mains, ses yeux se tournent vers le ciel rose et, sans qu'elle le veuille, ses lèvres murmurent :

– Mon Dieu, je vous en prie, ayez pitié !

Cri d'une enfant qui se sent seule sur la terre et qui a peur d'un avenir sans tendresse, sans affection, sans protection. Mon Dieu, ayez pitié !

*

Couché sur une natte, près de la porte de la petite Maréchale, Chang-Tsé n'a pas beaucoup dormi. Toute la nuit il a pensé à la visite du notaire, ce notaire qui va apporter les ordres de Son Excellence.

Ces ordres, quels seront-ils ? Où ira-t-elle, M^{lle}

la Maréchale ? En pension, probablement. Il y a à Clitos une belle institution dans la montagne où s'instruisent les petites filles des Européens, c'est là probablement que Miss May conduira Liliane. Alors, c'est obligatoire, il faudra qu'il entre lui aussi dans cette institution. Ce sera peut-être difficile, mais il y entrera. Il ne quittera jamais M^{lle} la Maréchale avant qu'elle soit tout à fait heureuse. Il l'a juré à Son Excellence pendant qu'à l'église on priait pour qu'il ne reste pas trop longtemps à la porte du Paradis.

Chang-Tsé peut faire beaucoup de choses, il connaît le service des appartements, sait broser les vêtements, faire les chaussures, préparer le thé, les jus de fruits, et il peut aussi faire répéter leurs leçons à de jeunes enfants. Il a fait ses études en même temps que M^{lle} la Maréchale, il en sait autant qu'elle, et qu'il soit aide-cuisinier, aide-valet de chambre ou aide-répétiteur, il continuera à s'instruire parce que, plus tard, il a un grand projet qui l'oblige à se perfectionner en tout. La perfection, tendre à la perfection, c'est-à-dire vouloir tout bien faire, c'est ce que M. l'aumônier lui a recommandé, et il veut toujours

lui obéir.

Après cette nuit agitée, où pendant de courts sommeils il voyait un monsieur notaire s'approcher de lui menaçant, Chang-Tsé se réveille alors que déjà, depuis deux heures, le soleil s'est emparé de la terre. Précipitamment il se lève, et, avant de gratter à la porte de M^{lle} la Maréchale pour la réveiller comme il le fait chaque matin, il réfléchit qu'il est préférable de la laisser dormir, la matinée sera moins longue et le notaire ne vient qu'à dix heures.

Chang-Tsé traverse le vestibule en courant et va vers le fleuve où tous les matins il prend son bain. La toilette faite, ses cheveux brossés, lissés, sa natte tressée, il s'agenouille près du banc, entouré de pervenches, où Liliane s'est assise hier soir et, après avoir fait ses prières habituelles, en regardant les fleurs qui lui semblent entourer un autel, il parle au Bon Dieu de la petite Maréchale et lui demande de ne pas l'oublier. Il faut que le notaire soit bon avec elle et qu'il lui dise gentiment les volontés de Son Excellence. M^{lle} la Maréchale ne sait pas très bien obéir, mais à son

grand-père, maintenant près du Bon Dieu, elle obéira.

Ayant puisé dans la prière toute la force dont il a besoin pour apprendre les nouvelles qui ne seront peut-être pas celles qu'il espère, Chang-Tsé se relève et se dirige lentement vers le palais blanc. Combien de jours encore pourra-t-il venir se baigner dans le fleuve rose, combien de jours pourra-t-il prier près de belles fleurs, dans un jardin merveilleux, somptueuse église où on trouve facilement le Bon Dieu.

Au palais, la femme de chambre chinoise lui apprend que M^{lle} la Maréchale a déjà pris son bain dans la piscine et qu'il doit servir le déjeuner dans un quart d'heure. Chang-Tsé se précipite vers l'office et prépare avec plus de soins que d'habitude le plateau qu'il va apporter à Liliane.

Dans la salle d'études, il trouve la petite fille prête, discutant avec Miss May, qui trouve toujours inutile de commencer le déménagement. Le notaire sera là dans une heure et dira ce qu'il faut faire, et ce qu'on doit emporter.

Furieuse, Liliane déclare qu'elle emportera

tout et qu'elle ne veut rien laisser au successeur de son grand-père.

Pendant le déjeuner, la discussion continue, et Miss May, inquiète de l'avenir, aussi bien pour elle que pour son élève, quitte la pièce en déclarant qu'avec Liliane il est impossible de discuter.

À Chang-Tsé, la petite Maréchale confie que vraiment elle ne peut plus s'entendre avec Miss May et que du reste son grand-père ne l'aimait pas, le jeune Chinois répond :

– On n'est pas obligé d'aimer tout le monde, mais il ne faut détester personne et ne pas discuter des idées qu'on ne partage pas. M^{lle} la Maréchale doit être calme, très calme, à cause de M. le notaire. Bientôt, dans le ciel, son grand oiseau va apparaître, il descendra, se posera, et dix minutes après M. le notaire sera là.

– C'est vrai, Chang-Tsé, tu as raison, il ne faut penser qu'au notaire, puisque c'est à lui que mon grand-père a confié ses volontés. Ouvre la fenêtre, regarde le ciel, et dis-moi ce que tu vois.

Le petit Chinois obéit et avance sur la terrasse.

– Il n’y a aucun oiseau dans le ciel, le soleil brille et fait du fleuve rose un fleuve d’or. Les feuilles des arbres sont immobiles et les fleurs se dressent toutes fraîches. C’est une belle journée, Son Excellence M. le Maréchal l’aimerait.

– Mon pauvre grand-père ! murmure Liliane.

Et de sa voix douce et musicale Chang-Tsé dit :

– Il ne faut pas plaindre Son Excellence, il est heureux, j’en suis sûr, puisqu’il est près du Bon Dieu.

Et Liliane, qui n’a pas la foi profonde du petit Chinois, s’écrie :

– Mais moi, moi, je suis malheureuse !

– M. l’aumônier, reprend Chang-Tsé, dit toujours qu’il ne faut penser qu’au bonheur de ceux qu’on aime.

Liliane se révolte et répond :

– Je ne veux pas, non, je ne veux pas, puis elle ajoute : Chang-Tsé, tu ne vois rien venir ?

– Si, mademoiselle la Maréchale, je vois haut, très haut, un petit point noir qui avance vite, si vite, que parfois je ne le vois plus. C'est un tout petit oiseau fabriqué par les hommes, un petit oiseau qui grandit vite. Il vient vers nous, sûrement, et il nous amène M. le notaire. Où mademoiselle la Maréchale va-t-elle vouloir le recevoir ?

– Dans le bureau de mon grand-père.

– Très bien, mademoiselle la Maréchale va pouvoir s'y rendre, l'oiseau est grand maintenant et va bientôt se poser.

Liliane se lève :

– Allons, dit-elle, j'ai peur de ce que je vais apprendre, viens, Chang-Tsé.

Le petit Chinois se permet de dire :

– Mademoiselle la Maréchale, ne pensez-vous pas que M. le notaire préférerait que je ne sois pas là ?

– Ne discute pas, je veux que tu viennes, reprend Liliane avec impatience ; quand tu es là, je suis moins malheureuse.

Elle sort de la salle d'études, suivie par Chang-Tsé, traverse lentement le long vestibule, puis entre dans le bureau du Maréchal, ce bureau où elle est venue si souvent joyeuse retrouver son grand-père qui n'a jamais eu pour elle que tendres paroles et bons sourires. Comme elle était heureuse, l'a-t-elle jamais compris avant la mort du Maréchal ? A-t-elle dit à ce grand-père si aimant qu'elle avait pour lui une immense affection ? Non, tout lui était dû ; a-t-elle seulement remercié celui qui lui a donné tant d'années de bonheur ?

En entrant dans le bureau, elle s'arrête, ou va-t-elle s'asseoir, est-ce dans le fauteuil du Maréchal, devant la table ? Non, c'est là que le notaire doit se mettre pour lui faire connaître les volontés de son grand-père. Elle s'assied sur un des fauteuils réservés aux visiteurs, elle est lasse et ne se sent pas bien solide.

– Comme je suis seule ! Chang-Tsé, dit-elle.

– Voulez-vous, mademoiselle la Maréchale, que j'aille chercher Miss May ?

– Non, elle ne m'aime pas.

Et comme Chang-Tsé se tait, la petite Maréchale répète :

– Elle ne m’aime pas, je le sais.

– Je le crois.

– Et tu trouves cela gentil ?

– Je pense que mademoiselle la Maréchale n’aime pas Miss May.

– C’est vrai.

– Alors, pourquoi Miss May aimerait-elle mademoiselle la Maréchale ?

– Mais je suis son élève.

– Miss May est l’institutrice de mademoiselle la Maréchale.

– Mon grand-père la payait pour m’instruire.

– Oui, pour vous instruire, mademoiselle la Maréchale, mais pas pour vous aimer.

– Alors, tu l’approuves de me détester ?

– Miss May ne doit pas détester mademoiselle la Maréchale.

– Non, seulement elle veut ignorer mon

chagrin.

– Mademoiselle la Maréchale a ignoré le sien quand elle a perdu sa maman.

– Que voulais-tu que je fasse ? Je ne connaissais pas cette dame morte en Angleterre.

– Oui, je sais bien que c'était difficile, mais un petit mot affectueux, une attention, quelques fleurs qu'on rapporte pour mettre auprès de la photographie de celle qui est partie pour le dernier voyage, consolent la personne qui pleure sa maman. Une maman, je n'en ai jamais eu, mais je m'imagine que ce doit être un tel bonheur d'en posséder une à soi, bien à soi, que la perdre c'est le plus grand des malheurs. Vous ne croyez pas, mademoiselle la Maréchale ?

– Je ne sais pas, j'avais mon grand-père, il me suffisait.

– Miss May, après la mort de sa maman, n'avait plus personne.

– Comme moi, alors elle devrait comprendre.

– Mademoiselle la Maréchale n'a pas compris quand, il y a un an, Miss May est restée seule.

– Chang-Tsé, s'écrie Liliane, stupéfaite, tu défends Miss May, tu l'aimes donc ?

– Non, mademoiselle la Maréchale, je suis à vous, je n'aime que vous. Mais j'ai vu, entendu, réfléchi, et ce sont mes réflexions que je me permets de dire pour consoler mademoiselle la Maréchale.

– Je ne sais pas si cela me console, Chang-Tsé. Doucement, en s'asseyant par terre, aux pieds de Liliane, le petit Chinois murmure :

– Cela vous consolera un jour.

Les enfants entendent le bruit du moteur, bruit annonçant l'arrivée de l'avion amenant le notaire.

Les domestiques chinois sont sur les marches pour attendre le visiteur et ils vont l'introduire avec tout le cérémonial habituel dans le palais du Gouverneur.

La porte du bureau s'ouvre, les Chinois entrent les premiers et font de chaque côté la haie. L'intendant annonce :

– Sa Grâce M^e Petitgosse, et M. le Secrétaire général.

Le notaire paraît. Il est jeune, une trentaine d'années, d'allure sportive, il semble un peu embarrassé d'être reçu avec autant de cérémonie. Liliane s'est levée et attend. Le notaire s'avance vers elle :

– Bonjour, Miss Mac-Necker, excusez-moi, j'ai dix minutes de retard sur l'horaire fixé, mais j'ai tout de même cinquante minutes à vous donner. J'ai demandé à M. le Secrétaire général d'assister à notre entretien. Il peut nous donner certains renseignements dont j'ai besoin, et il m'aidera à exécuter les désirs de M. le Maréchal que je viens vous communiquer.

Liliane ne répond pas, il lui semble que les mots ne pourraient sortir de sa gorge, mais, comme le notaire s'approche du fauteuil des visiteurs, en face le sien, elle réussit à dire :

– Non, ne vous mettez pas ici, mais asseyez-vous devant le bureau de M. le Maréchal, puisque vous allez parler en son nom.

Ces paroles ont été dites avec tant de dignité que le jeune notaire regarde attentivement la petite fille, elle n'a que treize ans, mais on lui

donnerait certainement deux années de plus, et il paraît qu'elle est de caractère difficile. Qu'importe, il a cinquante minutes à passer avec elle, ce ne sera pas long. Il s'assied devant le bureau et le Secrétaire général prend un fauteuil. Chang-Tsé, qui s'est levé pour saluer trois fois de suite les illustres visiteurs, n'ose se remettre aux pieds de M^{lle} la Maréchale et reste debout derrière elle.

Le notaire se demande quel est ce jeune Chinois, mais, comme le Secrétaire général n'a pas l'air étonné de sa présence, il n'y attache aucune importance.

– Miss Mac-Necker, dit-il, M. le Maréchal avait confié à mon oncle, notaire à Saïgon, ses dernières volontés sous forme d'une lettre que mon oncle devait ouvrir dès qu'il apprendrait la mort de M. le Maréchal. Mon oncle s'est retiré il y a quinze jours, j'ai repris son étude avec les charges, et c'est moi, en tant que notaire successeur, qui ai pris connaissance des volontés de M. le Maréchal.

Ce changement de notaire déplaît à Liliane, et,

malgré son angoisse, d'un ton fort désagréable elle demande :

– M. le Maréchal avait-il pensé que monsieur votre oncle pouvait se retirer !

– Sans doute, Miss Mac-Necker, mais, dans une étude de notaire, cela n'a guère d'importance, les notaires se succèdent, l'étude reste, M. le Maréchal ne devait pas s'en soucier.

– Ah ! murmure Liliane, je ne savais pas.

– J'ai donc ouvert, reprend le notaire, la lettre de M. le Maréchal qui avait tout prévu pour vous, Miss Mac-Necker, si sa mort survenait avant votre majorité. Ayant trouvé toutes indications dans cette lettre, j'ai pu agir et je vous apporte des renseignements précieux.

Droite, les mains jointes, raidie par une volonté maîtrisant son corps, d'une voix sans timbre qui ne tremble pas, Liliane dit :

– Donnez-moi ces renseignements.

– M. le Secrétaire général m'ayant appris votre solitude, j'ai câblé immédiatement en France, et j'ai eu ce matin la réponse.

– À qui donc avez-vous câblé ? monsieur le notaire, en France, je ne connais personne.

– Mais à madame votre mère.

– Ma mère, s'écrie Liliane en se dressant, ma mère, répète-t-elle, vous vous trompez, monsieur le notaire, j'ai perdu mes parents alors que j'étais tout enfant.

Très surpris, M^e Petitgosse sort de sa serviette des papiers et, en prenant un, il répond :

– La lettre de M. le Maréchal est précise : « Si je venais à mourir avant la majorité de ma petite-fille Liliane Mac-Necker, il faudrait immédiatement prévenir sa mère : Lady Mac-Necker, née Simone Libois, demeurant à Paris, 15, avenue Bosquet. C'est elle la seule parente de ma petite-fille, tutrice légale, qui pourrait prendre toute décision la concernant ».

» J'ai donc télégraphié à Lady Mac-Necker la mort de M. le Maréchal et je lui ai appris que vous étiez seule à Floréal. Elle m'a répondu ce matin : « Envoyez ma fille Liliane par prochain bateau, son institutrice doit l'accompagner. » Le

prochain bateau pour la France fait escale à Clitos demain soir, j'ai retenu une cabine à deux places et, dans trois semaines, Miss Mac-Necker, vous serez près de madame votre mère. Je crois que j'ai fait pour le mieux.

Sans nul doute le notaire s'attend à des remerciements, mais, bouleversée par ce qu'elle vient d'apprendre, Liliane n'a pas la possibilité de songer à la politesse. Deux mots seulement s'imposent à sa pensée : votre mère. Sa vie en est transformée, elle n'est plus seule sur la terre, elle va partir vers celle qui l'attend. Elle ne peut encore y croire et se demande s'il n'y a pas une terrible erreur. Mais on vient de lui lire la lettre de son grand-père, si précise.

– Monsieur le notaire, réussit-elle à dire en tendant la main, je voudrais voir la lettre de M. le Maréchal, lire ce qu'il a écrit au sujet de... ma mère.

– Très volontiers, Miss Mac-Necker, je puis vous confier cette lettre pendant quelques instants, mais je suis obligé de la reprendre, c'est un testament, j'en ai besoin pour régler la

succession.

Liliane n'écoute pas les explications du notaire, elle a en main la lettre de son grand-père, elle reconnaît l'écriture ferme, si lisible, il n'y a aucune erreur possible. Le Maréchal a écrit qu'il faudrait immédiatement prévenir sa mère, Lady Mac-Necker, née Simone Libois. Liliane a une mère qui vit, et comme le notaire et le Secrétaire général regardent des papiers, Liliane se penche vers la lettre du Maréchal et pose ses lèvres sur la grande écriture si lisible.

Après avoir lu et relu la lettre, elle la met sur la table et demande à M^e Petitgosse :

– Avez-vous, monsieur le notaire, d'autres renseignements à me donner ?

– Miss Mac-Necker, il y a la question pécuniaire dont je voudrais vous entretenir, mais elle n'est pas encore débrouillée, et je correspondrai à ce sujet avec madame votre mère. Dans un coffre confié à M. le Secrétaire général, il y a une certaine somme d'argent appartenant à M. le Maréchal, elle assurera largement les frais de votre voyage et celui de votre institutrice, mais

M. le Secrétaire général m'a prévenu que le Gouvernement de Sa Majesté se faisait un devoir de vous offrir ces voyages.

– Monsieur le notaire, reprend Liliane, vous parlez de deux voyages, c'est trois qu'il faut prévoir, Chang-Tsé ne me quittera pas.

– Chang-Tsé, demande M^e Petitgosse surpris, qui donc est Chang-Tsé ?

Liliane montre le jeune Chinois qui se tient derrière elle :

– C'est mon serviteur, il ne me quitte jamais.

– Mais, Miss Mac-Necker, reprend le notaire assez embarrassé, je n'ai pas prévu ce départ et le Gouvernement de Sa Majesté n'assure le voyage que de deux personnes.

– Je me moque du Gouvernement de Sa Majesté. Vous avez dit tout à l'heure que M. le Secrétaire général venait de vous remettre une certaine somme appartenant à mon grand-père, prenez sur cette somme pour payer le voyage de Chang-Tsé, je ne partirai pas sans lui.

– Miss Mac-Necker, je vous en prie,

réfléchissez, cet enfant a des parents qu'il ne peut abandonner.

– Non, s'écrie Liliane en tapant du pied, non, il n'a personne. M. le Maréchal l'a trouvé dans la forêt alors qu'il était tout petit, il l'a ramené et me l'a donné, il ne m'a jamais quittée et ne me quittera pas.

Le notaire commence à comprendre qu'on a eu raison de le prévenir, Miss Mac-Necker semble avoir un caractère difficile. Elle ne fera que ce qu'elle voudra. Il a l'impression, très nette, que, s'il refuse le départ de Chang-Tsé, elle ne partira pas, et il a très envie d'être débarrassé d'une jeune cliente dont il a moralement la charge tant que la succession ne sera pas liquidée.

– Je verrai, reprend-il très contrarié, avec M. le Secrétaire général, s'il est possible, Miss Mac-Necker, de vous contenter, mais les places sur le bateau sont rares et j'ai eu beaucoup de mal à obtenir une bonne cabine.

– Cela n'a aucune importance, Chang-Tsé couche toujours sur une natte à la porte de ma chambre; si je prends votre bonne cabine, elle

aura toujours une porte.

– Alors, Miss Mac-Necker, je ferai ce qui sera nécessaire pour que ce jeune Chinois soit accepté.

Et, en regardant sa montre, il ajoute :

– Je n'ai plus, à mon grand regret, que très peu de temps à passer ici. Avez-vous encore quelque chose à me demander ?

– Mais j'ai encore beaucoup de choses à vous demander ! Mes affaires personnelles vont être emballées et me suivront, je pense ?

– Sans nul doute, M. le Secrétaire général voudra bien se charger de donner des ordres pour cette expédition.

– Et Tomty ?

– Qui est Tomty ?

– Mon éléphant.

Le notaire sursaute et d'une voix forte répond :

– Votre éléphant, Miss Mac-Necker, vous ne pensez pas que vous pourrez l'emmener ! Aucun bateau ne l'accepterait !

– Pourquoi ?

– Mais il n’y a jamais assez de place pour les voyageurs.

– Un éléphant ne prend pas la place d’un voyageur, on ne les met pas ensemble, habituellement.

– Je sais bien, mais dans le bateau que vous prendrez il n’y a pas d’écurie prévue pour des animaux de cette taille.

– Tomty est petit.

– Peut-être, mais c’est un éléphant. Non, Miss Mac-Necker, non, c’est impossible, il ne faut pas espérer pouvoir l’emmener. Je ne peux, en tant que notaire chargé de la succession, accepter cette fantaisie, le Chinois, j’admets, l’éléphant, je refuse.

– Qu’en ferez-vous ? demande Liliane furieuse.

– Je le mettrai en vente et il trouvera facilement acquéreur, le nouveau Gouverneur en voudra peut-être.

Vendre Tomty, c’est déjà pour Liliane une

grosse peine ; mais la pensée que son cher éléphant peut devenir la propriété du nouveau Gouverneur, elle ne l'admet pas.

– Je défends, crie-t-elle d'une voix aiguë, qu'on mette Tomty en vente, il appartient à moi seule, mon grand-père me l'a donné et j'en disposerai.

Trouvant que sa jeune cliente est vraiment insupportable, le notaire reprend :

– Que voulez-vous en faire, Miss Mac-Necker ? Il faut me le dire, car je n'aurai l'honneur de vous revoir que le jour de votre départ, et sur un quai d'embarquement les discussions sont difficiles.

Que faire de Tomty ? La question est embarrassante et elle doit la résoudre immédiatement, si peu d'heures la séparent de son départ. Que faire de Tomty, de son cornac, et de la si jolie nacelle ? Elle est vraiment bien embarrassée.

Et voici qu'elle entend un murmure et des mots qui viennent à son secours.

– Les Sœurs blanches, M. l’aumônier. Elle se redresse et dit d’une voix claire :

– Je désire que Tomty soit donné aux Sœurs blanches, il servira à M. l’aumônier lorsqu’il va visiter les malades ou faire le catéchisme dans les villages isolés. Ce sera pour elles un souvenir de M. le Maréchal et de sa petite-fille. Vous voudrez bien les prévenir, monsieur le notaire.

M^e Petitgosse pense que si Miss Mac-Necker est insupportable, elle a parfois de jolies idées qui lui font pardonner son détestable caractère. Heureux de cette solution, il répond :

– Je me conformerai à votre désir, Miss Mac-Necker. Avez-vous quelque chose d’autre à me demander ?

– Non, je prendrai demain soir avec Miss May et Chang-Tsé le bateau à Clitos.

Et, se levant, avec une dignité parfaite, elle ajoute :

– Je vous remercie, monsieur le notaire, pour tout ce que vous avez fait et ce que vous ferez encore.

M^e Petitgosse se lève aussi et demande :

– Miss Mac-Necker, voulez-vous assister à l'ouverture du bureau de M. le Maréchal, ou préférez-vous vous retirer ?

Liliane hésite, regarde Chang-Tsé qui incline la tête et répond :

– J'assisterai.

Le Secrétaire général a apporté une clé passe-partout, les tiroirs sont vite ouverts, l'ordre le plus parfait y règne. Des chemises sur lesquelles en gros caractères sont inscrits ce qu'elles contiennent, papiers regardant le gouvernement de l'île et qui sont immédiatement remis au Secrétaire général, puis il y a un tiroir contenant des photographies d'enfant, dès le plus jeune âge. Liliane les reconnaît, son grand-père collectionnait toutes les images de sa petite-fille. Il y a aussi un petit soulier, une boucle de cheveux que Liliane s'est elle-même coupée, un jour où elle trouvait ses boucles gênantes, une vieille poupée tendrement aimée par sa propriétaire ; trésors d'un grand-père qui, depuis tant d'années, ne vivait que pour sa petite-fille.

– Miss Mac-Necker, dit le notaire, tout ceci vous appartient.

– Chang-Tsé, répond Liliane, tu prendras tout cela et tu le brûleras, ce sont des souvenirs qui n'intéressent personne.

– Et madame votre mère ? se permet de dire le Secrétaire général.

Désagréable, Liliane répond :

– Ne vous occupez pas d'elle, je vous en prie.

Le notaire se lève, la corvée est finie, et il en a vraiment assez. Miss Mac-Necker est insupportable, les gens qui l'ont renseigné avaient raison. Et comme il prend congé de la petite-fille, sans qu'aucun ordre ait été donné la porte du bureau s'ouvre lentement, les Chinois paraissent et se mettent de chaque côté.

Accompagné par le Secrétaire général, M^e Petitgosse sort en lui disant d'une voix joyeuse :

– Je n'ai jamais été reçu avec tant d'honneurs ! C'est la première succession que je règle depuis le départ de mon oncle, cela m'impressionne !

Après le départ du notaire, Liliane s'est

dirigée vers le bureau de son grand-père. Elle en ferme les tiroirs, vides maintenant, elle réunit tous les souvenirs de son enfance que Chang-Tsé doit brûler, puis, lasse, elle s'assied devant le bureau, à la place de son grand-père, et dit tristement au petit Chinois qui n'a pas bougé :

– Demain soir, Chang-Tsé, demain soir, nous aurons tout quitté, tout.

Et s'avançant vers le bureau, face à Liliane, Chang-Tsé répond :

– Oui, mademoiselle la Maréchale, oui, tout, mais vous irez vers votre maman.

– Maman, répète-t-elle, maman, pourquoi grand-père ne m'a-t-il jamais parlé d'elle ?

– Une discorde, une brouille, quelque chose comme cela et qu'on oublie quand on se prépare à partir vers le Bon Dieu.

– Oui, tu as raison, grand-père devait être fâché avec ma mère, pourquoi ?

– Je crois que les brouilles des grandes personnes ne regardent pas les enfants, il faut éviter d'en parler, cela pourrait faire de la peine.

– De la peine, répète Liliane, tu penses toujours à la peine des autres, tu as peur que je leur en fasse, et ma peine à moi, qui donc s'en occupe ? Le notaire m'a refusé Tomty et j'ai dû le menacer de ne pas partir si tu restais ici.

– Le Bon Dieu a envoyé à mademoiselle la Maréchale un grand chagrin, mais il donné tout de suite la consolation.

– La consolation ? interroge Liliane.

– Votre maman, mademoiselle la Maréchale, reprend le jeune Chinois en joignant les mains, votre maman.

Et Liliane répète sans aucune tendresse, mais avec inquiétude :

– Ma maman, oui, elle est ma tutrice légale, et à une tutrice il faut obéir, et je ne veux pas obéir.

Le jeune Chinois affirme :

– Vous obéirez avec joie, mademoiselle la Maréchale.

Et Liliane est si lasse qu'elle ne proteste pas.

Le lendemain matin, la petite Maréchale et Chang-Tsé se lèvent de bonne heure, l'un va vers le fleuve rose pour ses dernières ablutions et l'autre dans la piscine où elle n'ira plus jamais. Prêts de bonne heure, Liliane et Chang-Tsé, le déjeuner pris, vont se promener dans les jardins entourant le palais et au bord du fleuve rose, ils veulent dire adieu à tous les endroits qu'ils ont aimés. La petite Maréchale a demandé à s'en aller à Clitos par le fleuve, elle partira tout de suite après le déjeuner, car elle désire prendre congé des Sœurs blanches et de M. l'aumônier.

Le Secrétaire général n'a pas discuté, il a accepté tout ce que la petite Maréchale désirait. Pourvu qu'elle soit à cinq heures sur le quai d'embarquement, le reste a peu d'importance. Miss May, n'ayant pas été consultée, n'a pas eu à donner son avis. Elle accompagne Liliane en France, mais elle ne sait si elle restera près d'elle, la petite fille a une mère, ce qui l'a fort étonnée, et c'est sa mère qui décidera.

Les bagages personnels de Liliane sont prêts et partiront avec elle, les meubles, les souvenirs auxquels elle tient seront emballés et expédiés en France dans quelques jours, tout a été réglé pour le mieux. La matinée passe vite, quelques amis du Maréchal viennent avec leurs enfants pour dire au revoir à Liliane, visites très protocolaires où les cœurs sont absents. Liliane avait des camarades qui aimaient à venir au palais, mais son caractère, si facilement irritable son orgueil ne lui ont pas permis de connaître la véritable amitié. Elle s'en va, on lui dit adieu, mais on ne la regrette pas.

À deux heures, heure fixée pour son départ, Liliane sort de sa chambre en tenue de voyage. Cousu à sa manche, un large ruban noir indique son deuil. Tête droite, visage dur, elle traverse le vestibule, le hall, suivie de Miss May et de Chang-Tsé. Tout le personnel chinois fait la haie sur son passage, hommes et femmes, revêtus de leurs robes de cérémonie, s'inclinent profondément quand la petite Maréchale passe. Elle descend le grand escalier, sur chaque marche il y a un Chinois, et prend par le parc l'allée qui

la conduit directement à l'embarcadère où la pirogue l'attend. Le personnel chinois, hommes et femmes, marche deux par deux, têtes inclinées, derrière la petite Maréchale.

En arrivant près du fleuve rose, Liliane, qui a réussi à ne pas verser une larme, voit que toutes les pirogues dont le Maréchal se servait sont là. La première, toute dorée, est celle que Liliane prenait le dimanche pour aller à Clitos, comme d'habitude elle l'attend. Le Secrétaire général se tient avec les fonctionnaires près de l'embarcadère. Liliane va vers eux et réussit à dire :

– Je vous remercie d'être venus, et elle ajoute : M. le Maréchal m'a dit souvent quels services vous lui rendiez, il est parti sans pouvoir vous exprimer sa gratitude, je le fais en son nom.

Le Secrétaire général et les fonctionnaires s'inclinent, stupéfaits que la petite fille, habituellement si désagréable, ait trouvé les mots qu'il fallait dire et qui font plaisir à tous ; à cause de ces mots, ils ne conserveront pas d'elle un mauvais souvenir.

Liliane monte dans la pirogue, Miss May et Chang-Tsé suivent, et naturellement la petite fille s'installe sous la tente, à sa place habituelle, oubliant d'offrir à son institutrice de venir près d'elle.

Dans les autres pirogues, Liliane s'aperçoit que tout le personnel chinois s'installe, il va donc l'accompagner jusqu'à Clitos, quel honneur ! Elle voyagera comme si elle était un Gouverneur. Elle ne comprend pas que cet hommage s'adresse à son grand-père qui, toute sa vie, a fidèlement servi son pays. Non, elle est la petite Maréchale et croit encore que tout lui est dû.

Le beau cortège s'en va sur le fleuve rose, la pirogue dorée la première, pirogue dont le drapeau est en berne, puis suivent des pirogues : verte, noire, blanche, jaune, rose, et, assis à l'avant et à l'arrière, des Chinois et des Chinoises en robe de cérémonie. C'est un magnifique assemblage de couleurs, le soleil et le ciel bleu les rendent éclatantes et Liliane sait bien qu'elle n'oubliera jamais ce cortège qui lui est offert.

Le fleuve, lui aussi, prodigue ses grâces. Sur

les berges, les fleurs des frangipaniers, blanches et roses, se sont ouvertes ce matin, et comme il a plu cette nuit elles ont gardé sur leurs pétales quelques gouttes d'eau transformées, par le soleil, en diamants. Les grands lotus aux immenses feuilles sont épanouis et les pirogues naviguent au milieu d'eux sans leur faire mal, on dirait même que les lotus s'écartent pour laisser passer le beau cortège. Voir cela pour la dernière fois, quitter un si beau pays, c'est bien triste, mais plus triste pour Chang-Tsé que pour Liliane. Le petit Chinois abandonne sa patrie pour suivre celle qu'il appelle la petite Maréchale. Elle est malheureuse, il sait la consoler et M. l'aumônier lui a dit qu'il pouvait lui faire du bien. Il a donné depuis longtemps à la petite fille tout son cœur, aujourd'hui son affection doit être utile. Chang-Tsé n'est que dévouement, il ne veut pas s'apercevoir que c'est très douloureux de quitter, peut-être pour toujours, son pays.

À Clitos, les pirogues du personnel restent en arrière, seule la pirogue dorée s'approche du débarcadère, et Liliane comprend que le personnel chinois va retourner au palais. Elle se

lève et, comme les Chinois courbent la tête pour la saluer une dernière fois, sa main droite fait un geste d'adieu. Comme s'ils n'attendaient que ce geste, les Chinois sortent d'une poche de leurs robes de magnifiques mouchoirs de toutes couleurs et l'agitent pendant que les pirogues reprennent le chemin du retour.

Sur le débarcadère, Liliane reste avec Chang-Tsé et Miss May tant que les pirogues sont en vue, puis, lorsqu'elles ne sont plus que des points colorés, elle dit :

– Maintenant, il faut aller chez les Sœurs blanches.

Et en se retournant elle aperçoit Tomty qui l'attend, comme tous les dimanches il l'attendait.

Qui a eu cette pensée, qui devra-t-elle remercier ?

En voyant l'éléphant, Miss May déclare qu'elle ne montera jamais sur cet animal et que Liliane peut aller chez les Sœurs blanches, avec Chang-Tsé, comme elle avait l'habitude de le faire. Mais la visite doit être courte, car dans

deux heures le bateau sera là. Liliane s'installe dans la nacelle. Chang-Tsé grimpe sur le cou de l'éléphant et Tomty s'en va avec sa cargaison habituelle. Il prend de lui-même le petit chemin de la montagne et Liliane fait pour la dernière fois cette promenade qu'elle aimait à faire chaque dimanche.

La place du marché est vide, dans les rues les quelques bambins rencontrés semblent très étonnés de voir en semaine le petit éléphant et l'Européenne.

Au couvent, les Sœurs ont été prévenues par le Secrétaire général, elles attendent Liliane et, discrètes, sans renouveler sa peine, lui font comprendre qu'elles l'ont partagée. La fillette annonce qu'elle a voulu leur donner Tomty, afin qu'il soit heureux, M. l'aumônier pourra s'en servir pour ses courses lointaines, il sera ainsi moins fatigué.

Liliane répète les paroles que Chang-Tsé lui a dites et elle s'étonne de la joie qu'elle cause. Un souvenir de la petite Maréchale et un souvenir qui permettra à M. l'aumônier d'aller, plus loin

encore qu'il ne va, porter la bonne parole à tant d'êtres qui ont besoin de l'entendre, c'est un magnifique cadeau !

La visite doit être courte, Chang-Tsé respectueusement le rappelle, elle se termine à la petite chapelle ; en y entrant, Liliane pense avec tristesse que jamais peut-être elle ne la reverra.

Elle s'agenouille et prie devant cet autel où elle est venue en robe blanche faire sa première communion, son grand-père près d'elle, et ce jour-là, comblée par tous, elle n'a pas compris ce qu'elle devait être, ce que Dieu exigeait. Elle est restée, venant de recevoir Celui qui sur la terre n'a été qu'humilité, la petite fille orgueilleuse qui ne se souciait que de son bonheur sans se préoccuper de celui des autres, et, aujourd'hui où elle a tant de peine, elle n'est pas encore meilleure.

Que d'épreuves devra-t-elle traverser pour comprendre comment il faut vivre ? Pourtant, aujourd'hui, dans la petite chapelle, elle prie mieux qu'elle n'a jamais prié. Elle s'étonne que la prière l'apaise et, en se relevant, elle se sent

prête à supporter avec courage le chagrin que ce départ lui cause.

Chang-Tsé rappelle qu'il faut s'en aller très vite, et cela vaut mieux. Il regrette l'absence de M. l'aumônier, et se permettra de lui écrire.

La Supérieure embrasse Liliane et Chang-Tsé, les Sœurs blanches remettent de petits cadeaux, bonbons-à manger en voyage, produits de leur jardin, et Tomty, qui va revenir s'installer au couvent pour la fin de ses jours, amène de nouveau, et pour la dernière fois, la petite Maréchale vers le bateau qui va la conduire en France.

Sur le quai, Miss May est déjà là, et bien que les enfants ne soient pas en retard elle était inquiète de leur absence. À côté d'elle se tient un grand jeune homme que Liliane, un peu myope, ne reconnaît pas tout de suite.

Dès qu'elle a quitté Tomty, auquel le cœur bien gros elle a donné une caresse, le jeune homme s'approche d'elle et Liliane se trouve en présence de l'attaché français, pour lequel elle éprouve plus que de l'antipathie.

– Miss Mac-Necker, lui dit-il en la saluant, j'ai tenu à venir ce soir vous apporter mes souhaits de bon voyage. Vous avez pensé, j'espère, que votre douloureux deuil m'a profondément peiné. J'avais été reçu par M. le Maréchal avec tant de bonté que je n'oublierai jamais ce grand Gouverneur que j'ai eu le bonheur de connaître.

» Un jour, sur le quai où nous sommes aujourd'hui, je vous ai contrariée, je m'en excuse, mais les photographies que j'ai faites ce jour-là de votre pirogue et de votre éléphant deviennent pour vous aujourd'hui des souvenirs que, loin de Clitos, vous aurez plaisir à revoir. Voulez-vous me permettre de vous les offrir ? »

Les yeux de Liliane ont cessé d'avoir leur expression dure habituelle, ils sont devenus brillants, si brillants, que sans doute quelques larmes y rôdent, elle tend la main pour prendre les photographies et murmure :

– Merci, monsieur l'Attaché, je vous suis très reconnaissante de votre pensée.

Et elle ajoute :

– Je vais en France. Quand vous y reviendrez, je serai heureuse de vous revoir.

Le bateau est en vue, Liliane serre les mains qui se tendent vers elle, plusieurs personnes sont venues, amis du Maréchal. M. l'aumônier des Sœurs blanches est là aussi, il a causé longuement avec Chang-Tsé et s'approche le dernier de la petite Maréchale.

– Ma chère enfant, lui dit-il, vous venez d'avoir une douloureuse peine, mais vous allez retrouver madame votre mère, c'est un grand bonheur qui se prépare. Vous emmenez Chang-Tsé, il quitte son pays pour vous suivre ; c'est une âme de qualité que Dieu a mise près de vous. Je vous le confie, protégez-le, ne permettez pas qu'on lui apprenne le mal.. Dieu, un jour, vous en demandera compte.

Ce sont des paroles presque sévères que M. l'aumônier prononce ; Liliane ne veut pas y attacher d'importance, mais elle sait déjà qu'elle s'en souviendra, car la voix qui les a prononcées était si grave qu'elle en a été surprise. Chang-Tsé n'est qu'un petit Chinois comme il y en a des

milliers en Asie. Pourquoi M. l'aumônier a-t-il parlé ainsi !

Sur le bateau, le personnel s'empresse. Miss Mac-Necker est encore à Clitos la petite-fille du Gouverneur. Un officier veut la conduire immédiatement à sa cabine, elle refuse, Miss May ira avec les bagages, elle désire rester avec ChangTsé sur le pont et regarder Clitos tant qu'elle pourra le voir. Elle a passé dix années dans l'île Floréal, c'est presque sa patrie qu'elle abandonne.

*

Trois semaines en mer, un grand voyage avec escales. Chang-Tsé a essayé de persuader la petite Maréchale qu'elle devait descendre à terre, mais Liliane a refusé, elle préférait s'enfermer dans sa cabine ou rester sur le pont, inactive pendant des heures.

– Le chagrin, lui disait Chang-Tsé, et sa voix musicale se faisait tendre, ne doit pas nous

diminuer. M. l'aumônier m'a expliqué que c'était une épreuve qu'il fallait traverser pour devenir meilleur. Je m'efforce, mademoiselle la Maréchale, de lui obéir.

Il n'a pas osé ajouter, le respect le lui défendait :

« Vous devriez en faire autant. »

Meilleure, non, Liliane ne l'était pas, et bien que, sur le bateau, on l'entourât d'égards en souvenir de son grand-père, elle trouvait que le service était mal fait. Habitée aux domestiques chinois, qui servent sans avoir l'air de servir, gardant la plus grande dignité, mais prévenant le moindre désir, dès le premier jour elle avait exigé que Chang-Tsé fût près d'elle à la salle à manger, il savait les plats qu'elle aimait et devait refuser les autres.

Cette organisation déplut au personnel du bateau, et le petit Chinois dut supporter bien des choses désagréables à cause de M^{lle} la Maréchale, mais il n'entendait rien, ne répondait pas, et continuait à servir la petite fille comme il avait l'habitude de le faire.

Le soir où l'officier de ronde trouva Chang-Tsé, couché sur une natte, à la porte de Miss Mac-Necker, il lui demanda ce qu'il faisait là et lui apprit que personne n'avait le droit de s'installer dans un couloir.

Après avoir salué très respectueusement M. l'officier, Chang-Tsé avait expliqué qu'il ne pouvait faire autrement. Le service de M^{lle} la Maréchale exigeait que quelqu'un gardât sa porte pendant son sommeil, et, depuis des années, Son Excellence le défunt Maréchal lui avait donné ce poste qu'il ne pouvait abandonner.

L'officier voulut discuter, imposer sa volonté. Mais Chang-Tsé doucement, poliment, lui démontra qu'il était impossible de faire autrement, du reste aucun lit, aucune cabine, n'avait été, pour lui, prévue, et M. l'officier était bien obligé de le laisser là où il l'avait découvert.

M. l'officier grogna bien un peu, mais il s'en alla continuer sa ronde en pensant que Miss Mac-Necker avait une étrange manière de traiter ses serviteurs. Et Chang-Tsé resta près de la porte, même au plus fort d'une tempête qui secoua le

bateau et l'envoya rouler d'un bout du couloir à l'autre.

Habitée au dévouement du jeune Chinois, Liliane trouvait tout naturel de le voir dormir sur une natte, recouvert d'une couverture de soie, mais le bateau s'éloignait de l'Asie, se rapprochait de l'Europe, et le climat changeait. Ce n'était plus les nuits parfumées et chaudes de Floréal, maintenant le soleil disparaissait très tôt, et dans sa belle robe brodée, Chang-Tsé grelottait. Il redoutait maintenant de s'étendre sur sa natte, et, afin d'avoir plus chaud, s'asseyait à la porte de la cabine de la petite Maréchale, claquant des dents, et passait des heures à se frotter les jambes pour les empêcher, pensait-il, de mourir.

Un soir, l'officier de garde le trouva dans cet état, son petit visage, habituellement jaune coloré, était devenu vert-de-gris, ses lèvres violettes, et tout son jeune corps tremblait. Cette fois, l'officier se fâcha, il était maître à bord et donna des ordres.

– J'interdis, dit-il, que tu restes dans ce

couloir, celle que tu appelles M^{lle} la Maréchale s'habitue à ne pas avoir sa porte gardée. Je suis sûr que, si elle a froid, elle réclame des couvertures avec l'insolence qui lui est propre, mais elle n'a pas pensé que tu étais un enfant des pays chauds et que tu avais aussi froid qu'elle. Viens avec moi, je vais t'installer pour cette nuit dans une cabine libre depuis la dernière escale, et, demain, nous verrons à te donner un coin où tu auras chaud.

Chang-Tsé essaya bien de résister, mais il était à bout de forces. L'officier, un grand gaillard, se pencha sur l'enfant, le prit dans ses bras et l'emmena.

Cinq minutes après, Chang-Tsé était couché dans un bon lit, recouvert de couvertures chaudes et son corps glacé commençait à se réchauffer. Mais il ne s'endormit pas, surpris de se trouver sur un matelas. Lui qui avait toujours couché par terre, sur des nattes, il se demandait s'il devait y rester, et ce que M^{lle} la Maréchale penserait quand elle connaîtrait cette aventure. Il ne devait pas s'endormir, car, dès que le soleil serait assez haut

dans le ciel, il fallait gratter à la porte de M^{lle} la Maréchale pour la réveiller, puis aller chercher son petit déjeuner et le lui apporter.

Mais la fièvre s'empara de Chang-Tsé et, au matin, quand l'officier revint, il trouva le petit Chinois délirant, ne reconnaissant personne, et appelant sans cesse M^{lle} la Maréchale.

Immédiatement, l'officier demanda le médecin qui, après auscultation, déclara que l'enfant avait une congestion pulmonaire grave, qui demandait des soins énergiques. Il allait envoyer près de lui une infirmière, elle commencerait immédiatement des enveloppements, pour essayer de faire tomber cette forte température.

Quand tout fut organisé pour soigner Chang-Tsé, l'officier pensa qu'il fallait prévenir Miss Mac-Necker de l'état dans lequel se trouvait son petit serviteur, état dont elle était responsable.

Après avoir demandé à être reçu, il fut introduit dans la cabine de la petite Maréchale. Elle était en train de déjeuner et paraissait de fort mauvaise humeur. Chang-Tsé ne l'avait pas réveillée, Chang-Tsé ne lui avait pas apporté son

déjeuner, que se passait-il ? La femme de chambre prétendait ne pas avoir vu le jeune Chinois ce matin et ne pas savoir où il était.

– Bonjour, monsieur, répondit Liliane au salut de l'officier, qu'avez-vous à me dire de si urgent que vous n'avez pu attendre de me voir sur le pont ?

– Miss Mac-Necker, je tenais à vous prévenir que cette nuit, en faisant ma ronde, j'ai trouvé à votre porte, comme je l'avais déjà vu, le petit Chinois qui vous accompagne. Mais cette nuit, où il faisait très froid, la natte et la couverture de soie ne pouvaient préserver un enfant. Il grelottait, claquait des dents, faisait pitié. Je l'ai emporté, couché, réchauffé. J'espérais que cette imprudence n'aurait pas de suite, je me suis trompé. Ce matin, cet enfant est très malade. Le médecin que je viens d'appeler m'a appris qu'il avait une congestion pulmonaire grave, nous avons dû mettre une infirmière près de lui, car il a une forte température, il délire et ne reconnaît personne. Voilà la situation.

Liliane s'arrêta de déjeuner et son visage

montra sa surprise. Chang-Tsé malade, était-ce possible, et cet officier avait l'air de prétendre qu'il avait pris froid en couchant devant sa porte.

Maintenant, la température n'était plus la même, elle s'en apercevait tous les jours. Elle avait demandé des couvertures, et ne quittait plus le paletot qu'elle ne mettait qu'en avion. Chang-Tsé était resté vêtu comme en partant de Clitos et elle n'avait pas pensé, c'était exact, qu'à sa porte il pouvait avoir froid.

Liliane n'avait pas l'habitude de songer aux autres, elle, sa propre personne, son chagrin, voilà ce qui l'occupait avant tout. Chang-Tsé était le serviteur fidèle et dévoué, il la servait comme il le faisait depuis tant d'années, devait-elle s'occuper d'autre chose ? Sa conscience lui reprochait de ne pas s'être souciée du bien-être de Chang-Tsé, mais, devant cet officier qui attendait sa réponse, elle ne voulait pas l'écouter.

– Monsieur, dit-elle, je suis désolée d'apprendre la maladie de Chang-Tsé, mais le climat de l'Europe est tellement détestable qu'il est naturel que tout le monde soit malade, moi-

même je ne sais si je pourrai m'y habituer. Je veux que Chang-Tsé soit très bien soigné, dites au médecin, à l'infirmière, qu'ils fassent le nécessaire et qu'on me donne ce soir des nouvelles.

Immédiatement, l'officier répliqua :

– Miss Mac-Necker, le petit Chinois est à la cabine 9, je me permets de vous dire qu'il me semble nécessaire que vous alliez voir l'infirmière qui le soigne.

Et, furieuse de recevoir cette leçon, Liliane répondit :

– M. le Maréchal, mon grand-père, m'a toujours défendu d'aller voir des malades, question d'hygiène ; en Asie, nous avons l'habitude de nous en occuper.

– La maladie du petit Chinois n'est pas contagieuse, et en France nous avons l'habitude de penser aux malades avant de songer à notre propre sécurité. Au revoir, Miss Mac-Necker.

Et, après s'être incliné, l'officier s'en était allé en pensant que cette petite fille était une égoïste

bien peu intéressante.

Liliane n'acheva pas de déjeuner, et, fort en colère, se tourna vers Miss May, qui avait assisté, impassible, à cette discussion.

– Quel ennui ! Vous avez entendu comment cet officier a osé me parler ? C'est un Français, et en France tout le monde ignore, paraît-il, la politesse. Je me demande pourquoi ma mère a choisi ce pays pour y habiter, nous n'y resterons pas longtemps, car je ne pourrais y vivre.

– Vous vous y ferez, répondit Miss May, on s'habitue à tout. Je détestais le climat de Floréal et j'y suis restée deux ans, mais il faut penser à Chang-Tsé, et je vous conseille de vous habiller. Nous irons le voir, personne sur le bateau ne comprendrait que, par crainte de la maladie, vous n'alliez pas vous inquiéter de son état.

Et en se levant pour achever sa toilette Liliane avait répondu :

– J'irai le voir si cela me plaît.

Et, furieuse d'avoir l'air de céder aux conseils de l'officier et de son institutrice, dès qu'elle fut

habillée, elle s'était dirigée vers la cabine 9, certaine que tout ce qu'on lui avait dit de Chang-Tsé était exagéré.

Quand elle pénétra dans la cabine, elle ne vit d'abord que l'infirmière, elle s'approcha du lit, et, quand elle aperçut le petit Chinois, elle comprit qu'il était vraiment très malade. Ses yeux sombres, malicieux et intelligents, étaient grands ouverts et semblaient ne reconnaître personne. Il parlait, mots incohérents qui ne signifiaient rien, et ses mains longues et fines se tendaient vers des êtres que son imagination créait.

Liliane n'avait jamais vu de malades, elle fut épouvantée et se demanda comment, en quelques heures, on pouvait changer ainsi. Hier, Chang-Tsé ne semblait pas malade, qu'était-il arrivé ?

Et l'infirmière répondit la vérité :

– Il a passé la nuit dans un couloir, couché par terre comme un chien. Croyez-vous, mademoiselle, que cela soit un traitement pour un enfant ?

– Mais à Floréal il couchait toujours ainsi.

– Peut-être, mais à Floréal il fait chaud. Nous sommes en Europe, le climat est différent ; si nous sortons ce petit bonhomme de là, il faudra l'entourer de soins.

Liliane parlait très bien le français, mais il y avait tout de même des phrases qu'elle comprenait mal : « Si nous sortons ce petit bonhomme de là ». Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle réfléchit et pensa tout à coup que Chang-Tsé pouvait mourir, voilà ce que signifiait ces paroles.

Après son grand-père, Chang-Tsé s'en irait, et elle resterait seule avec une mère qu'elle ne connaissait pas. C'était affreux, et elle regretta de ne pas avoir songé que le petit Chinois avait aussi froid qu'elle. Les regrets ne servaient à rien, que pouvait-elle faire maintenant ?

Silencieuse, Liliane regarda l'infirmière aller et venir, elle changeait l'enveloppement de Chang-Tsé et lui parlait doucement pour apaiser la grande angoisse qui était en lui. Tout à coup, la petite Maréchale se décida :

– Miss May, dit-elle en se tournant vers son

institutrice, ne m'attendez pas,, je resterai ici, j'aiderai l'infirmière, et si Chang-Tsé me reconnaît, cela lui fera plaisir.

Miss May fut bien étonnée, c'était la première fois qu'elle voyait Liliane penser à un autre qu'à elle, et elle s'en alla en répondant :

– Je viendrai vous chercher pour le déjeuner.

Et toute la journée ce fut la lutte avec une température qui montait toujours et augmentait le délire du malade. Et Liliane, assise dans un coin de la cabine, resta près du petit Chinois, elle ne le quitta que pour aller prendre ses repas dans la salle à manger, où elle fut très mal servie par un personnel dont elle avait refusé les services.

Le soir, elle était là quand, le docteur vint. Il examina longuement Chang-Tsé, donna des instructions à l'infirmière, et allait se retirer sans avoir parlé à Liliane. Celle-ci s'avança et demanda de ce ton qui faisait dire au Secrétaire général du Gouverneur : « Elle a toujours l'air de vous dire une insolence. »

– Veuillez m'apprendre comment vous

trouvez le malade.

Prévenu par l'officier, le médecin savait que Miss Mac-Necker paraissait dépourvue de tout sentiment généreux ; il répondit d'un ton aussi désagréable que celui de la petite fille :

– Je n'ai pas l'habitude de parler dans une chambre de malade.

Et comme il sortait de la cabine Liliane le suivit.

Dans le couloir, il dit la vérité :

– La température est très élevée ; si elle continue à monter cette nuit, demain je ne garderai plus l'espoir de sauver cet enfant, – et il ajouta, comme l'infirmière : On ne fait pas une imprudence pareille, dormir par terre dans un couloir, exposé aux courants d'air, en robe de soie !

– Quelle maladie a-t-il ? demanda Liliane d'une voix toute différente.

– Une congestion pulmonaire, mais qui pourrait se compliquer de méningite ; je fais couper ses cheveux, on lui mettra de la glace

toute la nuit.

– Vous faites couper ses cheveux, s'écria Liliane épouvantée, il n'aura plus sa natte, sa belle natte noire ! Il ne faut pas faire cela, Chang-Tsé en aurait trop de peine, je ne veux pas !

Cette fois, le médecin s'impatienta :

– Mademoiselle, je vous assure que, s'il s'en va au Paradis des enfants, saint Pierre le recevra avec natte ou sans natte, mais il s'agit de le garder sur la terre. J'ai donné des ordres, l'infirmière les exécutera. Bonsoir, mademoiselle.

Liliane fut stupéfaite, jamais personne ne s'était permis de lui parler ainsi, elle la petite-fille d'un Gouverneur, était traitée comme n'importe quelle passagère. Elle ne l'accepterait pas, non, elle ne l'accepterait pas. Elle se plaindrait. À qui se plaindre ? Le commandant du bateau l'avait saluée le premier jour, mais comme elle lui avait à peine répondu il ne s'était plus occupé d'elle.

Dans la cabine 9, près du lit de Chang-Tsé, Liliane commença à comprendre que, sur ce

bateau, elle n'était plus qu'une passagère comme les autres. Une colère ridicule, une colère d'enfant, s'empara d'elle, elle eût voulu battre quelqu'un, crier, se disputer, elle était seule et ne pouvait insulter personne. Les poings fermés, grognant, elle alla dans le couloir pour réfléchir à ce qu'elle allait pouvoir faire afin de se venger de l'officier, du médecin, de tous ceux qui manquaient d'égards pour elle. Mais, que pouvait-elle faire, elle n'était plus à Floréal, dans le palais où un de ses désirs était un ordre ?

Dans le couloir, sa colère apaisée, elle eut froid, elle avait toujours froid maintenant, et cette sensation pénible lui fit penser au petit Chang-Tsé. Miss May lui avait rappelé qu'elle devait venir se coucher à dix heures, comme chaque soir, et voilà qu'au moment d'aller se reposer elle éprouvait une inquiétude, presque une angoisse. Laisser Chang-Tsé avec cette infirmière inconnue de lui, pendant une nuit qui, avait dit le médecin, pouvait être décisive. Liliane était au bout du couloir, prête à prendre l'escalier qui la ramenait à sa cabine, elle se retourna, puis se dirigea vers celle de Chang-Tsé. Quand elle rentra, les ordres

du médecin avaient déjà été exécutés, la belle natte noire était sur la commode, et l'enfant avait sur la tête une poche de caoutchouc pleine de glace. Ce traitement avait dû apporter au malade quelque soulagement, car ses yeux étaient fermés et il semblait dormir.

Liliane dit à l'infirmière :

– Je passerai la nuit ici.

Et comme l'infirmière, étonnée de cette décision, lui demandait si cela ne la fatiguerait pas, elle répondit :

– Si Chang-Tsé reprenait connaissance, il doit me voir près de lui, il ne m'a jamais quittée, il n'a pas de famille.

Et elle ajouta, surprise de donner ce détail :

– Je suis sa marraine.

L'infirmière s'inclina en disant : C'est différent, et pensa que cette petite fille n'était pas si méchante qu'elle en avait l'air.

Et la nuit passa longue et froide ; bien que Miss May lui eût apporté des couvertures, Liliane trouva qu'il faisait une température détestable à

laquelle elle ne pourrait jamais s'habituer. Chang-Tsé délira pendant des heures, parlant de Clitos, de Tomty, des pirogues, toutes choses incompréhensibles pour l'infirmière, mais que Liliane comprenait, puis, au matin, il s'assoupit, et Liliane, dans son fauteuil, sous ses couvertures, en fit autant.

Quand elle se réveilla, le soleil entrait dans la cabine par le hublot et il était tard. Elle fut tout étonnée de se trouver dans ce fauteuil, puis se souvint, et chercha l'infirmière. Elle n'était pas là, alors elle se leva et se dirigea vers le lit où toute la nuit Chang-Tsé s'était débattu, maintenant il était si tranquille que Liliane eut peur, et tout doucement s'avança.

Les yeux grands ouverts, Chang-Tsé la regardait venir : ayant retrouvé toute sa lucidité, il se demandait, depuis quelques instants, ce qu'il faisait dans ce lit et pourquoi la petite Maréchale dormait dans un fauteuil. Il croyait être la proie d'un mauvais rêve et voilà que Liliane se levait, s'avançait et parlait.

– Chang-Tsé, je crois, oui, je crois que tu es

mieux.

– Je suis donc malade, mademoiselle la Maréchale ? réussit-il à dire d'une voix faible.

– Oui, tu as été très malade, je pense que c'est fini, mais il ne faudra plus faire d'imprudences. Nous sommes en Europe, un vilain pays, très froid.

– Ah ! oui, l'Europe, répéta-t-il, l'Europe, votre maman. L'infirmière, entrant, interrompit la conversation :

– Mon malade est mieux, s'écria-t-elle, mais il ne faut pas le faire parler, la fièvre peut revenir. Vous, mademoiselle, vous feriez bien d'aller vous reposer.

– Mais, demanda Chang-Tsé, mais, M^{lle} la Maréchale est donc restée ici cette nuit ! Pourquoi ?

– Tu étais malade, Chang-Tsé, répondit Liliane, alors je n'ai pas voulu te quitter.

Les yeux du petit Chinois s'emplirent de larmes de reconnaissance, il n'aurait jamais osé croire que M^{lle} la Maréchale était restée là, pour

lui !...

Et l'infirmière, qui s'aperçut de son émotion, reprit, mécontente :

– J'ai défendu que vous parliez, il faut m'obéir.

Et croisant ses mains, les tendant vers Liliane, le petit Chinois murmura :

– Allez vous reposer, mademoiselle la Maréchale, je vous en prie, et jamais, jamais, Chang-Tsé n'oubliera ce que vous avez fait pour lui. Le Bon Dieu permettra, oui, il permettra, que je vous prouve ma reconnaissance.

*

Chang-Tsé avait une bonne constitution et il se remit plus vite que ne le pensait le médecin, et lorsque le bateau entra dans le port de Marseille la petite Maréchale et son fidèle Chang-Tsé, vêtus tous, deux de paletots chauds, étaient à côté l'un de l'autre, pour regarder cette ville de France, la première qu'ils voyaient.

Décembre, mois d'hiver. L'hiver, aucun des deux enfants ne le connaissait. Les ciels gris, avec lesquels ils avaient fait connaissance depuis quelques jours, ne leur plaisaient guère, et ils se demandaient avec anxiété si jamais ils reverraient le soleil.

Marseille leur parut une étrange cité. Ils ne retrouvaient plus les toits pittoresques d'Asie, les maisons blanches et marron de Floréal et cette végétation luxuriante qui les entourait.

– C'est laid, dit Liliane.

Et Chang-Tsé répondit :

– C'est différent.

Miss May, qui connaissait bien des pays, était heureuse d'être en France, contrée voisine de son île où elle espérait pouvoir se rendre si la mère de Liliane, la conservant près de sa fille, lui accordait un congé. Depuis deux ans elle n'avait pas quitté l'Asie et serait heureuse de se retrouver près des siens.

De Marseille, les enfants ne virent que le port encombré de bateaux et la gare. Le train était

bondé, mais trois couchettes avaient été retenues pour les voyageurs.

Dans cette boîte roulante, ils s'installèrent. Les enfants un peu inquiets, car s'ils avaient voyagé avec le Gouverneur en avion, auto et bateau, ils ignoraient le chemin de fer, jamais le Maréchal ne se servait de ce moyen de transport, mal organisé à Floréal.

Étendue sur sa couchette, décidée à trouver en France toutes choses désagréables, Liliane déclara qu'elle ne pourrait dormir installée de la sorte, que le bruit était épouvantable et lui donnait mal à la tête.

Miss May lui répondit qu'elle s'y ferait et qu'elle devait s'habituer à voyager en chemin de fer.

Un peu gêné d'avoir la même couchette que M^{lle} la Maréchale, Chang-Tsé murmura que c'était la dernière étape et que demain M^{lle} la Maréchale serait arrivée. Il ne parlait plus de la maman de Liliane, car elle lui avait avoué que cette maman inconnue l'effrayait. Pendant tant d'années, se croyant orpheline, elle avait vécu

sans se soucier de ses parents et n'avait pas souffert de leur absence tant elle avait été aimée par son grand-père. Maintenant que cette grande affection lui manquait, elle se sentait seule, abandonnée, et quand elle pensait à sa mère, dont le notaire lui avait révélé l'existence, elle se demandait avec inquiétude pourquoi le Maréchal ne lui en avait jamais parlé.

Après avoir déclaré plusieurs fois de suite que, dans cette boîte qui sentait le charbon, il était impossible de se reposer, Liliane s'endormit comme Miss May et Chang-Tsé qui, bien qu'il trouvât que ce n'était pas respectueux de s'endormir, n'avait pu résister au sommeil obligeant ses paupières à se fermer.

Ce n'est qu'une heure avant l'arrivée à Paris que Liliane et Chang-Tsé se réveillent. Miss May, déjà prête, est dans le couloir. Chang-Tsé se lève le premier, fait une courte prière et demande à M^{lle} la Maréchale, assise sur la couchette, s'il doit aller chercher le petit déjeuner ou si elle consentira à se rendre au wagon-restaurant.

Liliane répond qu'il faut d'abord ouvrir les

stores pour voir l'affreux pays.

Chang-Tsé obéit et, dès que les rideaux sont en place, les enfants regardent, stupéfaits, le paysage.

Le train traverse une forêt blanche : arbres, terre, buissons, tout est recouvert de blanc, les maisons ont aussi leurs toits et leurs jardins blancs.

– La neige ! murmure Liliane, surprise. Puis elle ajoute :

– Miss May m'avait dit que c'était un magnifique décor, mais je ne le croyais pas. C'est beau, Chang-Tsé, très beau, je ne pensais pas trouver en Europe quelque chose qui vaille la peine d'être regardé.

– J'ai lu dans les livres, répond Chang-Tsé, qu'il fallait visiter l'Europe parce que c'était un monde où l'art et la science savaient s'entendre.

Liliane vient près du petit Chinois et admire un long moment la campagne et les villes blanches. Miss May rentre dans le compartiment, en annonçant qu'il faut se préparer et aller

déjeuner avant d'arriver à Paris.

Paris, but du voyage. Ce nom rappelle à Liliane que d'ici quelques instants elle va faire la connaissance de sa mère, et son émotion, son trouble se traduisent par une nervosité qui rend ses gestes brusques et sa voix plus désagréable que d'habitude.

Toilette faite, valises fermées, Liliane dit :

– Allons déjeuner, bien que cela soit très pénible de manger dans un wagon encombré de voyageurs.

Au restaurant, le déjeuner est bon, et Liliane s'aperçoit que Miss May a eu raison de lui conseiller ce repas, elle se sent plus forte, plus calme, pour affronter cette première rencontre avec sa mère, rencontre qui lui donne une angoisse qu'elle trouve pénible.

Le train s'arrête, Chang-Tsé descend le premier et cherche un porteur pour prendre les valises qu'il ne peut porter, Liliane et Miss May suivent.

Maintenant, l'émotion de la petite Maréchale

est devenue si grande qu'elle éprouve le besoin de s'appuyer sur quelqu'un, elle va d'abord près de Miss May, qui ne devine pas son émoi, et retourne près de Chang-Tsé en lui disant :

– Je vais m'appuyer sur ton bras, le voyage dans ce wagon m'a fatiguée, la tête me tourne.

Respectueusement, Chang-Tsé se rapproche et Liliane s'appuie sur le petit Chinois. Tous les deux suivent le flot des voyageurs en pensant qu'une dame, qu'ils ne connaissent pas, est de l'autre côté de la barrière où tant de gens attendent les voyageurs.

Les billets donnés par Miss May, Liliane ralentit encore sa marche et, tout comme Chang-Tsé, regarde les dames qui n'ont pas trouvé les voyageurs qu'elles venaient chercher. Mais cette marche lente ne peut se prolonger, le porteur portant les valises demande s'il faut arrêter une voiture et Miss May répond affirmativement.

Les trois voyageurs sont installés avec leurs bagages dans une automobile et Miss May donne au chauffeur l'adresse que le notaire lui a communiquée : 15, avenue Bosquet.

Dans la voiture, Liliane se tait, elle ne pourrait dire un mot tant elle est contrariée. Sa mère n'étant pas à la gare pour l'attendre, c'est pour elle une chose incompréhensible et pénible ; son grand-père l'a habituée à tant d'affection qu'elle ne peut admettre que sa mère n'agisse pas de même.

Elle ne réfléchit pas que la rencontre à la gare, au milieu de la foule, était difficile et qu'elle n'a même pas envoyé un télégramme pour prévenir de l'heure de son arrivée. Pour sa mère, elle n'a eu aucun égard, seulement elle voulait que sa mère en eut pour elle.

Les yeux presque fermés, elle traverse Paris, ne désirant pas regarder cette ville qu'elle déteste et où elle vient d'avoir une déception cruelle.

La neige à Paris fait de la boue et Chang-Tsé observe, avec un certain dégoût, ces mares jaunes qui éclaboussent toute la voiture. Avec quels souliers peut-on marcher dans cette immense mare ?

Il regarde la ville, les hautes maisons, les monuments, tout lui semble bizarre, et cette petite

rivière, traversant la ville, lui paraît étroite et vilaine quand il la compare au fleuve rose, si large, et dont les rives n'étaient que buissons fleuris.

Avenue Bosquet, la voiture s'arrête, et Miss May, voyant que Liliane ne bouge pas, s'écrie :

– Mais il faut descendre, nous sommes arrivés, qu'attendez-vous ?

Chang-Tsé se lève, désolé d'être obligé de mettre ses chaussures dans cette boue qu'il trouve si vilaine. Il prend les valises et demande à Miss May où il faut les poser.

Regardant la porte cochère sur laquelle elle lit le n° 15, elle lui montre la voûte, et, le chauffeur, réglé, se dirige avec Liliane vers la porte de l'immeuble où Chang-Tsé les attend.

La petite Maréchale regarde la maison avec un certain étonnement, elle a au moins six étages, et le palais où elle a habité pendant dix années n'en avait aucun ; sa mère occupe-t-elle les six étages ?

Sous la voûte, Miss May, qui ne semble pas

dépaysée, s'approche d'une porte vitrée, l'ouvre, et demande :

– Lady Mac-Necker, à quel étage, s'il vous plaît ?

La concierge s'avance et, regardant avec curiosité les deux enfants et surtout le petit Chinois, répond :

– Ladi, qu'est-ce que c'est que ça, connaît pas !

Miss May se rappelle qu'elle est en France et répète :

– M^{me} Mac-Necker, – et elle ajoute : cette dame habite ici ?

– Mac-Neukeur ? reprend la concierge, c'est-y-ça que vous dites ? Eh bien ! je ne connais pas.

Cette fois, Miss May éprouve une grande inquiétude. S'est-elle trompée d'adresse ? Fébrilement elle cherche dans son sac la lettre que le notaire lui a remise pour la mère de Liliane, lettre contenant, a-t-il dit, des renseignements importants concernant la succession de M. le Maréchal. Les mains de Miss

May tremblent et Liliane et Chang-Tsé, rapprochés l'un de l'autre, se demandent ce qu'ils vont devenir dans cette ville inconnue, si l'adresse est inexacte.

Enfin, Miss May trouve la lettre et, la montrant à la concierge, lui dit :

– Voyez vous-même, madame, cette lettre m'a été confiée par un notaire et elle porte bien l'adresse de votre maison.

Lettre en mains, la concierge cherche ses lunettes, qui ne sont pas faciles à trouver, et, les ayant mises, elle regarde attentivement l'enveloppe donnée par Miss May.

– Ah ! s'écrie-t-elle, fallait dire le second nom, Libois, je ne connais que ça, elle habite ici depuis trois ans.

» Ressortez, tournez à gauche, vous trouverez une boutique : Librairie-mercerie, maison Simone, c'est là. Fallait dire Libois, je vous aurais tout de suite renseignée, mais Mac je ne sais quoi, connais pas.

Miss May reprend la précieuse lettre, remercie

la concierge et revient vers les enfants qui n'ont pas très bien compris les renseignements donnés.

– Il faut reprendre les valises, ressortir et entrer dans la première boutique à gauche. Nous y trouverons, paraît-il, M^{me} Libois, on ne connaît pas ici M^{me} Mac-Necker. Votre maman, Liliane, ne doit pas porter son nom.

La petite Maréchale relève la tête et, cramponnée au bras de Chang-Tsé, s'écrie :

– Je n'irai pas chercher ma mère dans une boutique, j'attendrai qu'elle en sorte, allez la prévenir que je suis arrivée.

Miss May n'est plus à Floréal, dans le palais du Gouverneur, elle se refuse à recevoir des ordres de son élève.

– Non, dit-elle, je n'irai pas chercher votre mère, c'est à vous de vous déranger, vous êtes sa fille, je ne suis que votre institutrice. J'ai accepté de vous amener en France, de vous remettre à Madame votre mère, et le notaire m'a bien dit que ma mission se terminait là si je le voulais, et j'ai hâte qu'elle se termine, accompagnez-moi.

La discussion sous cette voûte ne peut continuer, déjà des personnes ont passé, regardant avec curiosité les enfants, les valises et Miss May. La concierge a rouvert sa porte et a l'air de vouloir sortir de sa loge pour mettre dehors des visiteurs qui n'ont pas le droit de rester sous la voûte.

Chang-Tsé murmure :

– Mademoiselle la Maréchale, nous devons aller dans la boutique, on ne peut pas rester là, nous y trouverons sans doute votre maman, qui nous emmènera là où elle habite.

Liliane ne discute plus, il faut en finir, mais quelle réception. Elle n'est pas habituée à un tel manque d'égards, et ne peut comprendre que sa mère agisse ainsi. Il est probable qu'elle n'est pas contente de voir arriver sa fille dont, depuis treize années, elle ne s'est guère souciée. Et, en allant vers la boutique, sans connaître les causes du silence de sa mère, Liliane l'accuse de l'avoir abandonnée.

– Maison Simone, c'est là.

La porte est au milieu de la boutique, à droite des livres, à gauche de la mercerie. Miss May entre la première, et Chang-Tsé, qui porte les valises, pousse doucement, oh ! bien doucement, Liliane, afin qu'elle suive son institutrice.

Dans la boutique, il y a trois personnes : une vendeuse et deux clientes. La vendeuse, qui a des cheveux roux foncés, ondulés, magnifiques, regarde Miss May, puis les deux enfants, elle devient très pâle et d'une voix étranglée par l'émotion elle dit ;

– Voulez-vous vous asseoir, je sers ces dames et je m'occupe de vous.

Liliane ne sait plus ce qu'elle fait, mais ses jambes refusent de la soutenir, elle est heureuse de prendre une chaise près du comptoir. Miss May s'assied, et Chang-Tsé, qui a posé ses valises dans un coin, vient se mettre près de Liliane, comprenant qu'elle a besoin d'être soutenue.

La dame qui vend aux autres dames doit être certainement la maman de la petite Maréchale, elle a les mêmes cheveux, le même visage. C'est

sans doute la propriétaire de la Maison Simone, et M^{lle} la Maréchale, qui arrive d'un palais où son grand-père était roi, doit souffrir de trouver sa maman dans une boutique. Mais Chang-Tsé pense aussi qu'elle ne devrait pas attacher d'importance à cela, une maman c'est toujours une maman, qu'elle soit dans un palais ou dans une boutique. En posséder une, bien à soi, quand pendant treize ans on a cru ne pas en avoir, c'est tout de même un rêve magnifique, et Chang-Tsé croit que, si pareille chose lui arrivait, il serait capable de devenir fou de joie.

Les deux dames n'en finissent pas de faire leurs achats, l'une ne peut choisir les livres qu'elle veut acheter et l'autre a besoin de soie qui ne lui semble pas bien assortie à l'échantillon qu'elle a apporté.

La vendeuse est patiente, bien que son émotion ne semble pas avoir diminué, elle est toujours très pâle et ses mains tremblent en faisant les paquets des deux clientes. Enfin elle les reconduit jusqu'à la porte et revient vers Liliane qui, assise sur la chaise, semble sans vie,

et s'écrie en tendant les bras :

– Ma petite fille, tu es donc arrivée plus tôt, je ne t'attendais que dimanche.

La petite Maréchale s'est levée et à ces bras tendus a offert la main.

– Vous êtes, demande-t-elle, Lady Mac-Necker ?

– Oui, mais dans les affaires je ne porte pas ce nom. Ici on ne connaît que M^{me} Libois, vous avez eu sans doute du mal à me trouver ?

L'attitude de Liliane est si étrange que Miss May intervient :

– Oui, madame, la concierge ne connaissait pas le nom de Mac-Necker, mais je lui ai montrée la lettre du notaire que je vous apporte. Nous sommes arrivées hier soir à Marseille, nous avons pris immédiatement le train et ce matin nous étions à Paris.

– Le notaire de Saïgon m'avait prévenue que vous arriveriez dimanche, je comptais être à la gare pour vous recevoir.

Embarrassée par l'attitude de sa fille et ne

comprenant pas la présence de Chang-Tsé, elle demande à Miss May :

– Vous avez amené avec vous ce jeune enfant, a-t-il des parents en France ou vient-il y faire ses études ?

Liliane, qui n'a pas bougé de sa chaise, se dresse et répond :

– Chang-Tsé est mon serviteur, il ne m'a jamais quittée et ne me quittera pas.

Le ton de la petite fille surprend M^{me} Libois et la peine, mais elle juge que ce n'est pas le moment de lui faire une observation.

– Vous devez être tous les trois bien fatigués, voulez-vous venir vous reposer dans mon petit appartement, il est derrière le magasin, ce qui me permet de surveiller l'entrée des clientes.

Elle se dirige vers les valises, mais Chang-Tsé ne lui permet pas de les porter.

– Non, Honorée Dame, ceci est mon service, indiquez-moi où je dois les mettre.

M^{me} Libois se dirige vers le fond du magasin et ouvre une porte vitrée donnant dans une

charmante pièce qui sert de salon et de salle à manger à la propriétaire de la Maison Simone, et qu'elle appelle parloir.

– Venez par ici, dit-elle à Chang-Tsé, je vais vous montrer la chambre de Liliane, elle est à côté de la mienne ; hier, j'ai fini de l'installer.

Précédant le petit Chinois dans un couloir, elle ouvre une autre porte et Chang-Tsé entre dans une chambre toute petite, arrangée en studio, meubles et tentures sont roses et gris.

Posant ses valises, Chang-Tsé dit, content :

– Mademoiselle la Maréchale sera très bien, et si par cette fenêtre le soleil daigne entrer, cette pièce deviendra tout à fait agréable. Mais, Honorée Dame, ajoute-t-il avec un certain embarras, M^{lle} la Maréchale vivait dans un palais, avec quarante serviteurs. Alors... l'Honorée Dame doit comprendre que pour M^{lle} la Maréchale c'est un grand changement et... et... il lui faudra quelque temps pour s'habituer.

Et, voyant sur le visage de M^{me} Libois une grande tristesse, il dit encore :

– M^{lle} la Maréchale s’y habituera sûrement, je vous le promets.

Liliane n’a pas suivi sa mère et Chang-Tsé, elle est restée dans la première pièce de l’appartement et a, avec Miss May, une courte et violente discussion :

– Je ne resterai pas ici, a-t-elle crié, je vous en préviens.

– Où voulez-vous aller ?

– En pension, n’importe où, mais je n’habiterai pas dans une boutique.

– Ce n’est plus vous qui commandez, mais madame votre mère, souvenez-vous-en.

Et il faut avouer que Miss May est particulièrement contente de rappeler à Liliane son changement de situation. La fillette a été avec elle si souvent insolente et désagréable qu’elle éprouve un certain plaisir à lui faire comprendre qu’elle n’acceptera plus ses insolences.

M^{me} Libois revient et dit à sa fille :

– Veux-tu aller dans ta chambre te déshabiller et défaire tes valises, le petit Chinois t’y attend ?

Et, désagréable, en se dirigeant vers le couloir, la petite fille répond :

– Le petit Chinois a un nom, il s'appelle Chang-Tsé.

Quand Liliane a disparu, M^{me} Libois, découragée, offre un fauteuil à Miss May et s'assied en face d'elle en disant :

– J'attendais ma fille avec une telle joie que les jours me semblaient longs à vivre, et, maintenant, j'ai une affreuse peine. Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous dire ces choses avant de vous remercier d'avoir bien voulu accepter de m'amener Liliane. Le notaire vous a peut-être dit que je vivais très modestement, et qu'il ne m'était pas possible d'avoir près de ma fille une institutrice ! Sans cela, j'aurais été heureuse de vous demander de rester près d'elle.

– Madame, répond Miss May, le notaire ne nous a donné que très peu de renseignements, c'est quelques jours après la mort de M. le Maréchal que Liliane a appris qu'elle avait une maman. Cette bonne nouvelle l'a surprise, désorientée, son grand-père l'a beaucoup gâtée.

Si elle ne s'adapte pas tout de suite à une vie nouvelle, il ne faut pas lui en vouloir, si elle accepte avec difficulté l'autorité d'une maman dont elle ignorait l'existence, je me permets de vous conseiller la patience.

— Hélas ! reprend M^{me} Libois, le Maréchal n'a jamais pardonné à son fils de m'avoir épousée. J'étais Française et sans fortune, la naissance de Liliane pouvait arranger bien des choses, mais je suis tombée malade un an après mon mariage. J'ai vécu des années dans un sanatorium, puis je suis restée à la montagne. Depuis trois ans, parfaitement guérie, j'ai pu travailler et renoncer à la pension que me faisait le Maréchal. Ce jour-là, j'ai réclamé ma fille, je n'étais plus contagieuse, il n'y avait aucun danger pour elle. Le Maréchal m'a répondu que, tant qu'il vivrait, il ne se séparerait jamais de Liliane. Je n'ai pas voulu lui disputer ma fille et faire un procès qui pouvait m'aliéner le cœur de mon enfant. Je pensais agir pour son bien. Me suis-je trompée, et ai-je eu tort de la laisser vivre dans un palais où il y avait, m'a dit le petit Chinois, quarante serviteurs ?

– Elle est jeune, répond Miss May, elle oubliera, et, comme elle est intelligente, ses études, un peu négligées, – elle n’apprenait que ce qui lui plaisait, – vont l’occuper. Je vous conseille de la mettre le plus tôt possible dans une école, elle ne voudra pas y être la dernière, elle est très orgueilleuse, elle travaillera.

Une cliente entrant dans le magasin empêche M^{me} Libois de continuer cette conversation. Quand elle revient, Miss May est debout, valise en main. Elle a à Paris une cousine, institutrice dans une famille, tout près de l’avenue Bosquet, elle désire s’y rendre. M^{me} Libois proteste et lui dit qu’elle aurait été heureuse de la garder à déjeuner, mais Miss May, qui ne veut pas lui donner un surcroît de travail, lui affirme qu’elle est attendue, et, comme Liliane ne revient pas, elle se dirige vers la chambre pour lui dire adieu.

Afio d’obéir à l’Honorée Dame, Chang-Tsé a commencé à défaire les valises, et Liliane, assise sur le divan, le regarde faire en lui répétant :

– Je te dis que c’est inutile, je ne resterai pas ici.

À ce refrain que Liliane répète comme un perroquet, Chang-Tsé d'abord n'a pas répondu, puis, comme la petite Maréchale a tapé du pied en criant : « M'entends-tu, Chang-Tsé ? » il a bien fallu qu'il réponde et, sans s'en douter, il a dit ce que Miss May a déjà dit :

– Où mademoiselle la Maréchale veut-elle aller ?

– En pension.

– Avec beaucoup de petites filles blanches que vous ne connaissez pas !

– Cela m'est égal, mais je ne veux pas habiter dans une boutique !

– Mais, mademoiselle la Maréchale, vous n'y habiterez pas ; ici, c'est une gentille maison !

– Tu trouves ? Tu n'es pas difficile, le plus pauvre des Chinois de Clitos est mieux logé que moi !

– Non, mademoiselle la Maréchale, aucun petit-Chinois n'a un lit de France, je peux vous l'assurer, puisque je n'ai connu la douceur d'un matelas que sur le bateau.

– Et ici, où coucheras-tu ?

– Je peux toujours reprendre ma place à votre porte, dans le couloir.

– Et tu tomberas malade.

– Non, je demanderai à l’Honorée Dame une couverture de laine.

– Je ne veux plus que tu couches dans un couloir.

– Nous arrangerons cela avec l’Honorée Dame.

Miss May entre dans la chambre et, voyant le visage de son élève, se rend compte que la petite fille est toujours d’aussi mauvaise humeur.

– Liliane, je viens prendre congé de vous, il n’y a pas de place ici pour moi et j’ai besoin de repos. Je souhaite que vous vous plaisiez près de madame votre mère et que vous compreniez la grande consolation que Dieu vous a envoyée après la perte que vous venez de faire. Au revoir.

Surprise par ce départ, la petite Maréchale se lève. Elle n’aime pas Miss May, mais l’institutrice était avec elle à Floréal et représente

quelque chose de son heureux passé. Son départ est une contrariété inattendue.

– Qui vous a dit de me quitter ? demanda-t-elle.

– M^{me} Libois n'a pas une situation de fortune lui permettant d'avoir pour sa fille une institutrice, vous irez au lycée, comme les autres enfants.

– Je n'irai pas.

Agacée, Miss May s'écrie :

– Vous ferez ce que vous voudrez, je vous quitte en souhaitant que votre nouvelle vie change votre caractère. Adieu.

Liliane accepte la main que Miss May lui tend et répond :

– Adieu.

Puis elle s'assied de nouveau sur le divan. Miss May prend congé de Chang-Tsé, qui a été pour elle toujours si complaisant, et elle quitte la chambre. Dans le magasin, elle trouve M^{me} Libois occupée avec une cliente, elle lui dit au revoir et ajoute à mi-voix en la quittant :

– Gardez Chang-Tsé près de vous, chère madame, il est un excellent serviteur et a sur Liliane une grande influence. C’est une belle petite âme et M. l’aumônier des Sœurs blanches l’aimait beaucoup.

À midi, dans la petite pièce, derrière le magasin, trois couverts sont mis, une femme de ménage est venue préparer le déjeuner, car M^{me} Libois, très prise par la vente, ne peut s’en occuper.

Le magasin fermé, ayant deux heures de tranquillité, M^{me} Libois s’occupe des derniers préparatifs, un bouquet de mimosas est mis au milieu de la table, la nappe blanche et verte n’a pas un pli, l’argenterie et les cristaux brillent, tout lui paraît bien, et le menu, fait un peu rapidement, – elle n’attendait pas sa fille aujourd’hui, – est excellent. Quand tout est prêt, elle ouvre la porte et appelle Liliane et Chang-Tsé, puis elle attend avec l’espoir que la mauvaise humeur de la fillette est disparue.

Le premier, Chang-Tsé paraît et demande :

– Que désirez-vous, Honorée Dame ?

– Mais c’est l’heure du déjeuner, je vous attends, tout est prêt.

– Très bien, je vais chercher M^{lle} la Maréchale.

Et quelques minutes après, minutes qui semblent bien longues à M^{me} Libois, Liliane paraît, suivie par Chang-Tsé.

– Je n’ai pas l’habitude, dit-elle en entrant dans la pièce où est sa mère, de déjeuner à midi. Au palais, on ne servait qu’à une heure et demie et je ne sais si je pourrai manger.

M^{me} Libois veut être patiente, elle répond en s’approchant de la table :

– Tu en prendras l’habitude, je ferme le magasin de midi à deux heures et je dois avoir déjeuné et remis tout en ordre pendant ces deux heures. Mets-toi en face de moi, Chang-Tsé se mettra à côté de toi.

La foudre tombant dans la pièce et brisant toute la vaisselle n’aurait pas plus surpris les deux enfants que cette simple phrase : Chang-Tsé se mettra à côté de toi. Liliane a rougi, ses poings se sont fermés, prêts à battre, et le corps du petit

Chinois s'est incliné vers le sol.

Liliane regarde sa mère, qui n'a pas l'air de se douter qu'elle vient de commettre une faute grave. D'une voix pleine de colère, avec une insolence qui mériterait une gifle, elle répond :

– Vous n'avez aucune idée des usages de Floréal. Au palais du Maréchal, mon grand-père, Chang-Tsé me servait, il continuera ici.

Et le petit Chinois, désolé de la peine que l'Honorée Dame cause à Liliane, dit avec la plus grande humilité :

– Je suis un serviteur, Honorée Dame, rien qu'un serviteur.

M^{me} Libois trouve tout cela ridicule, mais, dès le premier jour, elle ne veut pas changer les habitudes de sa fille, elle se rappelle ce que Chang-Tsé lui a dit : « le palais où il y avait quarante serviteurs » et, voulant en finir, s'écrie :

– Mets-toi à table et que Chang-Tsé te serve si cela lui plaît.

Liliane consent à s'asseoir, mais elle n'est pas prête à oublier ce que sa mère a voulu faire.

Chang-Tsé, qui a déjà découvert la cuisine, s'empresse d'aller chercher les plats, voulant faire oublier cet incident qu'il juge désastreux. Il est évident que l'Honorée Dame n'a aucune idée de la vie que menait à Floréal la petite-fille du Gouverneur. Le Gouverneur, c'était presque un roi, et Liliane, la petite-fille de ce roi, recevait les mêmes hommages que son grand-père.

Liliane ne voulait pas manger, mais elle a faim, et la cuisine de France, bien qu'elle veuille la trouver détestable, lui plaît. Elle accepte ce que Chang-Tsé lui apporte, mais répond à peine à sa mère qui essaie de causer avec elle.

Le déjeuner fini, M^{me} Libois dit à Chang-Tsé qu'il doit à son tour prendre son repas et qu'elle va aller avec lui pour l'installer, mais le petit Chinois s'y oppose. Il a découvert déjà tout ce dont il a besoin, l'Honorée Dame doit rester avec M^{lle} la Maréchale.

M^{me} Libois n'insiste pas, le moment est venu où elle doit causer avec sa fille et lui parler de la vie qu'elle va mener à Paris, près d'elle. Il y a dans la pièce deux bons fauteuils, elle en montre

un à Liliane :

– Assieds-toi, ma chérie, j'ai encore une demi-heure avant de rouvrir le magasin, il faut que nous fassions connaissance.

– C'est fait, répond Liliane, qui n'a aucune envie de causer avec sa mère.

– Non, nous ne nous sommes vues qu'avec des étrangers, ton institutrice et le petit Chinois.

– Chang-Tsé n'est pas pour moi un étranger ; mon grand-père, que j'aimais tant et que je n'oublierai jamais, l'avait trouvé, abandonné dans une forêt. Il était tout petit, on l'a élevé au palais, il ne m'a jamais quittée, je suis sa marraine, et il ne me quittera jamais.

M^{me} Libois aurait bien envie de répondre que seule elle jugera s'il est possible de garder le petit Chinois. Mais elle se souvient des paroles de Miss May, c'est une belle petite âme, l'institutrice n'en a pas dit autant de son élève.

Je ne savais pas que Chang-Tsé était ton filleul, tu as promis de veiller sur lui et, puisqu'il n'a pas de parent, tu dois tenir ta promesse. Nous

essaierons de garder Chang-Tsé, mais je n'ai pas de chambre à lui donner.

– Il avait l'habitude de dormir sur une natte, près de ma porte, mais en Europe il fait trop froid. Ne pourriez-vous pas, dans la grande maison où nous avons été vous chercher, lui trouver une chambre ?

– Non, Liliane, tous les appartements sont loués, et puis cet enfant est bien jeune pour coucher loin de nous, nous mettrons le soir un divan dans le magasin et il y couchera provisoirement.

– Quelle organisation ! s'écrie la petite Maréchale. Est-ce qu'il n'y a pas possibilité de faire autrement ?

– Non, Liliane, il faut que tu comprennes, dès aujourd'hui, que je n'ai aucune fortune, je travaille, et c'est l'argent gagné dans ce magasin qui me fait vivre. J'ai acheté, il y a trois ans, ce fonds de commerce, il est aujourd'hui complètement payé. Je pourrai donc assurer ton éducation et ton entretien, mais tu dois maintenant envisager qu'il faut travailler avec

courage pour préparer ton avenir. Tu n'auras pas toujours près de toi ta maman, qui veut faire tout ce qu'elle peut pour que tu aies une vie agréable. Je suis rétablie maintenant, mais j'ai été longtemps malade et je ne dois pas abuser de mes forces.

Tout ce que Liliane entend la surprend, son grand-père lui paraissait très riche et elle ne s'était jamais imaginé qu'un jour, comme Miss May, elle serait obligée de travailler. Elle évite de regarder sa mère, elle ne veut pas connaître ce visage si pareil au sien, mais tellement plus agréable, et demande :

– Mon grand-père savait ce que vous m'apprenez aujourd'hui et la vie qui m'attendait s'il disparaissait !

– Pendant mes longues années de maladie, après la mort de ton père, le Maréchal me servait une pension qui m'a permis de me soigner, je lui en suis très reconnaissante. Quand j'ai été guérie, il y a trois ans, je l'ai fait prévenir par le notaire que, pouvant travailler, je n'avais plus besoin de cette pension et je lui ai demandé de me rendre

ma fille, toi, Liliane, dont j'avais été séparée pendant tant d'années, à cause de la contagion. Il a refusé et, comme il avait été très bon pour toi et pour moi, je n'ai pas voulu entrer en lutte avec lui. Je t'ai donc laissée vivre dans un palais où tu étais très gâtée, paraît-il, et cela t'a probablement habituée à une vie luxueuse que tu ne connaîtras plus, tu dois le comprendre. Mais si tu perds tous les avantages de la fortune, tu retrouves ta maman, ta maman qui, pendant treize années, a espéré avoir la joie d'avoir un jour sa fille. Si j'ai lutté avec énergie contre la maladie, c'est que je voulais te revoir et que la petite fille de quelques mois qu'on m'avait enlevée était le but de ma vie. Guérir pour pouvoir te reprendre, guérir afin de pouvoir t'embrasser sans que cela soit pour toi un danger, guérir pour vivre avec ma fille, voilà toutes mes pensées pendant dix ans de maladie. Maintenant, tu es revenue près de moi. Dieu l'a permis, et nous allons essayer d'être heureuses ensemble, tu le veux, n'est-ce pas, ma petite fille ?

Liliane a écouté sa mère avec la plus grande attention, tout ce qu'elle apprend l'étonne et elle

ne peut comprendre pourquoi son grand-père lui a caché l'existence de sa mère. Au lieu de répondre à la tendre question de M^{me} Libois, elle dit :

– Je trouve très étonnant que mon grand-père ne m'ait jamais parlé de vous.

– Le Maréchal n'aimait pas les Français. Il a regretté que son fils, ton père, choisisse une femme d'une nationalité différente de la sienne. Je ne l'ai jamais vu et il n'a pas permis que je lui fusse présentée. À ta naissance, ton père espérait que tout s'arrangerait, mais je suis tombée malade, j'ai été envoyée dans un sanatorium et ton père a été nommé en Asie, près de ton grand-père. Il t'a emmenée, et deux ans plus tard, dans un accident d'avion, il a trouvé la mort. Le notaire m'a prévenue, j'étais encore très malade, tu avais trois ans, ton grand-père te réclamait, et devenait ton tuteur. Je n'avais rien à dire, car les médecins croyaient que je ne guérirais pas. Mais j'ai guéri, je voulais vivre à cause de ma petite fille qui, aujourd'hui, serait seule sur la terre si je n'étais pas là. Je remercie le Bon Dieu tous les

jours de m'avoir rendu la santé.

Il y a un court silence que M^{me} Libois trouve pénible, elle attend avec anxiété les paroles de sa fille, qui lui semble si différente d'elle. Elle n'est que tendresse, et Liliane, depuis qu'elle est arrivée, ne lui a pas encore donné un baiser. Elle en éprouve une grande peine, mais ne veut pas le montrer.

– Je pense, ma mère, reprend Liliane, qu'il serait préférable pour vous et pour moi que vous me mettiez en pension, je dois continuer mes études et il ne me sera pas facile de travailler ici. Et puis, je vous avoue que ce magasin dans lequel vous êtes obligée de vivre me déplaît et je ne voudrais pas y habiter. Ma chambre servirait à Chang-Tsé, ainsi vous éviteriez une installation dans cette boutique. Et elle ajoute, relevant la tête et regardant sa mère : C'est ce que je veux.

Ne voulant pas se mettre en colère, profondément froissée, M^{me} Libois se lève en disant :

– Il est deux heures, je dois rouvrir le magasin, installe-toi cet après-midi dans ta chambre que tu

garderas. Je n'ai pas la possibilité de payer une pension, tu iras au lycée chaque jour pour y suivre les classes.

Furieuse de se rendre compte que sa mère ne se soucie pas de sa volonté, Liliane réplique :

– Mais mon grand-père était riche, le notaire pourra payer ma pension.

– Tu te trompes, le notaire m'apprend que le Maréchal laisse une succession embrouillée qui se soldera peut-être par des dettes. On ne vit pas dans un palais avec quarante serviteurs sans que cela coûte très cher, il dépensait plus qu'il ne recevait.

Cette fois, Liliane ne discute plus, elle quitte la pièce et se dirige vers sa chambre. Elle y entre, ferme la porte avec violence, tourne la clé afin que personne ne se permette de venir la déranger, et, folle de rage et d'humiliation, elle se jette sur le divan en criant :

– Je ne vivrai pas dans une boutique, non, non.

Puis de grands sanglots suivent et les larmes viennent, larmes qui tachent le coussin de velours

gris du divan, coussin que M^{me} Libois a eu tant de plaisir à faire en pensant au retour de sa fille dont elle avait si longtemps été séparée.

*

Malgré la mauvaise volonté de Liliane, sa vie est organisée. Le lycée où la petite fille suivra les classes étant proche de l'avenue Bosquet, dès le lendemain de son arrivée M^{me} Libois l'y avait conduite pour la présenter au proviseur. Liliane passa un examen d'entrée et fut mise dans une classe avec des petites filles qui avaient à peine onze ans. Cela lui fut très pénible, et elle se rendit compte que Miss May avait eu raison de lui dire bien des fois : « Vous ne faites pas des études sérieuses, vous ne travaillez que ce qui vous plaît. » Liliane aimait l'histoire et les sciences, mais, détestant les mathématiques, n'avait jamais voulu les travailler, et une petite fille de neuf ans en savait plus qu'elle. Profonde humiliation ! Quand elle revenait chez sa mère, elle entrait par la porte des fournisseurs, se refusant à traverser le

magasin. Le magasin, elle continuait à le détester, sans vouloir comprendre que, si sa mère ne l'avait pas eu, elle se serait trouvée démunie de toutes ressources et qu'il lui aurait fallu, à treize ans, chercher tout de suite le moyen de gagner sa vie.

Dès qu'elle rentrait, elle s'enfermait dans sa chambre pour travailler, disait-elle, et c'était la vérité. Son orgueil n'admettait pas d'être dans une classe « de petites », et elle entendait la quitter au plus vite.

Chang-Tsé s'était adapté très rapidement, déjà il rendait à M^{me} Libois de grands services, se trouvant toujours près d'elle lorsqu'il pouvait l'aider. Bien entendu, il faisait entièrement le service de Liliane, qui était incapable de faire ses chaussures, de broser ses vêtements ou de mettre de l'ordre dans sa chambre. Il s'occupait de la cuisine, s'entendait avec la femme de ménage et pouvait déjà servir une cliente lorsque M^{me} Libois était occupée. Le petit Chinois et ses belles robes brodées étaient devenus une attraction pour la Maison Simone, et bien des dames venaient voir

Chang-Tsé et en profitaient pour faire des achats. Les affaires marchaient bien et Chang-Tsé disait à l'Honorée Dame :

– Nous sommes contents, mais nous pourrions faire beaucoup mieux. Le magasin est trop petit, il faudra nous agrandir et nous gagnerons beaucoup d'argent.

Maintenant Chang-Tsé, qui ne s'était jamais occupé des questions pécuniaires, se rendait compte que sans argent on ne pouvait vivre et que tous les jours il fallait en donner pour manger.

Au palais du Gouverneur, il ne se souciait pas de savoir comment chaque jour tout arrivait à profusion dans les cuisines de M. le Maréchal. Il demandait ce qu'il avait besoin pour le service de Liliane, puis emportait dans un bol de porcelaine son déjeuner, qui se composait de riz et de poisson, et s'en allait prendre son repas, au bord du fleuve, près des frangipaniers, qui lui offraient leurs belles fleurs roses et blanches.

Tout comme Liliane, Chang-Tsé regrettait Floréal et la vie agréable qu'il menait dans le

palais du Gouverneur. Le climat de France ne lui plaisait guère, les jours gris, la pluie, la neige, tout ce que l'hiver apporte lui semblaient choses épouvantables, punitions que, sans doute, il méritait, épreuve nécessaire aurait dit M. l'aumônier. Mais c'était une dure épreuve de ne plus voir le soleil, le ciel bleu, de ne plus connaître les nuits chaudes, pleines d'étoiles, et de ne plus respirer la brise qui venait du fleuve rose, brise si parfumée que l'on comprenait qu'elle avait volé à chaque fleur un peu de parfum.

Dans le petit magasin où il était si souvent, quand il n'y avait pas de cliente, Chang-Tsé fermait les yeux et partait en voyage dans son pays, il ne voulait pas l'oublier et obligeait sa mémoire à se souvenir. Quand Liliane rentrait, il demandait à M^{me} Libois la permission de la quitter et n'était plus que le dévoué serviteur de M^{lle} la Maréchale. Pour elle, il préparait le plateau du thé, comme il avait l'habitude de le faire à Floréal. Ayant déniché dans une boutique des pamplemousses, des dattes et de la confiture d'orange que M^{lle} la Maréchale aimait

particulièrement, quand Chang-Tsé apportait son goûter, Liliane avait ainsi l'illusion que rien n'était changé.

– Un quart d'heure en Asie, disait le petit Chinois, après nous revenons en France et on travaille.

Liliane continuait à travailler avec Chang-Tsé qui, très fort en mathématiques, pouvait beaucoup l'aider. Et lui qui désirait s'instruire, car il avait compris depuis longtemps que l'instruction est nécessaire, apprenait tout ce que Liliane apprenait et suivait facilement la classe, s'amusant à faire les compositions que la petite fille faisait au lycée et qu'elle daignait corriger. Et bien souvent M^{lle} la Maréchale se rendait compte que Chang-Tsé aurait eu au lycée les premières places.

Si la semaine se passait assez bien, M^{me} Libois et sa fille étant chacune très occupée, le dimanche et les jours de fête devenaient des jours difficiles à vivre, car Liliane refusait de quitter sa chambre en dehors des repas. Elle prétendait qu'elle devait revoir ses livres de classe, ses compositions,

voulant travailler comme les autres jours, mais elle tenait surtout à éviter de rester avec sa mère.

M^{lle} la Maréchale, petite fille orgueilleuse, sans grand cœur, ne pouvait oublier la désillusion que la situation de M^{me} Libois lui avait causée. Quitter un palais pour une boutique, était-ce une chose qu'on devait pardonner ?

L'attitude de Liliane faisait de la peine à M^{me} Libois, mais elle ne voulait pas le montrer, espérant toujours que la petite fille changerait. Et Chang-Tsé, qui se rendait compte de son chagrin, savait lui dire des choses qui expliquaient l'attitude de sa fille et la faisaient patienter.

– M^{lle} la Maréchale, expliquait-il, n'avait jamais eu de chagrin, la mort de Son Excellence lui a fait mal, si mal, que c'est comme une plaie qu'elle a au cœur, et la plaie n'est pas encore cicatrisée. Mais elle se cicatrisera un jour et alors tout ira bien pour l'Honorée Dame qui a droit à l'affection de M^{lle} la Maréchale. Il fallait attendre, ne pas se fâcher, le Bon Dieu exauce toujours les prières, et chaque jour Chang-Tsé priait pour que tout s'arrange pour le mieux entre M^{lle} la

Maréchale et l'Honorée Dame.

Après les vilains mois d'hiver où parfois Liliane et Chang-Tsé eurent bien froid, le printemps vint, un magnifique printemps qui ramena le soleil, le ciel bleu, les fleurs, et les deux enfants furent étonnés de découvrir, près de l'avenue Bosquet, les jardins du Champ de Mars où tous les buissons étaient fleuris.

Un dimanche, en sortant de la messe où M^{me} Libois conduit les enfants, il fait tellement beau que Chang-Tsé trouve que ce serait un crime de s'enfermer entre des murs par une journée pareille et il ose le dire.

– Honorée Dame, demande-t-il, est-ce que nous ne pourrions pas vivre dehors aujourd'hui, est-ce possible en France ? À Floréal, nous allions à Clitos par le fleuve rose et, après avoir entendu la messe au couvent des Sœurs blanches, nous faisons une grande promenade, avant de reprendre la pirogue. Tomty connaissait la montagne et nous menait dans de jolis coins.

– Qui est Tomty ? demanda M^{me} Libois.

– Comment, vous ne le connaissez pas, répond Chang-Tsé, mais c'est l'éléphant de M^{lle} la Maréchale, un petit éléphant qui devait faire partie du cortège royal et que Son Excellence avait acheté. M^{lle} la Maréchale a sa photographie et celle de la pirogue, elle pourra vous la montrer.

Comme ils sont arrivés avenue Bosquet, Chang-Tsé demande à Liliane de montrer à l'Honorée Dame les photographies, il sera si heureux de les revoir. Et la petite fille, bien que cela ne lui plaise pas beaucoup, accepte d'aller chercher le précieux paquet que lui a remis l'attaché du Consulat français.

Dans la pièce où elle ne consent à venir que pour les repas, Liliane apporte le paquet en disant à M^{me} Libois :

– Vous pouvez regarder ces photographies si cela vous amuse, je les reprendrai tout à l'heure.

Chang-Tsé n'admet pas cela.

– Oh ! mademoiselle la Maréchale, s'écrie-t-il, il faut que vous expliquiez tout ; l'Honorée Dame ne connaît pas Floréal et Clitos, il faut que vous

lui fassiez faire connaissance avec mon pays, je vous en prie.

La petite Maréchale, qui n'est pas fâchée de revoir les belles images, consent à défaire le paquet et commence à étaler sur la table les photographies. Voici qu'en revoyant ce qu'elle a tant aimé une étrange émotion s'empare d'elle et, d'une voix douce, que M^{me} Libois ne connaît pas, elle dit :

– Voici la pirogue dorée dont je me servais le dimanche pour me rendre à la messe. Il y a une pirogue différente pour chaque jour de la semaine, rose, noire, verte, rouge, blanche, bleue. Quand nous sommes partis, elles m'ont toutes accompagnées jusqu'à Clitos avec les serviteurs, qui avaient revêtu leurs belles robes de cérémonie. Voici Tomty, mon éléphant, grand-père me l'avait donné pour mes dix ans, la nacelle a été dessinée et exécutée dans les ateliers du roi, elle était très confortable, et Tomty marchait plus vite que n'importe quel éléphant. Voici le port de Clitos. Et elle ajoute en montrant la digue, étonnée de le dire : Là, Chang-Tsé m'a

causé une grande peine.

M^{me} Libois ne demande pas quelle est cette peine, elle comprend que sa fille, émue par ces photographies qui sont pour elle de précieux souvenirs, parle sans penser qu'on l'écoute. Le couvent des Sœurs blanches, le marché des légumes et des fruits, le palais du Gouverneur, le fleuve rose et ses rives fleuries, tout est là. L'attaché français n'a rien oublié, et la dernière photographie, qui est enveloppée à part, montre le Maréchal, sur la terrasse de son palais, causant avec ses invités.

Liliane n'avait jamais ouvert ce paquet depuis qu'il lui a été remis, aussi elle éprouve une telle émotion en revoyant son grand-père tel qu'il était quelques jours avant sa mort que, malgré sa volonté, ses yeux s'emplissent de larmes et elle est incapable de parler.

– Son Excellence M. le Maréchal, murmure Chang-Tsé, tout aussi ému que Liliane.

Et M^{me} Libois regarde avec curiosité la photographie de cet homme qu'elle ne connaissait pas et qui n'a jamais voulu la voir

parce qu'il n'aimait pas la France ni les Français. Elle s'est aperçue de l'émotion de Liliane et elle en est heureuse, car, pendant les cinq mois qu'elle vient de vivre avec sa fille, bien des fois elle s'est demandé si Liliane était capable d'aimer une autre personne qu'elle-même. Les larmes de Liliane, qu'elle veut dissimuler, lui prouvent l'affection qu'elle avait pour son grand-père.

Après avoir regardé longuement les photographies, afin de laisser à sa fille le temps de se remettre, elle dit :

– Ton père, Liliane, ressemblait beaucoup au Maréchal, il en avait la grande taille et ce même visage loyal et énergique. Je t'achèterai un cadre et tu devrais mettre cette photographie dans ta chambre, elle te rappellerait ton heureuse enfance près de ton grand-père.

Et Liliane réussit à dire :

– Merci.

M^{me} Libois comprend qu'il faut profiter de cet instant, aussi elle ajoute :

– Je vous propose tous les deux de vous faire faire une belle promenade. Aujourd’hui, après déjeuner, nous irons à Versailles, nous visiterons le palais de nos rois et nous nous promènerons dans le parc.

Liliane a un mouvement brusque, elle se redresse, regrettant déjà d’avoir montré ces photographies.

– J’ai à travailler, dit-elle, et, du reste, je n’aime pas me promener dans ces villes de France, je les déteste.

– Oh ! mademoiselle la Maréchale, s’écrie Chang-Tsé, ne refusez pas. Vous avez bien vu tout à l’heure que le Bon Dieu nous donne aujourd’hui une de ces belles journées comme il n’y en a probablement pas beaucoup en France, il faut en profiter. Allons à Versailles, le palais des rois vous rappellera peut-être le palais de Son Excellence.

Liliane, qui tient à être désagréable, voudrait refuser, mais elle se souvient du beau temps qu’elle a trouvé ce matin en sortant, beau temps qui l’a fort étonnée, car elle ne croyait pas qu’en

Europe l'hiver cesserait et qu'un jour elle reverrait le soleil et les fleurs.

– Allons à Versailles si cela te plaît.

Un cri de joie, que le respect rend discret, échappe à Chang-Tsé, et il dit tout joyeux :

– Merci, mademoiselle la Maréchale, merci, Honorée Dame, quel beau dimanche nous allons passer !

Maintenant, il s'agit de ne plus perdre de temps, il y a un train au début de l'après-midi, c'est celui-là qu'il faut prendre.

Chang-Tsé s'empresse, il va à la cuisine, prépare le déjeuner, il sait où tout se trouve et peut facilement remplacer la femme de ménage, qui ne vient jamais le dimanche. Enfin, à deux heures, M^{me} Libois et les enfants montent dans le train qui va les conduire à Versailles.

Voulant plaire à sa fille, M^{me} Libois a mis une jolie robe de printemps, bleue, chapeau de même teinte qui s'harmonise avec ses cheveux, et Chang-Tsé est tout étonné de voir que l'Honorée Dame peut être si jolie. Quand Liliane sera

grande, elle sera probablement aussi bien que sa mère, mais ces deux visages, qui se ressemblent, ont une expression bien différente. M^{me} Libois a un sourire et des yeux pleins de bonté, ses gestes sont jolis et empreints de douceur. La petite Maréchale a toujours l'air de dire : je suis prête à vous offrir quelque sottise ; ses gestes sont brusques et elle saurait mieux taper que caresser. Malgré l'affection que Chang-Tsé porte à Liliane, il se rend compte qu'il y a une grande différence entre la mère et la fille ; il faut espérer qu'un jour la fille ressemblera à la mère.

Versailles. La sortie de la gare est pareille à toutes les sorties des gares des villes de province, mais, dès que les enfants se trouvent dans les larges avenues, ils aperçoivent le palais, ce palais qui est le plus beau du monde. Chang-Tsé ne cache pas son admiration, et Liliane est furieuse de constater qu'il ne peut être comparé au palais du Gouverneur à Floréal. Chang-Tsé supplie l'Honorée Dame de leur faire visiter le château et, comme il est très fort en histoire de France, histoire qu'il a beaucoup étudiée depuis son arrivée à Paris, il connaît le nom de tous les rois

qui ont vécu à Versailles et énumère à Liliane ce qu'ils ont fait.

M^{me} Libois conduit les deux enfants vers l'entrée, et Chang-Tsé, avec joie et respect, pénètre dans le palais à la suite de M^{lle} la Maréchale, qui est tout de même impressionnée par tant de grandeur.

Les salles se succèdent avec leurs magnifiques tableaux, rappel d'un passé glorieux, Liliane les regarde à peine et donne à Chang-Tsé l'explication de son indifférence :

– Tout cela, dit-elle, est très intéressant à voir pour des Français, moi, je suis une Écossaise, et comme mon grand-père je déteste la France et ses habitants.

Profondément peiné, Chang-Tsé ne peut s'empêcher de répondre :

– Mais, mademoiselle la Maréchale, votre maman est Française.

– Je sais bien, mais mon père était Écossais et j'ai sa nationalité.

– Vous le croyez ?

– J’en suis sûre.

– Je croyais... on m’avait dit qu’à votre majorité vous pouviez choisir le pays de l’Honorée Dame et que ce pays deviendrait ainsi le vôtre.

– C’est peut-être vrai, mais jamais je ne choisirai la France, car dès que je serai grande je n’y resterai pas. Il y a cinq mois que nous sommes ici et nous avons attendu cinq mois pour voir le soleil et les fleurs ; à Clitos, nous avons du soleil et des fleurs toute l’année.

– Mais, mademoiselle la Maréchale, vous ne pouvez retourner à Clitos, puisque Son Excellence n’y est plus.

– Je ne sais pas où j’irai, répond Liliane, mais je ne resterai pas en France.

Et, comme Liliane a élevé la voix, Chang-Tsé se permet de dire :

– Il ne faut pas que l’Honorée Dame s’en doute, cela lui ferait de la peine.

Et si les deux enfants n’entraient pas dans la chambre de Louis XIV, où le gardien va donner

des explications que Liliane désire entendre, elle aurait répondu :

– Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse de lui faire de la peine ?

Les appartements royaux, les petits appartements de la Dauphine Marie-Antoinette, le salon des Glaces, la Chapelle, le Théâtre, les enfants admirent tout ce que le public est autorisé à voir, puis, la visite terminée, M^{me} Libois les entraîne vers le parc, où le printemps a tout fait éclore.

Ce n'est pas comparable aux jardins du Gouverneur, ce n'est pas la même végétation, mais Liliane, qui ne dit rien, est de l'avis de Chang-Tsé, les fleurs de France sont jolies, et leur parfum, plus discret que celui des fleurs d'Asie, est délicieux à respirer.

Dans un bosquet, M^{me} Libois s'assied et montre aux enfants une pelouse pleine de boutons-d'or qu'ils pourront cueillir et emporter, et Liliane accepte de faire un bouquet pour sa chambre, Chang-Tsé en fera un pour M^{me} Libois. Et tout en cueillant les boutons-d'or les deux

enfants bavardent.

– Mademoiselle la Maréchale, s'écrie Chang-Tsé, tout joyeux, je n'aurais jamais cru qu'en France il y avait de si belles choses. Quel beau dimanche, il me donnera du courage pour toute la semaine !

Et, en s'arrêtant de cueillir, Liliane, songeuse, demande :

– Il te faut beaucoup de courage, Chang-Tsé, pour vivre dans cette boutique ?

– On a toujours besoin de courage, mademoiselle la Maréchale, et puis je suis dans cette boutique parce que le Bon Dieu le veut, alors, je trouve que c'est bien.

– Quand les dames acheteuses entrent, tu n'as pas envie de leur dire des sottises ?

– Non, jamais. Je pense, même si elles sont ennuyeuses et ne savent pas se décider à choisir, qu'elles peuvent faire un gros achat qui réjouira l'Honorée Dame. J'ai appris, depuis que nous sommes en France, mademoiselle la Maréchale, qu'il faut beaucoup d'argent pour que sur la table

il y ait toujours quelque chose, et il faut payer très cher pour habiter un coin d'une grande maison ; je ne m'en doutais pas.

– Moi non plus, reprend Liliane, à Clitos, tout me semblait si facile, je croyais mon grand-père très riche et je ne pensais pas qu'un jour je ne le serais plus. Il faut que je comprenne que, si ma mère n'avait pas un magasin, nous n'aurions rien tous les deux. Et que ferions-nous pour trouver l'argent qu'il faut pour avoir un coin dans une maison et quelque chose sur la table ! C'est affreux d'être pauvre, Chang-Tsé, affreux !

– Mais, mademoiselle la Maréchale, s'écrie le petit Chinois avec étonnement, vous n'êtes pas une vraie pauvre, permettez-moi de vous dire que vous faites erreur. Les vrais pauvres, je les ai connus à Clitos, ils habitaient ces petites cabanes devant lesquelles nous passions quand nous allions chez les Sœurs blanches. Ah ! mademoiselle la Maréchale, si vous étiez entrée dans une de ces cabanes, vous vous seriez rendu compte de la véritable pauvreté. Une natte posée par terre pour les parents, une autre pour les

enfants qui s'entassent pour dormir comme ils peuvent, et, pour nourriture, un peu de riz ou du poisson, une fois par jour, quand les Sœurs blanches ont le temps de leur en apporter. En sortant du catéchisme, souvent j'emportais des paquets que les Sœurs me confiaient, c'est comme cela que j'ai pu entrer dans leurs cabanes et voir de près ceux qu'on appelait les pauvres. Ce n'est pas vous, mademoiselle la Maréchale, non, ce n'est pas vous.

– Naturellement, reprend Liliane, je ne suis pas une mendicante comme ces gens dont tu parles, mais, tout de même, je pouvais avoir une mère riche comme mon grand-père et ne pas la trouver dans une boutique.

– Ça n'a pas d'importance, ose dire Chang-Tsé, une maman est toujours une maman, qu'elle soit dans un palais ou dans une boutique, et la vôtre est bonne et belle. Avez-vous remarqué comme l'Honorée Dame est jolie ?

– Oui, consent à répondre Liliane, aujourd'hui, elle est très bien habillée.

– Vous lui ressemblez, mademoiselle la

Maréchale, et, quand vous serez grande, vous serez, je crois, tout à fait comme l'Honorée Dame.

Et, en s'éloignant, Liliane crie avec rage :

– Je ne veux pas lui ressembler.

Chang-Tsé reste où il est, tout en continuant à cueillir les boutons-d'or. Il pense avec regret que M^{lle} la Maréchale n'aime pas encore l'Honorée Dame. C'est bien dommage, tant que M^{lle} la Maréchale continuera à avoir le caractère qu'elle a, il n'y aura pas de bonheur possible pour la mère et la fille. Souvent M^{me} Libois paraît triste et Chang-Tsé s'est aperçu que, parfois, les dures réponses de sa fille amenaient des larmes dans ses yeux. Faire pleurer une maman, c'est affreux, Chang-Tsé ne peut pas croire que le Bon Dieu pardonne cela facilement, et il a peur, très peur, qu'un jour la petite Maréchale soit punie.

Les enfants reviennent près de M^{me} Libois avec de gros bouquets. Bien entendu, le petit Chinois offre le sien, mais Liliane garde son bouquet très mal fait pour elle, sa mère lui offre de le lui arranger, ce qu'elle accepte. M^{me} Libois

ôte ses gants, ses mains sont très belles et Chang-Tsé remarque qu'elle porte au quatrième doigt une superbe bague verte et blanche.

– Oh ! s'écrie-t-il, Honorée Dame, comme vous avez là un beau bijou ! Puis-je le regarder ? J'aime beaucoup les pierres qui brillent. Voulez-vous me dire leurs noms ?

– La verte est une émeraude et la blanche un diamant. Cette bague m'a été donnée par ton père, Liliane, le jour de nos fiançailles ; depuis, je ne l'ai jamais quittée ; même lorsque j'étais si malade, je la portais. C'est pour moi un précieux souvenir, je ne m'en séparerai jamais.

Liliane regarde la bague et trouve que Chang-Tsé a raison, c'est un magnifique bijou, mais elle se tait comme elle le fait si souvent quand sa mère lui parle.

Les bouquets achevés, les enfants demandent à continuer la visite du parc, et puis il faut songer au retour. Ils reprennent le train, grisés par le printemps et contents de leur promenade.

La journée au grand air a fait du bien à tous et

ils font honneur au dîner. Ils se séparent immédiatement après pour se reposer ; demain, c'est pour Liliane le lycée, pour M^{me} Libois et Chang-Tsé le magasin avec des clientes plus ou moins agréables. C'est le travail habituel qu'on fera peut-être avec plus d'entrain en pensant au beau dimanche vécu.

Dans le coin du magasin où Chang-Tsé a son divan, il a bien du mal à s'endormir, Versailles et son parc le hantent, il revoit la chambre de Louis XIV et le masque du grand roi, cire qui l'a particulièrement impressionné. Il se promène dans le beau parc, près des bassins, et enfin dans le champ où ils ont cueilli les boutons-d'or, et, inévitablement, il pense à tout ce que la petite Maréchale lui a dit. Il ne veut pas la juger, il ne la jugera jamais, son affection, son dévouement le lui défendent, mais il voudrait que son caractère changeât et qu'elle devînt gentille, bonne, aimante, pour M^{me} Libois, qui serait, si sa fille le lui permettait, une si tendre maman.

Enfin Chang-Tsé s'endort paisiblement, son chapelet donné par M. l'aumônier enroulé autour

de son poignet, et voici qu'au milieu de la nuit il se réveille, chose extraordinaire, et il entend un bruit inusité. Dans l'appartement ou dans la boutique, quelqu'un marche. Chang-Tsé n'est pas peureux, il se dresse, saute de son lit et à tâtons cherche le bouton électrique qui va donner la lumière à tout le magasin.

Le magasin a son aspect habituel, sous des housses les mannequins sont paisibles, les comptoirs vides, et à la caisse il n'y a personne ; et pourtant le bruit continue. Quelqu'un s'est peut-être introduit dans l'appartement, mais si c'est un voleur, pourquoi fait-il tant de bruit, c'est incompréhensible.

Laissant le magasin éclairé, Chang-Tsé se dirige vers la pièce qui sert de salle à manger et de salon. Il ouvre la porte et trouve Liliane enfouie dans un fauteuil, Liliane dont le visage est méconnaissable ; elle se plaint, gémit, et c'est ce bruit que Chang-Tsé a entendu.

– Mademoiselle la Maréchale, s'écrie le petit Chinois effrayé, qu'avez-vous ?

– Je ne sais pas, je souffre, tout me fait mal,

j'ai déjà eu des vomissements, je crois que je suis empoisonnée, cela doit être très grave.

– Il faut appeler l'Honorée Dame.

– Pourquoi. Elle ne m'empêchera pas de souffrir. Ah ! j'ai trop mal !

Tout tremblant, Chang-Tsé se précipite vers la porte de la chambre de M^{me} Libois, il n'a jamais vu Liliane malade et il se rappelle avoir lu justement hier qu'une parente du grand Louis XIV, après avoir bu une tasse de tisane, a eu des souffrances affreuses et est morte empoisonnée. Liliane a lu cette histoire et sans doute elle y pense.

Réveillée, M^{me} Libois, qui a reconnu la voix de Chang-Tsé, ouvre sa porte, et le petit Chinois explique que M^{lle} la Maréchale est malade, bien malade.

En voyant sa fille courbée par la douleur et ne pouvant cesser de gémir, M^{me} Libois comprend que Chang-Tsé a dit la vérité, et elle pense à la maladie que toutes les mamans redoutent : l'appendicite. Il est trois heures du matin, il faut

un médecin tout de suite, car elle sait que l'intervention chirurgicale doit être faite le plus rapidement possible.

Avec calme elle agit, conseille à Liliane de se remettre dans son lit et, comme la petite fille refuse, n'insiste pas. Elle cherche dans l'annuaire du téléphone l'adresse d'un médecin proche de son magasin, compose le numéro, puis attend avec impatience qu'il réponde.

La sonnerie retentit longtemps, enfin une voix enrouée, désagréable, – le médecin devait dormir, – lui répond. Après avoir entendu M^{me} Libois qui donne des explications précises, le médecin affirme qu'il sera là dans une demi-heure.

Liliane continue à souffrir, à gémir, et furieuse d'être malade, s'écrie :

– C'est inutile de faire venir un docteur, je suis empoisonnée.

Et méchamment elle ajoute :

– Ce qu'on mange chez vous est détestable et c'est cela qui me rend malade. Laissez-moi, cela passera ou ne passera pas, mais je ne veux pas

voir de docteur.

M^{me} Libois n'attache aucune importance aux paroles de sa fille, elle s'habille rapidement et dit à Chang-Tsé d'en faire autant, ils doivent être prêts à sortir si le médecin ordonne quelque médicament qu'il faudra aller chercher.

Liliane ne parle plus, elle a fermé les yeux, et sa mère, très inquiète, s'aperçoit que son visage devient de la couleur d'un citron.

Le médecin arrive et, en voyant la malade dans le fauteuil, s'étonne et s'écrie :

– Cette enfant doit être dans son lit, je ne peux l'examiner ainsi.

Liliane a encore la force de résister, elle répond :

– Je ne veux pas me coucher, laissez-moi tranquille, je suis empoisonnée.

Le docteur est un grand gaillard, jeune et vigoureux, cette réponse ne lui plaît guère, il se penche vers la petite fille, la prend dans ses bras et dit à M^{me} Libois :

– Montrez-moi sa chambre.

Ce geste d'autorité étonne Liliane, mais, à bout de forces, elle ne résiste plus, elle s'abandonne et se laisse mettre sur son lit. Le médecin prend son pouls et palpe doucement son abdomen, puis, après cet examen attentif, il dit à M^{me} Libois :

– Vous avez raison, madame, c'est une crise d'appendicite, est-ce la première ?

– Ma fille est à Paris depuis cinq mois, répond M^{me} Libois, je ne l'ai jamais vue malade. Avant, elle habitait Floréal, en Asie, et le petit Chinois qui vit près d'elle depuis des années pourrait vous renseigner.

– Cela n'a aucune importance, le traitement est le même. Voulez-vous que nous quittions la chambre de la malade, je ne voudrais pas la fatiguer.

M^{me} Libois comprend que le docteur a quelque chose à lui dire que Liliane ne doit pas entendre. Elle le conduit dans le parloir où sur la table tout a été préparé pour qu'il puisse écrire son ordonnance.

– Madame, dit-il, vous avez eu raison de m'appeler aussi vite, votre fille est en pleine crise d'appendicite, il faut opérer le plus tôt possible. Où voulez-vous faire transporter votre malade ?

Bien que M^{me} Libois ait eu tout de suite la crainte de cette maladie, la confirmation lui en est pénible.

– Docteur, répond-elle, je ne sais pas, c'est vous qui devez décider.

– Connaissez-vous un chirurgien ?

– Non.

– J'ai un ami à l'hôpital des Enfants-Malades, je lui téléphonerai, il opérera votre fille en arrivant demain matin dans son service.

L'hôpital, ce mot effraie M^{me} Libois.

– À l'hôpital, reprend-elle, pourrai-je rester près de ma fille ?

– Non, madame, mais vous pourrez la voir.

– Je préférerais rester près d'elle. Est-ce que le docteur dont vous me parlez a une clinique ?

– Oui, madame, à Passy, mais je vous préviens

qu'actuellement les frais dans une clinique sont très élevés et votre malade peut être obligée d'y rester assez longtemps, nous pouvons avoir des complications.

– Très élevés, répète M^{me} Libois inquiète, pourriez-vous me dire à peu près la somme que ces frais représentent ?

– Avec les honoraires du chirurgien et la maison de santé, il faudrait compter une dizaine de mille francs.

– Dix mille francs, répète M^{me} Libois, dix mille francs !

Puis, après un silence, elle ajoute :

– Je choisis la maison de santé, car je désire ne pas quitter ma fille.

– Très bien, madame, je vais téléphoner pour avoir une ambulance, puis je préviens le chirurgien pour qu'il se trouve à la maison de santé à votre arrivée. Il opérera immédiatement la malade s'il le juge nécessaire, vous me retrouverez à la clinique.

Le docteur prend congé de M^{me} Libois en lui

disant :

– À tout à l’heure.

M^{me} Libois l’accompagne, puis avec Chang-Tsé retourne près de Liliane qui, très abattue, les yeux fermés, continue à gémir. Avec calme, M^{me} Libois prépare ce qu’elle veut emporter à la clinique. Tout étant prêt, elle s’habille afin de pouvoir s’en aller dès que l’ambulance arrivera, et appelle Chang-Tsé.

– Mon petit ami, lui dit-elle, je vais m’en aller avec Liliane à la clinique, il faut donc que je ferme le magasin pour quelques jours. Cela est assez ennuyeux, car les frais sont lourds et une fermeture, inévitablement, vous fait perdre des clientes, mais je ne peux faire autrement. De plus, je vais te confier que ma situation ne me permet pas d’avoir tout de suite ces dix mille francs qu’il me faut pour soigner ma fille. J’ai fini, il y a quelques mois, de payer le fonds de commerce et je n’ai plus d’argent disponible, et pourtant il me faut dix mille francs. Voici ce que je te demande de faire. Tu connais la bague que tu as trouvée si jolie, tu vas la porter à un bijoutier qui est un ami,

je te donnerai une lettre lui expliquant que je veux vendre cette bague parce que j'ai besoin d'argent immédiatement. Il acceptera sûrement et il te remettra cet argent que tu m'apporteras à la clinique. Tu as bien compris ?

Le petit Chinois a écouté avec la plus grande attention M^{me} Libois, puis il dit :

– Honorée Dame, me permettez-vous de parler ?

– Mais je t'en prie, je sais à quel point tu es un ami dévoué pour ma fille.

– Je suis aussi votre ami, Honorée Dame, si vous voulez bien me permettre de l'être et accepter mon dévouement.

– Merci, je sais que je peux compter sur toi.

– Voici, Honorée Dame, ce que je vous propose : je vais aller chez le bijoutier porter votre belle bague dont vous ne vouliez jamais vous séparer, mais je comprends qu'il vous faut dix mille francs pour M^{lle} la Maréchale ; c'est un sacrifice, le Bon Dieu vous récompensera. Dès que j'aurai l'argent, je le porterai à la maison de

santé, puis je reviendrai ici, j'ouvrirai le magasin et je recevrai les clientes. Il y a cinq mois que je suis avec vous, je crois que je pourrai très bien, pendant quelques jours, assurer la vie du magasin. Et le soir, quand la vente sera terminée, si vous le permettez, j'irai prendre des nouvelles, car toute la journée j'aurai été bien inquiet. Voilà, Honorée Dame, ce que j'avais à vous dire.

– Chang-Tsé, reprend M^{me} Libois, tu offres tout ce que tu peux, merci. Le Bon Dieu t'a donné un cœur bon et délicat, je serais bien heureuse si celui de Liliane pouvait un jour ressembler au tien.

M^{me} Libois va vers un petit meuble, prend dans un tiroir l'écrin qui contient sa bague, l'ouvre, et regarde une dernière fois les belles pierres, puis, d'un geste brusque, referme l'écrin et le tend à Chang-Tsé.

– Voici, dit-elle, j'ai écrit la lettre et tu porteras le tout dès que nous serons parties.

Cette affaire réglée, M^{me} Libois revient dans la chambre de sa fille et lui annonce qu'elle va être emmenée dans une maison de santé, une

opération est nécessaire, opération qui la soulagera immédiatement. Liliane ne répond pas, elle continue à souffrir, elle est horriblement lasse et est convaincue qu'elle est empoisonnée. Tout lui est égal, elle va, comme tous les descendants de Louis XIV, mourir, et sa douleur est aussi physique que morale. Peut-être se rend-elle compte qu'elle n'est pas prête à paraître devant Dieu. Quand on croit partir pour le dernier voyage, il faut avoir des bagages importants : bonnes actions, amour des malheureux, soulagement de la souffrance et de la misère, enfin avoir pratiqué une des plus belles vertus : la charité.

Liliane n'a rien à emporter avec elle, elle arrivera devant le tribunal de Dieu les mains vides, avec, comme principale accusation, l'orgueil, péché capital ! Son état physique, si douloureux, lui laisse toute son intelligence, et les paupières closes elle entend cette conscience, qu'elle n'a jamais voulu écouter, et qui lui reproche tant de choses.

L'ambulance arrive, elle est incapable de

marcher. Elle se laisse mettre sur le brancard, on l'entoure de couvertures et, au moment où elle passe dans le magasin, elle aperçoit Chang-Tsé qui, comme il a l'habitude de le faire, s'incline vers la terre. Elle l'appelle et, lui tendant la main, murmure :

– Je ne sais pas si je reviendrai, adieu, et merci.

Elle est surprise de ce qu'elle vient de faire. Ce geste, ces paroles lui ont été ordonnés par une volonté plus puissante que la sienne et à laquelle elle a été obligée d'obéir, aujourd'hui sa conscience la dirige.

Dès qu'elle est partie, Chang-Tsé se dépêche de mettre tout en ordre dans l'appartement, d'installer le magasin, puis, prenant le précieux écrin qu'il met dans une des poches intérieures de sa robe, lettre en main, il s'en va porter le tout au bijoutier, ami de M^{me} Libois.

Le domicile de ce bijoutier étant sur une des grandes avenues proches de l'Étoile, il s'en va à pied. Il fait aussi beau qu'hier et Chang-Tsé se souvient de cette journée qui aurait pu être encore

plus agréable si Liliane avait été gentille avec sa mère. Chang-Tsé n'ose penser que sa maladie est une punition, mais il sait bien que le Bon Dieu punit aussi sur la terre ceux qui ne font pas leur devoir. Il ne veut pas juger M^{lle} la Maréchale, mais, passant devant une église, très troublé, il fait une prière fervente pour que Liliane retrouve la santé et que son caractère s'améliore.

Chez le bijoutier, la lettre le fait recevoir immédiatement et il a la joie d'emporter dans une enveloppe les billets demandés. Maintenant il doit aller à la maison de santé. Il ne prendra pas le métro, tant il a peur que, profitant de la foule, un habile voleur lui enlève la précieuse enveloppe contenant l'argent nécessaire pour soigner M^{lle} la Maréchale. Il arrive à la maison de santé un peu fatigué et demande, tout de suite, à voir M^{me} Libois pour un message important.

Après une longue attente dans une antichambre où il voit passer infirmières et médecins, M^{me} Libois paraît, son visage indique à Chang-Tsé que l'état de M^{lle} la Maréchale est toujours aussi grave. Il tend l'enveloppe en

disant :

– Honorée Dame, je vous apporte l'argent et M. le bijoutier vous remercie d'avoir pensé à lui.

– L'opération est faite, dit M^{me} Libois en prenant l'enveloppe, elle était très nécessaire et les médecins ne pourront me rassurer que dans deux ou trois jours, c'est long. Liliane est faible, elle n'est pas encore réveillée, une infirmière ne la quitte pas, elle sera très bien soignée. Reviens ce soir, j'aurai peut-être de meilleures nouvelles à te donner, pour le magasin fais ce que tu peux, il y a de l'argent dans le tiroir de la caisse et quelques provisions à la cuisine.

Elle ajoute, en tendant la main :

– Que deviendrais-je si je ne t'avais pas ? Merci pour tout ce que tu fais pour elle et pour moi.

M^{me} Libois retourne près de sa fille, et Chang-Tsé, cette fois, se dirige vers le métro, les voleurs ne sont plus à craindre.

Toute la journée, le petit Chinois reçoit les clientes et s'efforce de faire la vente tout comme

M^{me} Libois. Doué d'une excellente mémoire, il sait où chaque chose se trouve, aussi ne cherche-t-il pas longtemps ce que les clientes désirent, et il ose conseiller les dames hésitantes. Il a un goût très sûr, sait assembler les couleurs, et les acheteuses, amusées par ce jeune vendeur, achètent avec plaisir.

Tout en leur présentant les articles, le petit Chinois n'oublie pas de leur apprendre la raison de l'absence de M^{me} Libois. La maison de santé, l'opération sont de gros frais, ajoute Chang-Tsé, aussi les honorées dames et clientes seraient bien bonnes si elles achetaient beaucoup, cela aiderait M^{me} Libois, Chang-Tsé serait très fier de le lui dire ; et les dames se laissent toucher par cette prière. Le soir, en faisant sa caisse, tout comme M^{me} Libois, Chang-Tsé est heureux de constater qu'il a une magnifique recette.

Dans le magasin, il met tout en ordre, prépare son dîner, il faut manger pour pouvoir bien travailler demain, puis il s'en va à la maison de santé. En y pénétrant, son cœur bat et tout à coup il a peur, une affreuse peur d'apprendre que l'état

de M^{lle} la Maréchale s'est aggravé.

M^{me} Libois a dû donner des ordres, car la personne assurant le service des renseignements lui dit qu'il doit monter à la chambre des roses, où il est attendu.

Devant la porte, il gratte comme il a l'habitude de le faire et, n'entendant aucune réponse, se permet de l'ouvrir. Il se trouve devant une seconde porte ; grattant de nouveau, il écoute. Le silence régnant dans la chambre est si grand que, craignant d'apprendre une terrible nouvelle, il a le désir de s'enfuir, mais pourtant il reste là, grattant encore. Enfin, doucement, la porte s'ouvre et une infirmière paraît.

– Entrez, monsieur, lui dit-elle à voix basse, ma malade vous a réclamé, elle sera heureuse de vous voir.

Chang-Tsé pénètre dans la chambre et il aperçoit Liliane. Son visage est ravagé par la maladie et la fièvre la rend haletante. Sa mère est assise près du lit.

– Ma chérie, murmure-t-elle, voici Chang-Tsé,

le médecin a permis qu'il te fasse une courte visite.

Liliane se tourne vers le petit Chinois et réussit à dire :

– Viens tout près de moi. Ma mère, voulez-vous lui céder votre place ?

M^{me} Libois se retire et Chang-Tsé s'approche du lit :

– Écoute-moi, reprend la petite fille, tu feras ce que je vais te dire : je ne veux pas qu'elle vende sa bague, j'ai entendu tout, tout. J'ai des choses à moi, ma montre, mon collier de perles que grand-père m'a offert pour mes onze ans, tu les donneras pour payer la maison de santé, le chirurgien, mais il ne faut pas qu'elle vende sa bague. Tu as compris, tu feras ce que je te dis, et elle ajoute comme d'habitude : je le veux.

L'effort pour la malade a été très grand ; épuisée, elle appelle l'infirmière et dit :

– Je n'ai plus de forces, j'ai soif, je suis très mal, je ne peux pas dormir.

Chang-Tsé est renvoyé de la chambre et M^{me}

Libois le suit.

Dans le couloir, elle confirme au petit Chinois l'état inquiétant de sa fille.

– Liliane est très mal, les médecins, ce soir, sont mécontents, ils ne m'ont pas caché leurs craintes. La nuit est décisive, demain, Chang-Tsé, ma fille ne sera peut-être plus de ce monde ; je l'aurai retrouvée pour la perdre. Ai-je su la soigner ? Les docteurs disent qu'elle a déjà dû avoir de petites crises dont je ne me suis pas aperçue. Tu connais Liliane, elle ne dit jamais rien, et puis l'antipathie qu'elle a pour moi l'obligeait à se taire. J'aurais dû la mettre en pension, comme elle le désirait, elle aurait peut-être confié à une maîtresse ce qu'elle a caché à sa mère.

Chang-Tsé est bouleversé par ce qu'il entend. Pour lui, M^{me} Libois est une sainte qui, depuis des mois, a tout supporté de sa fille sans jamais se plaindre, ce n'est pas elle la coupable, c'est la petite Maréchale. Son cœur, volontairement fermé, n'a pas voulu comprendre quelle tendresse sa mère lui offrait, elle n'acceptait pas la

boutique après le palais, et son orgueil lui dictait des paroles et des actes qui ont été souvent cruels.

Chang-Tsé a autant de peine que M^{me} Libois, il offre de rester entre les deux portes, M^{me} Libois ne serait pas seule, et si elle avait besoin de quelque chose il serait là. M^{me} Libois refuse, l'infirmière ne quittera pas la malade, Chang-Tsé doit retourner au magasin et prier pour la petite Maréchale.

Le cœur lourd, le jeune Chinois s'en va, afin d'obéir à l'Honorée Dame. Il eût voulu rester près de la petite malade, qu'il aime malgré tous ses défauts. Il lui doit d'être chrétien, c'est elle qui a voulu qu'il soit baptisé et qu'il fasse sa première communion. De magnifiques rêves lui ont été permis et M. l'aumônier lui a bien recommandé de s'en souvenir ; si la petite Maréchale n'avait pas recueilli Chang-Tsé, il ne les aurait jamais eus et sa reconnaissance est telle qu'il donnerait sa vie pour que Liliane guérisse et que son cœur devienne semblable à celui de sa maman.

Ce soir, dans le magasin, il s'agenouillera et il

offrira tout à Dieu pour celle qui est en danger et, confiant en la bonté du Père, il attendra de connaître la Volonté de Celui qui n'abandonne jamais ses enfants.

*

Pendant trois semaines, la petite Maréchale a lutté avec la maladie, une infection généralisée a suivi l'opération et bien des fois les médecins n'ont laissé à la pauvre maman aucun espoir. Mais, un jour, la fièvre a baissé, la malade, qui délirait presque tout le temps, a retrouvé la raison, et M^{me} Libois a commencé à espérer. Mais, pour cette malade affaiblie, la convalescence a été longue à venir et il a failli attendre bien des jours encore pour lui faire quitter la clinique. Enfin le départ est décidé et, un beau dimanche de juin, dans le petit appartement de l'avenue Bosquet, tout est prêt pour recevoir la convalescente.

Grâce à Chang-Tsé, le magasin est resté

ouvert. Chaque fois que cela lui a été possible, M^{me} Libois y est venue passer quelques heures, donnant des ordres aux fournisseurs, aide précieuse pour le jeune Chinois qui, malgré sa bonne volonté et son intelligence, n'aurait pu seul diriger cette maison.

Bien qu'il ait l'habitude de toujours obéir à Liliane, Chang-Tsé ne s'était pas soucié des recommandations qu'elle lui avait faites le soir de son opération, la fièvre de la malade était si forte que M^{me} Libois lui avait dit que sa fille n'avait plus sa raison. Il savait que la bague de M^{me} Libois avait été vendue, et il n'aurait pas osé ouvrir le secrétaire de M^{lle} la Maréchale pour y chercher ses bijoux et les vendre sans parler à M^{me} Libois de cette vente. Ce n'était pas possible. M^{lle} la Maréchale oubliait que Chang-Tsé et elle n'avaient que treize ans et qu'ils étaient encore des enfants. Il espérait que Liliane ne se souviendrait plus de cet incident. Elle avait entendu des paroles que sa mère ne désirait pas qu'elle entendît, cela valait peut-être mieux, la petite Maréchale comprendrait ainsi toute la tendresse que sa maman avait pour elle.

Ce dimanche de juin, Chang-Tsé a mis des fleurs dans la chambre de Liliane et la femme de ménage a fait un bon déjeuner qui attend, lui aussi, sur un coin du fourneau, l'arrivée de la petite malade. Le magasin, fermé ce jour-là, est propre et joli. Chang-Tsé, qui fait maintenant les étalages aussi bien que M^{me} Libois, en a réalisé un superbe : d'un côté, des chemisettes bleues et roses avec fleurs assorties, de l'autre côté, les nouveaux livres avec quelques-uns magnifiquement reliés. La vente des livres a superbement marché et M^{me} Libois a pu constater qu'elle augmentait chaque jour. Chang-Tsé a osé dire qu'il faudrait lui donner plus d'importance, car souvent des clientes s'en allaient sans avoir pu acheter le livre qu'elles désiraient.

Superbe dans sa robe des dimanches, Chang-Tsé sort pour guetter l'arrivée de M^{lle} la Maréchale. Il fait un temps magnifique, la Seine, que le petit Chinois avait trouvée tout l'hiver de si vilaine couleur, est presque bleue, et les arbres qui la bordent ont des feuilles fraîches ravissantes qu'une légère brise remue. Le ciel et le soleil rappelleront à M^{lle} la Maréchale les beaux

dimanches de Clitos.

L'autobus s'arrête au coin du pont et Chang-Tsé voit descendre M^{me} Libois et sa fille. Liliane a beaucoup grandi et maigri, elle est de la taille de sa mère, elle marche seule vers Chang-Tsé qu'elle a aperçu. Il s'incline comme il a l'habitude de le faire, mais la petite Maréchale lui tend la main.

– Bonjour, dit-elle, je suis bien contente de te revoir, il me semble que je sors de prison, ce soleil et ce ciel me surprennent.

Et Chang-Tsé, tout ébahi d'avoir accepté la main de M^{lle} la Maréchale, répond :

– Cela rappelle Clitos.

– Un peu, conclut Liliane, seulement un peu.

Elle entre, suivie de sa mère et du petit Chinois, dans l'appartement et immédiatement se dirige vers sa chambre. Chang-Tsé se précipite vers la cuisine, après avoir crié à M^{me} Libois sa joie.

– Elle est là, guérie, tout à fait, je ne peux pas croire à ce bonheur. Nous avons eu si peur,

Honorée Dame, si peur !

Dix minutes après l'arrivée, Liliane et sa mère sont assises autour de la table, attendant les plats que Chang-Tsé va apporter.

Comme d'habitude, la fillette est silencieuse, mais M^{me} Libois s'aperçoit qu'elle regarde avec une attention extrême la petite pièce où elles se trouvent. Aujourd'hui, elle découvre que sa mère l'a arrangée avec le goût qui lui est propre.

– Vous avez de jolies gravures, dit-elle en les montrant, je ne m'en étais pas aperçue.

Et elle ajoute :

– Quand on sort de prison, on remarque bien des choses que, libre, on n'avait pas remarqué.

Chang-Tsé apporte une magnifique omelette aux asperges, plat qu'il sait parfaitement faire, et il est très fier de ses talents culinaires si récents. À Clitos, le chef cuisinier ne lui permettait pas d'approcher de ses fourneaux, et, en arrivant en France, il était aussi ignorant que Liliane pour tous les soins d'ordre ménager. Bien vite il avait compris qu'il fallait apprendre pour aider M^{me}

Libois et que la vie facile et confortable qu'il avait eue au palais du Gouverneur devait être oubliée.

Le plat mis au milieu de la table, Chang-Tsé va se retirer, quand la petite Maréchale parle à M^{me} Libois d'une voix grave qu'il ne lui connaît pas.

– Ma mère, dit-elle, voulez-vous permettre à Chang-Tsé de déjeuner avec nous. Aujourd'hui, c'est presque une fête, puisque je reviens guérie.

M^{me} Libois est aussi étonnée que le petit Chinois, mais elle ne le montre pas.

– Tu as raison, répond-elle, c'est fête aujourd'hui, et Chang-Tsé doit se réjouir avec nous. Il a été pour moi le fils le meilleur et pour toi un frère dévoué, je suis heureuse de le remercier.

Très ému, Chang-Tsé va chercher assiette et verre, et la petite Maréchale se lève pour prendre dans un tiroir fourchette, couteau, serviette. M^{me} Libois ne fait pas un mouvement, mais sa surprise est grande, et elle se demande avec joie

si la maladie aurait changé le cœur de sa fille. Vis-à-vis d'elle, Liliane n'a pas manifesté sa gratitude, pendant ces six semaines elle n'a pas eu pour sa mère une parole affectueuse, elle a simplement cessé d'être désagréable, c'est déjà quelque chose.

Avec cette dignité que Chang-Tsé a dans tout ce qu'il fait, il se met à table, remerciant de l'honneur que M^{lle} la Maréchale lui a réservé, et les plats se succédant aussi bons que le premier le petit Chinois reçoit des compliments dont il est très fier.

Après le déjeuner, M^{me} Libois rappelle à Liliane qu'elle doit se reposer, ordre du médecin, et, après ce repos, elle pourra, si elle n'est pas fatiguée, aller s'asseoir dans les jardins du Champ de Mars, qui sont très jolis à cette époque de l'année.

Liliane ne discute pas et s'en va dans sa chambre en disant à Chang-Tsé :

– Tu viendras me chercher, à trois heures je serai prête.

Et elle ajoute en se tournant vers sa mère :

– Je ne suis pas fatiguée, je crois que je retrouve ma santé. Avant cette crise, je n'avais jamais été malade et mon grand-père disait que j'avais le tempérament de mon père.

Tout comme Liliane, M^{me} Libois aurait besoin de repos, elle a veillé bien des nuits, mais la comptabilité du magasin a été négligée et elle veut aujourd'hui mettre tout en ordre. Le magasin leur assure la vie matérielle et rien ne doit être négligé pour sa prospérité. Avec courage elle prend livres et factures et se met au travail.

À trois heures, Chang-Tsé, ravi d'aller se promener avec M^{lle} la Maréchale, va gratter à sa porte, et Liliane, fraîche et reposée, lui ouvre en disant joyeusement :

– Allons nous promener. J'ai hâte d'être dehors, j'ai été si longtemps enfermée que je ne veux pas rester à la maison quand il fait beau.

M^{me} Libois leur conseille d'emporter pliants et livres et leur indique une allée où ils seront bien. Si elle a fini de mettre à jour les écritures, elle ira

peut-être les retrouver. Gaiement, Liliane s'en va, Chang-Tsé, portant les pliants, la suit. Les jardins du Champ de Mars sont proches et heureusement pas encombrés.

Les deux enfants trouvent l'allée indiquée par M^{me} Libois, le petit Chinois installe les pliants comme il installait les coussins de la pirogue, et Liliane, habituée à ses soins dévoués, le laisse faire.

Les pliants bien calés, près des buissons en fleur, Chang-Tsé pose les livres sur l'un et Liliane s'assied sur l'autre, puis il s'apprête à se mettre par terre, près de la petite Maréchale, comme il le faisait à Floréal. Mais ce qui était naturel en Asie, alors que Liliane était la petite-fille du Gouverneur, serait à Paris, dans ces jardins, ridicule, et Liliane le comprend.

– Chang-Tsé, enlève les livres et assieds-toi sur ce pliant. Les gens qui passent nous regardent déjà suffisamment, on dirait qu'ils n'ont jamais vu de Chinois et de tunique brodée. Ces passants ne se doutent pas qu'en arrivant en Europe ce sont eux qui m'ont semblé extraordinaires, je les

trouvais ridicules dans leurs vêtements à la mode de Paris. Je m'y suis faite, mais je préfère de beaucoup vos belles robes aux costumes qu'ils portent.

– Je voudrais, répond Chang-Tsé, ne jamais quitter ma tunique, c'est un peu de mon pays que j'ai emporté, un souvenir précieux auquel je tiens.

– C'est dur, Chang-Tsé, d'être loin de son pays.

– Très dur, mademoiselle la Maréchale, mais quand on pense que c'est la volonté du Bon Dieu, on se résigne et on se dit que peut-être un jour, plus tard, beaucoup plus tard, Il vous y renverra.

Liliane soupire et répond :

– Je n'ose plus espérer revoir Floréal.

– Ce n'était pas votre pays.

– Non, mais je l'aimais comme s'il était le mien.

– La France est belle aussi, nous ne la connaissons pas, rappelez-vous Versailles.

– Ce n'est pas mon pays.

– Mais si, puisque c'est celui de votre maman.

– Je l'ai détesté, s'écrie avec rage Liliane, oui, détesté.

Je ne voulais pas y vivre et j'ai tout fait pour le quitter.

Chang-Tsé regarde Liliane avec effroi.

– Comment, dit-il, je ne comprends pas et j'ose vous demander, mademoiselle la Maréchale, ce que vous vouliez faire pour le quitter. Avez-vous pensé vraiment abandonner l'Honorée Dame ?

– Oui, j'y ai pensé.

– Et où vouliez-vous aller ?

– À Floréal, là où j'avais vécu. Une élève du lycée devait partir en Asie avec ses parents, elle a pensé qu'elle pourrait me cacher dans une malle et que je ferais le voyage dans la cale du bateau. Elle avait lu qu'un grand explorateur était parti de France ainsi. Elle m'a prêté le livre qui racontait ce voyage. Je me suis rendu compte que ce récit était inventé par un auteur pour amuser les

enfants, une aventure qu'on ne pouvait essayer de vivre. Pendant un mois j'avais pensé à ce départ, j'ai été bien malheureuse quand je me suis aperçue qu'il était impossible.

– Alors, s'écria Chang-Tsé épouvanté par ce qu'il vient d'apprendre, un soir, pareil aux autres soirs, vous ne seriez pas rentrée, et l'Honorable Dame et moi que serions-nous devenus sans vous ? J'ai quitté mon pays pour vous suivre, j'irai avec vous n'importe où, mais je crois que vous devez rester avec votre maman, et votre serviteur vous supplie de ne jamais l'abandonner. Que deviendrait-il sans vous, si loin de Floréal ?

Le petit Chinois a des larmes dans les yeux et sa voix trahit son émotion, des sanglots sont proches et il lui faut beaucoup de courage pour ne pas montrer son chagrin.

Liliane se tait quelques instants, puis reprend :

– Ce départ auquel j'ai pensé, cette fuite, car je ne voulais prévenir personne, pas même toi, Chang-Tsé, je l'ai envisagé le premier mois de mon arrivée en France. Je ne voulais pas vivre dans une boutique, et, stupidement, je croyais

que, si je revenais à Floréal, je serais encore la petite-fille du Maréchal. C'était, c'était bien avant ma maladie.

– Et maintenant ? demande Chang-Tsé en essuyant ses larmes.

– Maintenant, je ne pense plus au départ. M. l'aumônier des Sœurs blanches m'avait donné un petit livre en me recommandant de le lire si j'étais malheureuse. Je l'ai lu pendant ma maladie, c'est la seule chose que j'avais emportée à la clinique, il m'a consolée et fait comprendre tout ce que je ne comprenais pas : la mort de mon grand-père, le départ imposé, le retour chez ma mère et le magasin... ce magasin où je ne voulais pas accepter de vivre.

– Ce magasin, mais il me plaît, autant que le palais du Gouverneur, puisque vous y êtes, mademoiselle la Maréchale, et vous y resterez à présent. Est-ce que je puis me permettre de vous demander de le promettre à l'Honorée Dame ? Sans cela, pensez à mon angoisse chaque fois que vous aurez quelques minutes de retard.

– Ne t'inquiète pas, Chang-Tsé, maintenant je

resterai. J'ai été très malade et bien des soirs j'ai compris que, peut-être, je ne verrais plus le lever du soleil. Malgré la fièvre, j'ai beaucoup pensé à tout ce que je lisais dans le petit livre, quand j'avais la possibilité de lire.

– Quel est donc ce livre ?

– *L'Évangile raconté aux enfants.*

– Ah ! s'écrie Chang-Tsé, M. l'aumônier me l'a donné aussi et quand j'ai de la peine il me console. Tout comme vous, mademoiselle la Maréchale, je l'ai lu bien souvent pendant votre maladie.

– Alors, tous les deux nous lisions ce livre que nous avons emporté de Clitos, et pourtant ce n'était pour moi qu'un souvenir.

– Oui, un beau souvenir qui vous a protégée.

– Ce qui est difficile, reprend la petite Maréchale songeuse, c'est de toujours essayer de faire ce que le livre dit. On le veut, mais le caractère est là, et le mien n'est pas agréable, ça, je le sais.

Et avec beaucoup de respect Chang-Tsé ose

dire :

– Il est déjà changé, mademoiselle la Maréchale, et il peut encore s'améliorer.

Liliane n'aime pas beaucoup cette réponse, doit-elle se fâcher ? Non, il fait beau, le soleil lui donne des forces nouvelles et elle sait l'affection que Chang-Tsé a pour elle, aujourd'hui il lui semble que rien ne pourra la froisser. Elle est heureuse comme elle l'était autrefois à Clitos, alors que tout lui était donné. Et pourtant, ce soir, elle rentrera dans le petit appartement qu'elle a trouvé si laid, et elle reverra l'affreuse boutique où elle a découvert sa mère.

– Chang-Tsé, reprend-elle, il faut que je te demande de me préciser quelque chose. J'ai eu longtemps le délire, des cauchemars, et quand je cherche à me souvenir, je ne sais plus ce qui est la vérité. Avant d'aller à la clinique, je crois avoir entendu le médecin parler de me transporter à l'hôpital, et il me semble que ma mère a refusé parce qu'elle ne pourrait y être avec moi.

– C'est exact, répond Chang-Tsé.

– Après, par la porte entrouverte, j’ai surpris une conversation que ma mère avait avec toi. Il lui fallait, pour la maison de santé, une somme de dix mille francs, elle ne l’avait pas, et pour se la procurer tu devais porter sa bague, la belle bague que mon père lui a donnée, chez un bijoutier qu’elle connaissait et qui la lui achèterait.

– C’est exact, répète Chang-Tsé.

– Alors, s’écrie Liliane avec un geste de colère, cette bague est vendue. Je ne voulais pas devoir cela à ma mère, comprends-tu, Chang-Tsé, je ne voulais pas qu’elle fût généreuse à ce point envers une fille qui ne l’aimait pas, et j’aurais voulu tout faire pour empêcher cette vente. Un soir où j’étais très mal, est-ce que je ne t’ai pas parlé de tout cela ?

– Si, mademoiselle la Maréchale.

– Qu’est-ce que je t’ai dit ?

– Qu’il fallait chercher vos bijoux, les vendre, pour que l’Honorée Dame gardât sa bague.

– Ah ! j’avais donc quelquefois ma raison. Qu’as-tu fait ?

– Je n’ai pas osé prendre vos bijoux, et puis je crois que je ne pouvais pas les vendre. Je n’ai que treize ans, et on m’aurait peut-être pris pour un voleur.

Sincère, Liliane répond :

– C’est vrai, je n’avais pas pensé à cela. Mais, cette bague, qu’est-elle devenue ? Tu connais le bijoutier qui l’a achetée ?

– Oui, mademoiselle la Maréchale.

– Ce commerçant ne l’a peut-être pas vendue ? Si je lui écrivais que cette bague est un précieux souvenir, peut-être voudrait-il l’échanger contre mes bijoux. Mon grand-père m’avait beaucoup gâtée, et je crois que mes bijoux ont une grande valeur. Chang-Tsé, tu iras demain matin chez le bijoutier avec une lettre et un paquet.

– Je veux bien, mais l’Honorée Dame ne sera-t-elle pas mécontente ?

– Non, rappelle-toi ce qu’elle nous a raconté un jour en parlant de cette bague reçue le jour de ses fiançailles. N’a-t-elle pas dit qu’elle ne s’en séparerait jamais ? Et pour moi elle s’en est

séparée. Je ne veux pas accepter cela. C'est peut-être encore de l'orgueil, comme dit le livre, mais je crois que c'est de l'orgueil permis. Tu iras demain matin ?

– J'irai, mademoiselle la Maréchale.

– Et tu réussiras.

– J'essaierai de réussir, mais cela ne me semble pas très facile.

– Si cela était facile, il ne faudrait pas le tenter, j'aime, tu le sais bien, tout ce qui est difficile. À Clitos, je demandais toujours qu'on me fit monter des chevaux capricieux, et quand Tomty nous emmenait dans des chemins inconnus de la montagne que tu trouvais dangereux, j'étais heureuse parce que la promenade n'était pas sans risque. Je ne ferai plus jamais de pareilles promenades, c'est triste !

– Vous en ferez d'autres, et puis, mademoiselle la Maréchale, il ne faut pas dire que quelque chose est triste quand le Bon Dieu vous a laissée sur la terre. Vous finirez par aimer la France, le pays de votre maman.

Et il ajoute à voix basse :

– Votre maman aussi. Elle a tant souffert quand elle a cru vous perdre que j'ai compris toute la tendresse qu'elle avait pour vous.

Liliane ne répond pas, les paroles de Chang-Tsé terminent la conversation. La petite Maréchale pense que l'Honorée Dame a fait une conquête : Chang-Tsé, qui n'avait sur la terre qu'une seule affection, semble maintenant en avoir une autre, elle en est un peu jalouse. Décidément, elle a beaucoup de défauts, et le petit livre, qui vous recommande de vous en débarrasser, exige vraiment trop.

Non, elle ne sera jamais parfaite et, la santé revenue, elle craint bien que son orgueil et son égoïsme ne reviennent aussi. Elle connaît ses péchés, pendant sa maladie elle a beaucoup réfléchi et si elle a pensé à la vie qu'elle avait à Clitos, pour la regretter, elle s'est rendu compte aussi que là-bas elle ne vivait que pour elle-même et pour son plaisir, acceptant tout de son grand-père qui la gâtait tellement qu'elle ne se rappelait pas avoir désiré quelque chose.

Quand elle était si heureuse, avait-elle pensé aux enfants malheureux ? La misère des petits, elle ne la connaissait que pour l'avoir vue du haut de sa nacelle, quand Tomty, traversant les misérables rues de Clitos, la conduisait à la chapelle des Sœurs blanches. Vêtus de pauvres robes, les pieds nus, maigres et maladifs, les enfants regardaient passer le joli éléphant et la belle demoiselle, ils devaient l'envier, la détester, elle qui avait tout et qui ne s'était jamais penchée vers eux pour leur sourire.

Que de fois M. l'aumônier et les Sœurs blanches lui avaient parlé des détresses et des misères qui les entouraient, et elle répondait, lointaine :

— Je préviendrai M. le Maréchal, il vous enverra de l'argent.

Elle s'imaginait que l'argent arrangeait tout et il ne lui était jamais venu à l'idée que cet argent, elle pouvait le convertir en vêtements ou nourriture pour des petits qui auraient été heureux de recevoir, avec un sourire et de gentilles paroles, des cadeaux utiles. Il ne faut pas donner

pour se débarrasser d'un devoir, il faut donner parce que nous devons aimer, avant tous les autres, ceux qui sur la terre ne sont pas heureux.

Le petit livre avait expliqué tout cela à Liliane et la première fois qu'elle a compris ce que ce livre lui reprochait, dans un mouvement de colère elle l'a jeté sur la table, à côté de son lit, en se promettant de ne plus jamais l'ouvrir ; elle ne s'en séparerait pas puisqu'il venait de Clitos, et que tout ce qui venait de là-bas lui était cher. Mais bien qu'il fût fermé le petit livre continua son travail mystérieux. Il s'imposa à son cerveau, à cette intelligence apaisée par la souffrance et bientôt il gagna le cœur qu'il troubla. Et, un soir où Liliane n'avait plus de fièvre, elle fut tout étonnée de s'apercevoir que sa chambre était vide et triste quand sa mère ne s'y trouvait pas. Elle souhaita son retour et, si elle ne manifesta pas sa joie de la revoir, elle se rappela certaines paroles de Chang-Tsé qu'elle n'avait pas comprises : « On n'est jamais malheureux quand on a encore sa maman. »

Sans cette maman, qu'est-ce que Liliane serait

devenue après la mort de son grand-père ? Qui l'aurait recueillie, malade ? Un hôpital l'eût hospitalisée ; à M^{me} Libois elle devait beaucoup.

Aujourd'hui, dans ce jardin en fleur, elle se rappelle les longues nuits que M^{me} Libois a passées à la clinique. Toujours sa mère était près de son lit, mettant de fraîches compresses sur son front, essuyant la sueur de son visage, arrangeant ses oreillers, calmant son angoisse avec des paroles qu'elle ne comprenait pas, mais la voix qui les disait était si pleine de tendresse qu'elle aimait à l'entendre. Cette voix vraiment l'avait aidée à supporter les grands malaises, les frissons terribles qui secouaient tout son corps et qu'elle redoutait.

Pendant bien des nuits, M^{me} Libois ne s'était pas reposée et, l'après-midi, quand Liliane dormait, elle la quittait pour aller jusqu'au magasin surveiller la vente, et donner à Chang-Tsé des conseils dont il ne pouvait se passer.

M^{me} Libois devait être bien fatiguée ! Aujourd'hui, au lieu de profiter de la belle journée, elle est restée pour mettre à jour les

livres. Travailler, se dévouer, M^{me} Libois ne fait pas autre chose, Liliane s'en rend compte.

La journée se passe très agréablement, mais les livres apportés sont à peine feuilletés, il y a tant de choses à voir dans un jardin en fleur ! Le soir vient, il faut rentrer puisque M^{me} Libois ne les a pas rejoints.

Les deux enfants prennent le chemin du retour, contents de leur après-midi. Chang-Tsé porte les pliants et les livres, et il est bien étonné d'entendre la petite Maréchale lui demander si elle ne pourrait pas, elle aussi, s'en charger. Il refuse, n'est-il plus un serviteur, et ne le sera-t-il pas jusqu'à ce que M^{lle} la Maréchale ne veuille plus de lui ?

Ces paroles font réfléchir Liliane et elle pose une question qu'avant sa maladie elle n'aurait jamais posée.

– Chang-Tsé, que feras-tu quand tu seras grand !

Le petit Chinois hésite avant de répondre, puis il dit d'une voix lente et grave :

– Quand vous n’aurez plus besoin de moi, mademoiselle la Maréchale, je prendrai un autre service où il est difficile d’entrer. Si je réussis, ce sera pour moi un grand bonheur.

– Un autre service ? Mais tu es instruit, tu suis parfaitement la même classe que moi, tu pourrais essayer de continuer tes études ?

– Je les continuerai dans ce service.

– Tu en es bien sûr ?

– Oui, M. l’aumônier me l’a affirmé.

– Ah ! M. l’aumônier est au courant de ce que tu veux faire et moi je ne le sais pas !

– Très respectueusement, mademoiselle la Maréchale, je vous ferai observer que vous n’êtes pas mon confesseur.

– C’est bien, reprend Liliane vexée, n’en parlons plus et garde tes secrets, ils ne m’intéressent pas.

Le petit Chinois soupire, il trouve que cette belle journée se termine mal et que le caractère de M^{lle} la Maréchale ne se modifiera pas aussi vite qu’il l’espérait. Mais le Bon Dieu arrangera

encore une fois cela, elle a déjà eu des épreuves qui l'ont un peu changée, et Chang-Tsé espère qu'il ne lui en faudra pas d'autres pour qu'elle devienne aussi bonne que sa maman.

Dans le petit appartement, M^{me} Libois les attend, elle a fini de mettre en ordre sa comptabilité et, au moment où elle s'apprêtait à sortir, elle a eu une visite. Liliane doit apprendre que la personne qu'elle a reçue était envoyée par le notaire de Saïgon.

Saïgon, tout le cher passé réapparaît, et Liliane s'assied dans le parloir, attendant que sa mère lui apprenne ce que cet envoyé était chargé de dire.

— Ma chérie, reprend M^{me} Libois, je suis heureuse de t'apprendre que la succession de ton cher grand-père, réglée, t'assure, grâce à des plantations de café qu'on a pu vendre avantageusement, une situation de fortune modeste, mais qui va me permettre de pouvoir réaliser un de tes désirs. Si tu veux finir ton éducation dans une pension, ce qui t'éviterait de vivre à côté de ce magasin, c'est facile, il y en a une très bien près de Versailles, installée au

milieu d'un parc, dans un vieux château. Chaque pensionnaire y a sa chambre, les études et l'éducation y sont excellentes, tu pourras, si tu le veux, y entrer très rapidement. Je connais la directrice et l'air de la campagne sera excellent pour ta santé. Que penses-tu de ce projet ?

Liliane ne montre aucun étonnement et pourtant, ce que sa mère lui propose, c'est ce qu'elle désirait depuis qu'elle est arrivée : quitter l'appartement, la boutique, et retrouver son indépendance. Elle se lève et dit d'un ton calme :

– Je vais réfléchir, ma mère, à la proposition que vous me faites et je vous donnerai ma réponse demain, après le déjeuner. Cette première sortie m'a un peu fatiguée, je vais me reposer dans ma chambre jusqu'au dîner.

Et Liliane quitte le parloir sans avoir pour sa mère un geste de tendresse ou un sourire. Chang-Tsé, qui, avec effroi, a entendu M^{me} Libois proposer à sa fille de quitter le petit appartement, murmure :

– M^{lle} la Maréchale ne s'en ira pas, maintenant qu'elle a de l'argent, non, elle ne s'en ira pas.

Son caractère ne ressemble guère à celui d'un saint, mais elle est fière et loyale, non, elle ne s'en ira pas.

*

Le lendemain matin, Liliane se lève de bonne heure, et quand Chang-Tsé lui apporte, tout comme à Clitos, son petit déjeuner, elle est déjà prête.

– Bonjour, mademoiselle la Maréchale, dit le petit Chinois, et il ajoute : Que Dieu vous garde toute la journée en bonne santé, qu'il vous protège afin que ceux qui vous aiment n'aient plus d'inquiétude.

– Merci, Chang-Tsé, je suis tout à fait bien. J'ai préparé le paquet de mes bijoux. J'ai écrit hier soir la lettre pour le bijoutier, tu vas porter les deux ce matin, il me faut une réponse pour midi. Je veux me libérer de la dette que j'ai envers ma mère, tu me comprends, mais je veux me libérer moi-même, sans demander au notaire

L'argent qui vient de mon grand-père.

– Oui, je comprends, mademoiselle la Maréchale, je comprends très bien, seulement, ce matin, je ne peux sortir. L'Honorée Dame s'en est allée chez des fournisseurs, depuis longtemps elle n'avait pu s'y rendre, et ces visites étaient très nécessaires, je garde le magasin et ne peux m'absenter.

Contrariée, Liliane se fâche, c'est son habitude, une habitude qu'elle n'est pas prête de perdre.

– Tu iras, je le veux.

– Je regrette, mademoiselle la Maréchale, c'est impossible. Je ne peux abandonner le magasin ni le fermer, l'Honorée Dame serait mécontente.

– Et moi, si je suis mécontente, cela t'est égal ?

– Non, mademoiselle la Maréchale, non, mais permettez-moi de vous dire que vous êtes souvent mécontente pour de petites choses qui n'en valent vraiment pas la peine, tandis que, l'Honorée Dame ne se fâchant jamais, je ne veux pas la

contrarier.

– Eh bien ! dit Liliane avec effort, je garderai le magasin et tu iras chez le bijoutier.

– Vous garderez le magasin ! répète Chang-Tsé stupéfait, vous ferez les ventes, les paquets et vous recevrez l'argent ?

– Non, je ne ferai pas tout cela, je m'assiérai dans le magasin et je dirai aux bonnes femmes de revenir dans l'après-midi.

– Alors, mademoiselle la Maréchale, je ne peux pas laisser le magasin. Une vente perdue, c'est de l'argent perdu, et l'Honorée Dame a toujours le loyer à payer, la patente, les impôts, enfin des tas de choses que je ne connaissais pas et avec lesquelles j'ai fait connaissance.

– S'il le faut, dit Liliane avec rage, je m'occuperai de la vente, mais tu iras chez le bijoutier.

– Je crois, mademoiselle la Maréchale, que vous ne saurez pas.

– Tu vas me montrer, ce n'est pas si difficile, il ne faut pas être bachelière pour être vendeuse.

– Non, mais il ne faut pas appeler les dames qui viennent acheter : des bonnes femmes.

– Bien entendu, je ne leur donnerai pas ce nom.

– Il ne faut pas les mépriser, l’Honorée Dame a besoin d’elles.

– Peut-être, mais moi je peux m’en passer.

– Aujourd’hui, mais hier c’était différent. À notre arrivée, s’il n’y avait pas eu le magasin de l’Honorée Dame, je ne sais pas comment M^{lle} la Maréchale et son serviteur auraient vécu.

– Je sais, reprend Liliane avec impatience, tu me l’as déjà dit plusieurs fois. Allons dans le magasin, tu m’expliqueras ce qu’il faut faire et puis tu ne seras pas longtemps absent.

Chang-Tsé accepte, Liliane venant dans le magasin et consentant à le remplacer, c’est un réel progrès, son caractère s’améliore, il ne faut plus en douter.

La vente des livres est facile, les articles de bureau aussi, plus difficile la mercerie, mais, comme tout est étiqueté et bien en ordre, Liliane

affirme qu'elle s'en tirera. Il faudra faire bien attention aux sommes reçues et rendre la monnaie lentement, la vérifier deux fois, toutes les dames ne sont pas honnêtes, et, si on fait une erreur à leur avantage, bien souvent elles ne veulent pas s'en apercevoir.

Recommandations faites, Chang-Tsé consent à s'en aller avec le paquet et la lettre, et Liliane s'installe dans ce magasin qu'elle déteste, elle a apporté un livre et espère bien qu'elle ne sera pas dérangée. Mais, tout en lisant, elle entend encore les paroles de Chang-Tsé : En arrivant en France, s'il n'y avait pas eu le magasin de l'Honorée Dame, je ne sais pas comment M^{lle} la Maréchale et son serviteur auraient vécu. Le petit Chinois a dit la vérité, mais comme cette vérité est difficile à accepter.

Liliane lit, elle veut oublier tout ce qui lui est désagréable. Elle a été assez malade et, maintenant que sa santé est revenue, il ne faut pas qu'on l'ennuie, elle le défendra à sa mère, à Chang-Tsé, elle veut être heureuse, contente de vivre, et elle sait bien que, dans ce magasin, elle

ne le sera jamais. L'évasion est facile, le pensionnat est trouvé, et Versailles, cette ville royale, lui plaît. Ce n'est plus qu'une question de jours, d'organisation, et sa décision sera bientôt prise. N'est-elle pas déjà prise ? Hier soir, elle a choisi les bibelots qu'elle emporterait pour meubler sa chambre de pensionnaire dans le vieux château.

Un château, un parc, cela lui plaît et lui rappellera le palais du Gouverneur et les jardins. Les jardins de Clitos, comme ils étaient beaux, elle ne les a pas assez admirés, assez aimés. Pouvait-elle croire qu'un jour elle les quitterait ?

Ses yeux ne voient plus les caractères d'imprimerie, sa pensée l'a transportée dans une allée qui conduit au fleuve, où de chaque côté les frangipaniers présentent leurs fleurs blanches et roses. Elles ont fleuri dans la nuit, si nombreuses, que c'est de chaque côté de l'allée une haute guirlande qui va jusqu'au fleuve. Des oiseaux au plumage étincelant se posent sur ces buissons, et sur l'eau dorée par le soleil la pirogue verte et les rameurs chinois, revêtus de leurs belles robes,

attendent M^{lle} la Maréchale qui vient, suivie de Chang-Tsé, pour faire une promenade.

Elle monte dans la pirogue, les Chinois se courbent et la saluent trois fois, puis les rameurs commencent à ramer et le bateau glisse doucement sur cette eau où les lotus sont en fleur. Merveilleuse promenade qui durera jusqu'au coucher du soleil.

Liliane est à Clitos, si loin de Paris !

La porte du magasin s'ouvre sans qu'elle s'en aperçoive, et une cliente, s'étonnant de l'immobilité de la fillette, l'interpelle :

– Mademoiselle, est-ce qu'il y a quelque'un ici ? Peut-on s'occuper de ce que je désire ?

Liliane sursaute, ouvre les yeux, voit la dame et se lève.

– Madame, dit-elle, je vais vous donner ce que vous voulez.

– Et M^{me} Libois, le petit Chinois ne sont pas là ?

– Non, madame.

– C'est dommage, parce que la dame est bien aimable et le petit Chinois très gentil, il trouve toujours ce que vous avez besoin et vous sert vite, et moi j'aime ça que ne traîne pas. Avez-vous du ruban bleu pareil à cet échantillon ?

Du ruban bleu ! Voici que Liliane ne se rappelle plus du tout dans quelle vitrine se trouvent les rubans. Pourtant, il lui semble que Chang-Tsé le lui avait expliqué, mais elle est partie pour Clitos dont elle revient, et ne se souvient plus des indications si précises qu'il lui avait données.

Elle va derrière les comptoirs et regarde les vitrines, voici celle des rubans. Les bleus sont tous ensemble, la dame tend son échantillon et Liliane a de la chance, car il y a un ruban parfaitement assorti. Triomphante, elle le tend à la dame.

La cliente le prend, le regarde de tous les côtés, et dit :

– Ça va, à peu près, cherchez si vous n'avez pas autre chose de mieux. La qualité n'est pas parfaite, sortez donc les pièces, je ne peux pas

choisir sur une.

Liliane a envie de dire à la dame de revenir cet après-midi, qu'elle n'a pas l'habitude qu'on lui parle ainsi, mais elle a promis à Chang-Tsé de s'occuper des clientes et elle a le respect des promesses faites librement.

Sans discuter, elle sort de la vitrine toutes les pièces de ruban bleu. Satisfaite, la dame s'assied et, promène son échantillon sur les rubans.

– Trop foncé, trop clair, je n'aime pas la moire, c'est trop raide ; il me faut du satin, un joli satin souple. Dépliez cette pièce, tenez le ruban dans votre main et reculez un peu que je voie l'effet. C'est celui-ci que je prendrai, quel est le prix ?

Liliane regarde sur le rouleau, heureusement que le prix est marqué :

– 14 fr. 90 le mètre.

– C'est cher, horriblement cher, mais dans les boutiques de quartier on paie davantage que dans les grands magasins. On profite que les clientes ne veulent pas se déplacer, alors on leur demande

de gros prix. Enfin, je le prends quand même, donnez-moi soixante centimètres et bien mesurés. Faites attention, vous êtes sans doute une vendeuse qui débutez, vous ne vous intéressez pas à ce que vous faites.

Liliane a bien envie de jeter à la tête de la dame la pièce de ruban, mais le magasin est celui de sa mère, et elle n'a pas le droit de mettre à la porte les gens qui l'ennuient. Résignée, mais ses mains tremblent de colère contenue, elle mesure soixante centimètres. Il faut faire le paquet et recevoir l'argent.

La cliente, qui continue à regarder les autres rubans, s'écrie :

– Je crois que je préfère celui-là. Ah ! vous avez déjà coupé le métrage. Vous pouviez attendre, mais vous êtes pressée, et pourtant il n'y a personne dans le magasin, aucune autre cliente ne vous réclame. Enfin, je le prendrai puisqu'il est coupé, mais, ma petite, apprenez votre métier ; sans cela, personne ne viendra plus dans ce magasin.

Liliane fait le paquet et s'efforce de ne pas

entendre les amabilités de la dame. Elle ne veut pas y répondre, elle doit se taire puisqu'elle a promis de bien recevoir les clientes. Soixante centimètres à 14 fr. 90 le mètre, l'opération s'impose, il ne faut pas aller vite et éviter, les erreurs : 8 fr. 94, ce n'est pas un compte, doit-elle réclamer 90 ou 95 ? Ah ! comme elle est embarrassée ! Elle veut être honnête, mais ne pas faire de tort à l'Honorée Dame, qui a tous les jours à payer le loyer, les impôts, la patente. Elle se décide pour 90. Elle a trop peur que la cliente réclame et ne lui dise des choses désagréables qu'elle ne pourra plus supporter. D'une voix rauque, Liliane annonce :

– 8 fr. 90, madame.

– Ah ! comme c'est cher pour un petit bout de ruban Vous êtes bien sûre de ne pas vous tromper ?

– Oui, madame.

– Voilà dix francs, faites bien attention à la monnaie, il faut me rendre un franc et deux sous.

– Je sais, madame, répond Liliane vexée.

– Vous n’avez pas l’air de savoir, vous êtes une drôle de vendeuse. Donnez-moi mon paquet. Au revoir.

La dame s’en va, et Liliane la regarde s’en aller avec un certain plaisir, mais, au moment où elle va ouvrir la porte, la dame se retourne et dit d’une voix aigre :

– Vous pourriez me reconduire, vous n’êtes ni aimable, ni polie.

Cette fois, la dame est partie, bien partie. Quel soulagement, mais Liliane se demande avec effroi si toutes les clientes sont aussi désagréables. Quel métier, et comme M^{me} Libois est à plaindre ! Elle reprend son livre et pense avec plaisir que Chang-Tsé ne peut tarder. Elle n’a pas le temps de lire, une dame entre dans le magasin, une toute jeune dame qui sourit à la fillette.

– Bonjour, mademoiselle, je viens chercher un livre : *Les Mémoires d’un clown*, qu’on a dû me faire venir. Je l’avais commandé au gentil Chinois qui a remplacé M^{me} Libois pendant que sa fille était malade, mais peut-être êtes-vous la

malade guérie ?

– Oui, madame.

– Ah ! que je suis contente de vous voir si bonne mine ! Pendant votre maladie, j'ai aperçu deux fois madame votre mère, elle faisait pitié. Elle ne disait rien, mais son visage ravagé parlait et racontait les nuits passées près de vous. Enfin, vous êtes guérie, M^{me} Libois doit être bien heureuse, vous lui direz que je me réjouis avec elle.

– Je vous remercie, madame, répond Liliane toute étonnée de voir une cliente si aimable, elle sera très touchée de votre sympathie.

Elle a répondu comme si elle était encore dans le salon du palais du Gouverneur.

– Je voudrais mon livre, reprend la cliente.

– C'est la première fois que je remplace Chang-Tsé et j'ignore où les commandes sont rangées, mais je pense trouver le livre que vous réclamez.

– Voulez-vous que nous cherchions ensemble ?

Cette proposition n'étonne pas Liliane, la dame est très jeune et gentille, il est tout naturel qu'elle veuille l'aider. Elle se met à ouvrir les tiroirs et la jeune cliente bavarde.

– Le petit Chinois est bien aimable et au courant de tout. Il connaît beaucoup de livres et ce qu'il vous dit d'acheter est toujours intéressant. Il y a longtemps qu'il est en France !

– Non, nous sommes arrivés d'Asie en décembre dernier.

– Ah ! vous habitez l'Asie. De quel côté ?

– À Floréal, une île du Pacifique.

– J'ai vécu deux ans à Saïgon, c'est un beau pays.

– Magnifique, et qu'on regrette.

– Je préfère la France, le climat est plus agréable, ne trouvez-vous pas ?

Voulant être polie avec une cliente si aimable, Liliane répond :

– Je ne connais pas encore la France et l'hiver m'a surprise, je n'avais jamais eu froid.

– Mais le printemps et l’été sont des saisons délicieuses.

– Oui, très agréables. Ah ! voici *les Mémoires d’un clown*, et sur un papier est écrit : Pour M^{lle} Rosemonde.

– C’est moi.

– Quel joli nom !

– Vous trouvez ! Je suis violoniste et sur les programmes ce nom fait très bien. Je jouerai prochainement au Trocadéro. Si vous aimez la musique, je vous apporterai deux places, non, trois, il ne faut pas oublier le petit Chinois. Tous les premiers prix du Conservatoire joueront, ce sera très beau, vous viendrez ?

– Sans nul doute, mademoiselle, et je vous remercie de penser à nous.

M^{lle} Rosemonde prend le livre, le paie, et s’en va en disant à Liliane :

– À bientôt, je vous apporterai trois places.

Avec plaisir, la petite Maréchale accompagne cette cliente jusqu’à la porte, faisant le geste que l’autre réclamait. Elle a souri, elle a été aimable

et a trouvé que ce n'était pas ennuyeux de s'occuper de clientes gentilles, ce métier n'est peut-être pas aussi pénible qu'elle le pensait. Elle ne reprend pas son livre, mais range tous les rubans bleus présentés à la première cliente et referme les tiroirs ouverts pour trouver le livre commandé par M^{lle} Rosemonde, puis elle inscrit sur une feuille de papier les deux ventes qu'elle a faites. Elle ferme le tiroir de la caisse et, au moment où elle s'approche de la vitrine pour remettre en place un livre qui est tombé, Chang-Tsé entre dans la boutique. Ensemble, les deux enfants s'interrogent :

– Alors, Chang-Tsé ?

– Alors, mademoiselle la Maréchale ?

– J'ai réussi.

– J'ai fait deux ventes.

– Voici la bague, elle n'était pas encore vendue. Le bijoutier m'a dit que vos bijoux étaient beaux et que votre collier valait beaucoup d'argent, il réglera tout cela avec M^{me} Libois.

Liliane s'empare du petit paquet et ouvre

l'écrin. Toute joyeuse, elle s'écrie :

– Merci, Chang-Tsé. Ah ! que je suis contente, j'avais une dette, une grosse dette, cela m'ennuyait, m'humiliait ! Je la paie aujourd'hui, je ne dois plus rien à personne, je suis libre, libre, comprends-tu ?

Et, d'une voix grave et triste, Chang-Tsé répond :

– Non, je ne comprends pas.

– Que veux-tu dire, explique-toi !

– Je pense que de rendre à l'Honorée Dame sa bague, sa belle bague donnée pour ses fiançailles, ne vous libère pas, mademoiselle la Maréchale. Il y a la fatigue de votre maman, les nuits qu'elle a passées, son inquiétude, elle a voulu vous donner tout ce qu'elle possédait, pour que vous soyez soignée comme si vous étiez encore dans le palais du Gouverneur, et ce n'est pas parce que vous lui rendez cette bague que vous vous libérez de toute reconnaissance. Je ne le crois pas, mais je peux me tromper. Vous devriez consulter, à ce sujet, le petit livre donné par M. l'aumônier, il vous dira

mieux que moi si certaines dettes peuvent s'acquitter avec de l'argent.

– Tu m'ennuies, Chang-Tsé, comprends donc que je ne suis plus ici que pour quelques jours. Je ne voulais pas m'en aller sans avoir liquidé les frais de ma maladie, tout sera payé par moi, par mon grand-père, si tu aimes mieux, cela me plaît. Je suis une orgueilleuse et ne veut rien devoir à personne. Je te laisse le magasin et les clientes avec plaisir, elles ne sont pas toujours agréables.

Et comme Liliane se dirige vers la porte qui la conduit dans le petit parloir Chang-Tsé ose répondre :

– En vous en allant, vous laisserez aussi l'Honorée Dame. Je vous promets de l'entourer de soins.

Liliane a-t-elle entendu ? Elle ferme la porte avec violence et se dirige vers sa chambre. Elle veut être seule pour préparer son départ, qui ne tardera plus. Elle a choisi, elle le dira tout à l'heure à sa mère, dans quelques jours elle habitera un château et oubliera la boutique.

Le petit livre est là sur la table, près de son divan, elle le regarde, mais ne l'ouvrira pas. Il ne sera pas plus fort qu'elle. Elle a retrouvé sa volonté que la maladie avait rendue si faible, maintenant le petit livre ne lui fera pas faire ce qu'elle ne veut pas.

Le déjeuner réunit M^{me} Libois et les enfants. Chang-Tsé maintenant prend tous ses repas avec l'Honorée Dame et M^{lle} la Maréchale, il apprécie cet honneur. Liliane a un mauvais visage, et le petit Chinois, qui la connaît bien, devine qu'elle va brutalement apprendre à sa mère qu'elle désire aller dans la pension dont M^{me} Libois lui a parlé. Chang-Tsé pense au chagrin de l'Honorée Dame, il a de la peine à manger. Hier, dans ce petit parloir, tout le monde était heureux, le retour de Liliane avait mis de la joie. Aujourd'hui, un mauvais vent souffle et M^{me} Libois s'aperçoit que sa fille a repris cet air désagréable que la maladie semblait lui avoir fait perdre.

Déjeuner silencieux, pénible. Dès qu'il est fini, Liliane se lève et, prenant dans la poche le fameux écrin, s'approche de M^{me} Libois :

– Ma mère, dit-elle, le premier jour de ma maladie, j’ai entendu votre conversation avec le docteur et j’ai surpris aussi l’ordre que vous donniez à Chang-Tsé concernant un bijoutier. Pour m’assurer le bien-être dans une maison de santé, vous vous sépariez d’un souvenir précieux auquel vous teniez. Je peux aujourd’hui vous le rendre, voici votre bague, vous me ferez plaisir en la portant de nouveau.

La stupéfaction de M^{me} Libois est telle qu’elle ne répond pas, elle regarde Chang-Tsé, puis Liliane, et après un silence balbutie :

– Je ne comprends pas, comment as-tu pu avoir de nouveau cette bague que je croyais vendue ?

Et, posant l’écrin sur la table, la petite Maréchale répond :

– J’ai des bijoux que mon grand-père m’avait donnés, ils m’appartenaient, je pouvais en faire ce que je voulais, je les ai changés contre votre bague.

– Ah ! reprend M^{me} Libois, je commence à

comprendre. Chang-Tsé a dû être ton commissionnaire. Mais, dis-moi, Liliane, réponds avec ta franchise habituelle. Cet échange de bijoux, l'as-tu fait parce que tu ne voulais pas me devoir quelque chose, ou bien as-tu désiré me donner de nouveau un bijou auquel je tenais particulièrement ?

Et, en hésitant, M^{me} Libois ajoute :

– As-tu eu cette pensée généreuse par... affection ?

Un silence, un long silence, le cœur de Chang-Tsé bat si fort qu'il s'étonne que Liliane ne l'entende pas.

Enfin, la petite Maréchale se décide à parler. Elle se redresse, son visage s'éclaire, et Chang-Tsé s'aperçoit qu'un léger sourire en adoucit l'expression :

– Je vais vous répondre, dit-elle avec franchise, je ne vous cacherai rien. Oui, j'ai voulu m'acquitter de ce que je considérais comme une dette.

– Mais les enfants ne doivent rien à leurs

parents, s'écrie M^{me} Libois avec une voix pleine de sanglots.

– Laissez-moi vous expliquer ce que j'ai voulu faire. Quand Chang-Tsé m'a rapporté cette bague, je me suis sentie libre, libre de choisir où je voulais aller. Sans penser à la reconnaissance que vos soins dévoués et l'argent que vous avez donné m'imposaient, j'ai cru que le choix serait facile à faire. Et voilà que depuis une heure je ne suis plus très sûre que, dans la pension dont vous m'avez parlé, le vieux château, le beau parc, la ville royale, – je ne suis plus très sûre de m'y trouver bien, d'y être heureuse. J'ai peur de regretter Chang-Tsé, le petit appartement, ce magasin que je ne déteste plus, et, ajoute-t-elle avec peine, je crois, oui, je crois, que l'Honorée Dame me manquerait beaucoup. J'ai pris l'habitude de l'avoir près de moi et je pense, tout comme Chang-Tsé, qu'on ne se sépare pas d'une maman quand on l'a retrouvée.

Ce qui se passe après cette confession, qui a été pour Liliane si pénible à faire, est difficile à décrire. Chang-Tsé saute de joie autour de

l'Honorée Dame et de sa fille, enfin réunies dans une étreinte longue et tendre. Liliane a posé sa tête sur l'épaule de sa mère et redit le mot prononcé tout à l'heure pour la première fois : maman. M^{me} Libois caresse les cheveux d'or bruni, si pareils aux siens, en murmurant : ma petite fille, et des larmes de joie roulent sur son visage.

Et puis l'Honorée Dame s'assied, Liliane près d'elle. Chang-Tsé se met aux pieds de la petite Maréchale, comme il le faisait dans le palais du Gouverneur. On parle de l'avenir, c'est inévitable. Liliane va continuer ses études, préparer son baccalauréat, puis l'école des Chartes, le magasin sera transformé en librairie, elle s'en occupera le soir avec sa mère. Liliane aura encore bien des difficultés avec son caractère, mais elle les vaincra parce qu'elle a enfin compris qu'il n'y a pas de bonheur possible sur la terre pour ceux qui refusent d'écouter leur cœur, et Chang-Tsé, que l'Honorée Dame interroge, ose dire :

– Quand M^{lle} la Maréchale, n’aura plus besoin de moi, j’entrerai au petit séminaire pour servir toute ma vie le Bon Dieu, qui m’a sauvé de la forêt tropicale et des bêtes féroces. J’essaierai d’apprendre aux petits enfants à aimer Celui qui a créé le monde et promis le Paradis à ceux qui, sur la terre, se souviennent qu’ils doivent s’aimer les uns les autres.

Cet ouvrage est le 430^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.